

Nouveau traité des vapeurs, ou, Traité des maladies des nerfs : dans lequel on développe les vrais principes des vapeurs / par M. Pressavin.

Contributors

Pressavin, Jean-Baptiste, 1734-

Publication/Creation

À Lyon : Chez V. Reguilliat, Libraire, Place de Louis-le-Grand, 1771. Avec approbation et privilege du Roi.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/azaxqvkp>

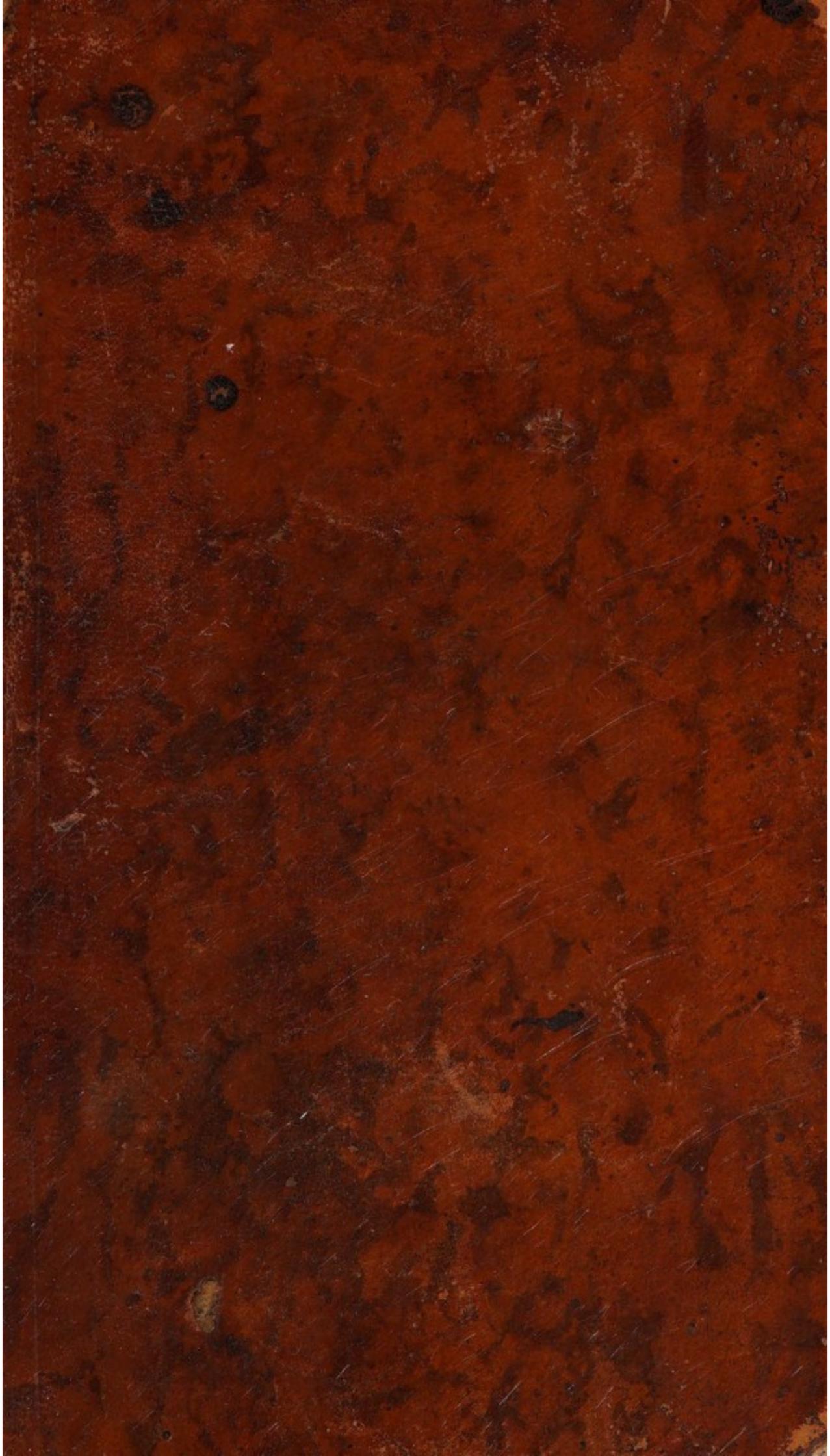
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







supp 57,5 16

185

60

ESTC 362
(1st 1770)

2



NOUVEAU
TRAITÉ
DES VAPEURS,
OU
TRAITÉ DES MALADIES
DES NERFS.

MONUMENT

TERRAIRE

DES NATURES

ou

TRAITÉ DES MATHÉMATIQUES

DES NATURES

NOUVEAU
TRAITÉ
DES VAPEURS,
O U

TRAITÉ DES MALADIES
DES NÈGRES,
DANS LEQUEL ON DÉVELOPPE
LES VRAIS PRINCIPES DES VAPEURS.

PAR M. PRESSAVIN,

*Gradué de l'Université de Paris, Membre du Collège
Royal de Chirurgie de Lyon, & Démonstrateur
en matière Médico-Chirurgicale.*

SECONDE ÉDITION,

Augmentée de plusieurs Notes intéressantes sur
l'économie animale, & d'une Réponse à l'Au-
teur du Journal Encyclopédique.

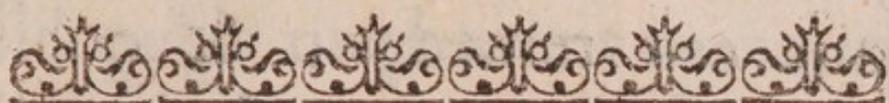


A LYON,

Chez V. REGUILLIAT, Libraire, Place
de Louis-le-Grand.

M. DCC. LXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



AVANT-PROPOS.

..... *Ego, cur, acquirere pauca
Si possum, invideor?*

HORAT. de Art. Poët. v. 55. & 56.

LEs humectants, les délayants & les rafraîchissants ont été depuis quelques années annoncés pour des remèdes si souverains dans la plupart des maladies, qu'il est dangereux de voir aujourd'hui leur usage dégénérer en abus très-pernicieux.

Déjà le plus grand nombre des Citoyens aisés de nos villes, séduits par les avantages trop étendus que quelques Médecins ont cru connoître

vj *AVANT-PROPOS.*

dans ces remedes , & qu'ils ont vantés avec un zele inconsideré , s'abandonnent aveuglément à leur usage. Abus cruel , préjugé funeste , dont le vrai Médecin gémit & s'indigne.

Je n'ai pu voir accrediter ce systême , sans être effrayé des suites pernicieuses qu'il peut entraîner. Si les humectants & les délayants ont la propriété de diviser les humeurs , d'en adoucir l'âcreté , de détendre & de ramollir les solides ; si en conséquence ils conviennent aux tempéraments qui pechent par trop d'acrimonie & d'épaississement dans les fluides , trop de rigidité & de sécheresse dans les solides ; il est aisé de compren-

AVANT-PROPOS. vij

dre qu'ils ne peuvent manquer de nuire à ceux qui se trouvent dans des dispositions toutes contraires, puisque leur effet, dans ces derniers, fera d'affoiblir le ressort des solides & de diminuer la cohérence naturelle des fluides; d'où dépend la force du tempérament.

L'expérience nous confirme tous les jours cette vérité. Combien de sujets que la nature sembloit avoir favorisés d'une santé robuste, dont la constitution paroissoit propre à résister aux travaux les plus pénibles, aux fatigues de la guerre & des voyages, sont devenus, par l'usage immodéré des humectants, si foibles & si délicats, qu'ils ne pourroient

lutter avec des adolescents.

On reproche, non sans raison, à la plupart des hommes d'avoir dégénéré, en contractant la mollesse, l'habitude & les inclinations des femmes : il ne leur manquoit que de leur ressembler par la constitution du corps. L'usage abusif des humectants accéléreroit très-promptement la métamorphose, & rendroit les deux sexes presque aussi ressemblants dans le physique, que dans le moral.

Malheur à l'espece humaine, si ce préjugé étend son empire sur le peuple ; plus de laboureurs, plus d'artisans & de soldats, parce qu'ils seront bientôt dénués de la force &

AVANT-PROPOS. ix

de la vigueur, qui sont nécessaires dans leur profession.

C'est pour combattre la fautive opinion sur laquelle ce dangereux préjugé paroît fondé, que j'ai entrepris cet ouvrage; & comme c'est dans l'affection hypocondriaque que l'usage des humectants a reçu les plus grands éloges, je n'ai pu choisir une matiere plus propre à exécuter mon projet, que celle que fournit le *Traité* de cette maladie, qui fait aussi l'objet principal de mon livre. Cependant, bien loin que je veuille proscrire ces remedes, on verra que je les emploie avec la plus grande confiance: je connois leur efficacité dans plusieurs maladies; mais ne

x AVANT-PROPOS.

pouvant supporter l'excès & l'abus, j'ose leur fixer des bornes. Si je n'ai pas atteint mon but, comme je l'aurois désiré, je me flatte du moins d'avoir ébauché un grand ouvrage, qu'il est réservé à un autre de perfectionner.

*Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultra, citraque, nequit consistere rectum.*

HORAT. Sat. I. lib. I. vers. 106 & 107.





RÉPONSE
AU JOURNALISTE
DE BOUILLON.

LE Journaliste de Bouillon a annoncé pour la seconde fois mon *Traité des Maladies des Nerfs* ; cette seconde annonce est suivie d'une mauvaise critique, qui lui a été fournie , dit-il, par un Maître de l'Art.

Je ne lui demanderai point quelles raisons l'ont empêché d'insérer cette critique dans sa premiere annonce ; c'est un secret qui se devine aisément.

Je suis fâché pour le bon goût du Journaliste qui s'est laissé surprendre , & pour les lumieres de son Maître de l'Art, que leur

sentiment ne s'accorde ni avec celui du Public qui a épuisé l'édition en huit mois, ni avec celui de la plupart de leurs Confreres qui n'ont pas cru l'ouvrage indigne de leurs éloges.

Je dirai à ce Maître de l'Art, que, malgré les déguisements toujours nouveaux sous lesquels il attaque ses adversaires, son style & ses mauvais sarcasmes ne peuvent manquer de le déceler; mais en faveur de l'Art respectable qu'il professe, je veux bien taire son nom, qu'il suffiroit d'indiquer pour faire tomber sa critique, & répondre encore à ses objections mal fondées.

Ce judicieux Maître de l'Art m'accuse de contradiction dans mon traité des Vapeurs. L'altération des forces centrales, me fait-il dire, désignée par la foiblesse des forces épigastriques, est selon moi, la cause prochaine des Va-

peurs hypocondriaques, d'où je conclus en faveur des remèdes propres à relever le ton de ces organes; & les remèdes que je propose sont pris, selon notre critique, dans la classe des contraires; ce sont les aëieux, les délayants & les humectants.

Pour répondre à cette imputation, il suffit de renvoyer le Lecteur à la troisieme Partie de mon ouvrage, dans laquelle je traite des Vapeurs. Je m'y suis expliqué si clairement, qu'il n'est besoin ni de Commentaire ni d'interprétation pour démontrer que la contradiction reprochée n'a pas le moindre fondement.

J'ai désigné la cause prochaine des vapeurs dans l'altération des forces centrales; j'ai en même temps expliqué les différents accidens qui résultoient de cette altération, dont les principaux sont l'épaississement de la lympe &

xiv *Réponse au Journaliste*

du sang, son engorgement dans les vaisseaux, & principalement dans ceux de la veine-porte, la raréfaction des humeurs stagnantes, qui en augmentant leur volume distend & force le ressort des vaisseaux qui les contiennent, la foiblesse des solides qui doit être la suite du vice des fluides, &c.

Il est nécessaire de voir dans mon ouvrage comment tous ces accidents y sont expliqués, parce qu'il faudroit me répéter, & donner à cette réplique beaucoup plus d'étendue qu'elle n'en doit comporter, pour retracer tous les principes qui concourent au développement de mon système; je me fixerai donc à cette simple esquisse pour démontrer que les remèdes que j'indique dans la cure des vapeurs n'ont rien de contradictoire avec la cause que j'assigne à cette maladie.

Je m'explique ainsi, *pag.* 286

& suivantes. Pour rétablir les désordres qu'operent, tant sur les solides que sur les fluides, la cause prochaine des vapeurs, il se présente quatre indications générales à remplir; la premiere, de fortifier autant qu'il est possible le ressort des solides; la 2^e. de rétablir la fluidité des humeurs épaissies, & principalement du sang qui coule dans la veine porte; la 3^{me}. d'adoucir l'acrimonie qu'acquierent les humeurs par le défaut d'une transpiration réguliere, qui les laisse surchargés de parties salines & excrémentitielles, dont elles doivent à chaque instant se dépouiller; la 4^{me}. de réprimer la raréfaction des liqueurs dont l'expansion force le ressort des vaisseaux, & concourt à augmenter leur foiblesse (a).

(a) J'observerai que le critique n'a pas, selon son systême, une si grande tâche à remplir; il n'admet dans la cure des vapeurs qu'une seule indication. Si la nature se conformoit à

xvj *Réponse au Journaliste*

Pour satisfaire à la première indication, je dis qu'il faut considérer le choix des moyens & le temps de les employer; j'ajoute que nous ne trouvons dans tous les remèdes corroboratifs, que les anciens Médecins nous ont transmis, qu'une action toujours suspecte, le plus souvent dangereuse, dont les effets ne sont que momentanés, qui en sollicitant l'action des solides, force leur ressort & les laisse ensuite dans un état quelquefois plus foible qu'auparavant: cependant je me garde bien, à l'exemple de quelques Médecins

ses idées, cette maladie, qui oppose aux plus habiles Médecins les obstacles les plus difficiles à vaincre, ne deviendroit pour ce Maître de l'Art qu'un jeu, dont il sortiroit toujours avec triomphe. Mais j'en appelle à tous les malades qui ont survécu à ses remèdes, sans avoir éprouvé de soulagement dans leurs maux. J'en appelle à ceux qui n'ont pas eu la force de résister à sa mauvaise méthode curative, pour apprendre le cas qu'on doit faire de sa pratique.

de nos jours , d'en proscrire entièrement l'usage ; il est des cas , surtout lorsqu'on saisit bien le moment de leur indication , où ils produisent de très-bons effets ; dans l'affection hypocondriaque , lorsque par un régime & par des remèdes convenables on a disposé les humeurs viciées à un changement avantageux , que les solides ont commencé à reprendre leur ressort , que la fibre nerveuse est devenue moins irritable : l'usage de ces corroboratifs , lorsqu'on en fait un bon choix & qu'on les administre avec prudence , ne peut qu'accélérer la guérison de cette maladie.

Il faut donc commencer par les remèdes que l'expérience nous apprend être propres à fortifier la fibre animale , sans l'irriter ni forcer son ressort.

Je place à leur tête , comme le plus efficace , & celui en même

xviii *Réponse au Journaliste*

temps sans lequel les autres ne sauroient réussir, l'exercice du corps ; & après avoir expliqué tous les avantages de l'exercice , & avoir prescrit ceux qui sont les plus avantageux , j'indique les bains comme un remède qui remplit à la fois plusieurs indications ; & je dis : les différentes propriétés que les bains acquièrent par les différents degrés de chaud ou de froid qu'on peut leur donner , demandent une explication qui puisse faire apprécier leur vertu , pour les employer selon l'indication que présente le caractère de la maladie.

C'est à cette explication , *pag.* 292 & *suivantes* , que je renvoie le Lecteur ; elle tiendrait ici trop de place. Si notre critique l'eût lue avec moins de prévention , il n'auroit pas , sans doute , hasardé un jugement aussi peu fondé en me taxant de contradiction ; il y auroit appris la différence des pro-

priétés du bain tiède avec le bain froid ; il y auroit appris les cas où l'un doit être employé préféablement à l'autre ; il y auroit appris que souvent dans le commencement du traitement des vapeurs , les forces centrales affoiblies , exigent que celles de la circonférence le soient aussi , afin de rétablir entre elles plus d'équilibre , & que par conséquent les bains tièdes sont dans ces cas les premiers indiqués ; parce que , en relâchant la peau , ils rétablissent la transpiration , donnent au sang plus de fluidité , & facilitent la circulation du sang , du centre à la circonférence : il y auroit appris que le bain froid est un tonique puissant qui rapproche les fibrilles dont nos solides sont composés , & par - là en augmente la force , que le bain froid condense les globules du sang séparés par la raréfaction , que de là naît un frottement plus considé-

table entre les solides & les fluides qui rend leur réaction plus forte, & accélère leur mouvement, ce qui ranime la chaleur; non cette chaleur spontanée qui naît des humeurs croupissantes & corrompues dont les vaporeux se trouvent ordinairement fatigués, mais une chaleur naturelle qui dépend de cette action régulière des solides sur les fluides, si nécessaire à l'élaboration des humeurs, qui les convertit en des suc propres à réparer les pertes de substance qui se font à chaque instant, facilite les sécrétions, & maintient dans toute la machine cette heureuse harmonie qui constitue la parfaite santé.

Je dis ensuite, toujours d'après les mêmes principes, que l'avantage des bains dans l'affection hypocondriaque, démontré par l'expérience, semble indiquer les bons effets qu'on doit attendre de l'usage des bois-

sons aqueuses, délayantes & adou-
cissantes; elles servent de bain in-
térieur, & produisent sur les pre-
mières voies à-peu-près les mêmes
effets que les bains sur la surface
du corps.

Lorsqu'on a lieu de soupçonner
de la tension & de la sécheresse
dans la fibre de l'estomac, je con-
seille les boissons tièdes par les rai-
sons indiquées à l'article des bains
tièdes; mais j'avertis en même
temps d'être fort circonspect dans
l'usage de ces boissons, de ne pas
les continuer long-temps, crainte
de trop relâcher & de trop affoi-
blir des organes en qui résident les
principaux appuis des forces cen-
trales.

J'indique les boissons froides dans
les cas où la fibre est ramollie &
relâchée, parce que je les regarde
avec tous les bons Auteurs, comme
toniques; l'expérience m'a appris
que le petit lait, que mon critique

xxij *Réponse au Journaliste*

regarde comme un puissant relâchant, devient tonique & astringent, lorsqu'il est pris froid & à jeûn; & toutes les boissons froides participent de cette vertu.

J'indique ensuite le temps où les stomachiques doivent être employés, le choix qu'il en faut faire; & après avoir exposé ma méthode générale, pour ne rien laisser à désirer sur le traitement des vapeurs, qui forme une maladie aussi variée dans la différence de ses indications, je rappelle toutes les différentes causes éloignées qui ont pu faire naître cette maladie, & je prescris le traitement particulier qu'il convient d'employer pour rétablir le désordre qu'elles ont causées: c'est dans cette partie de mon ouvrage que j'invite mes Lecteurs, à voir sur quel fondement on me taxe de contradiction.

Mon critique me fait un crime d'avoir, à l'exemple de très-grands

Médecins , distingué les vapeurs hystériques de celles qu'on nomme hypocondriaques , & de leur avoir assigné une cause différente. Les raisons qui m'ont engagé à cette distinction sont assez bien détaillées à la p. 252 & suiv. de mon ouvrage ; on y voit la preuve de l'existence de cette maladie , tirée des caractères qui lui sont particuliers , & qui la distinguent de l'affection hypocondriaque. Je laisse au Lecteur le soin de juger si ses objections sont faites pour les détruire.

Il se trouve , dit-il , des filles réellement hystériques , qui n'ont jamais éprouvé de dérangement dans l'évacuation menstruelle ; il s'en trouve , ajoûte-t-il , d'autres qui n'ont jamais éprouvé ce dérangement que par augmentation du flux menstruel. Je réponds sans être embarrassé , comme le prétend mon critique : 1^o. Que les femmes peuvent avoir la matrice très-bien

xxiv *Réponse au Journaliste*

constituée, & cependant avoir des vapeurs; mais alors elles sont hypocondriaques, & non hystériques: 2°. Qu'une femme peut être très-bien réglée, & avoir la matrice très-délicate, très-sensible & très-irritable, & par conséquent être sujette à l'affection hystérique: 3°. Qu'une femme en qui le flux menstruel est augmenté, peut, à *fortiori*, y être aussi sujette, & tout cela sans aucune contradiction.

Le traitement que j'ai indiqué, dans lequel j'associe, avec un art dont mon critique ne se sent pas, sans doute, capable, les toniques aux relâchans dans l'affection hypocondriaque, & les relâchans aux toniques dans l'affection hystérique, ne paroîtra une méthode surannée, meurtrière, contradictoire & ridicule*, qu'à des personnes

* Termes dont mon critique s'est servis à mon égard.

assez bornées pour n'appercevoir qu'une indication à remplir dans la cure d'une maladie aussi compliquée que celle des vapeurs.

Je conviens qu'avec cette méthode on peut *retrouver son malade le lendemain*, parce que l'affection vaporeuse, qui résiste longtemps aux remèdes les plus efficaces, n'est cependant jamais mortelle; mais elle peut le devenir par une méthode aussi mal-entendue que celle de mon critique: c'est ce qu'il a éprouvé dans plusieurs sujets qu'il n'a pas eu l'avantage de retrouver le lendemain.

Si l'on trouve dans le *Traité de l'homme physique & moral*, que je n'ai jamais lu, toute ma théorie; je me félicite de m'être rencontré avec l'Auteur de cet ouvrage, dont mon critique veut bien reconnoître le mérite. Je serai toujours moins jaloux de créer que de perfectionner mon Art. J'ai puisé dans

xxvj *Réponse au Journaliste*

un ouvrage, dont j'ignore l'Auteur, intitulé : *Specimen novi Medicinæ conspectûs*, plusieurs choses qui ont rapport à ma théorie, mais je me suis bien gardé de me les approprier; j'ai au contraire invité mes Lecteurs à consulter cet ouvrage, dont j'ai cité l'édition: au reste, la tension des hypocondres & de toute la région épigastrique, la toux convulsive, le hoquet, le vomissement, les borborysmes, la constipation, le spasme des entrailles, & les étranglements douloureux de tout le canal intestinal, qui se perpétuent jusqu'au fond de l'œsophage, n'indiqueront jamais, comme on le prétend, la force des organes de l'épigastre, mais bien leur foiblesse; & cela par les raisons simples & claires que j'ai données dans mon *Traité des Vapeurs*: & de plus, parce qu'on n'a jamais vu des personnes robustes sujettes à ces accidents,

à moins qu'elles n'y fussent excitées par des causes évidentes, comme par un poison, par des matieres âcres, ou délétaires, tandis que, dans le vapoureux, ils y naissent sans causes sensibles.

L'étymologie de la maladie, dit mon critique, a été prise chez M. de Sauvages, que j'ai copié, selon lui, jusqu'au chapitre de la contraction, & duquel j'ai retranché, à son grand regret; l'hémiplégie spasmodique, dont il a fourni l'observation à M. de Sauvages.

Je ne fais de quelle maladie il veut parler dans le reproche qu'il me fait d'en avoir pris l'étymologie chez Sauvages; si c'est de l'affection hypocondriaque, je puis répondre que je n'en ai pas plus pris l'étymologie dans Sauvages, ni dans aucun Auteur, que dans son Recueil singulier d'observations mal digérées.

J'ai pris beaucoup de très-bonnes choses dans Sauvages, je n'en ai

xxviiij *Réponse au Journaliste*

point fait mystère ; cet Auteur est cité dans plusieurs endroits de mon Livre , il m'a fourni plusieurs définitions de différentes maladies des Nerfs, que j'ai préférées à bien d'autres , parce qu'elles m'ont paru plus naturelles ; j'ai même adopté sa pratique lorsqu'elle s'est accordée avec mes principes : cet aveu n'a rien qui me peine ; mais je défie à mon critique de trouver dans mon ouvrage rien qui puisse me faire passer pour le copiste de cet Auteur, que je respecte.

Si je n'ai pas fait mention de l'hémiplégie spasmodique de M. Pomme , c'est par deux raisons ; la première, parce que je ne reconnois point de spasme dans l'hémiplégie, qui est un état tout opposé au spasme ; la seconde, parce que je m'étois fait une loi , en écrivant , de n'attaquer directement personne, & que je n'aurois pu parler de cette observation sans en critiquer l'Auteur.

Quant aux purgatifs, dont on m'accuse de faire usage après les avoir regardés comme poisons, je me suis expliqué si clairement sur leur bon & mauvais effet, sur les cas où ils conviennent, & sur ceux où ils deviennent nuisibles, qu'il est absolument inutile de répondre à cette accusation.

Je laisserai volontiers à mon critique le plaisir de penser que mon chapitre sur l'apoplexie est aussi inutile que défectueux, parce que je n'ai pas fait mention de l'apoplexie spasmodique de Frédéric Hofmann. Cependant, s'il veut se donner la peine de relire ce chapitre, il y verra d'une manière très-claire, comment les forces centrales affoiblies sont capables d'occasioner cette apoplexie, & cela par les mêmes causes adoptées par Hofmann.

L'observation de l'enfant de deux ans, qui présente à mon An-

tagoniste une contradiction si digne de sa critique , prouve que les bains tiedes & les bains froids calment & détruisent assez ordinairement les spasmes & les mouvements convulsifs ; parce que les bains tiedes apportent un relâchement aux nerfs crispés par l'irritation , & que les bains froids , en leur donnant du ton , les remettent en état de résister à cette irritation : c'est pour cela que le bain froid produit sur cet enfant un effet plus prompt que le bain tiede , qui ne peut détruire le spasme qu'après avoir relâché & ramolli la fibre ; & cela par la même raison qu'on calme la douleur d'une inflammation par les émoullients , qui relâchent les vaisseaux engorgés & distendus , ou bien par les astringents , qui fortifient ces mêmes vaisseaux , de manière qu'ils deviennent en état de résister au sang qui tend à les distendre.

Dans le systême de mon critique , où le spasme & les mouvements convulsifs ne sont attribués qu'au racornissement des nerfs , les bains tièdes seroient les seuls qui pussent les calmer. L'expérience contraire suffit donc pour le détruire : aussi a-t-il été & sera-t-il toujours rejeté par tous les vrais Médecins.

Le doux purgatif que je prescris d'après Sauvages , pour prévenir les accidents quelquefois dangereux dont la dentition, dans les enfants, est ordinairement suivie, sont indiqués par la nature. Une observation constante nous apprend que les enfants qui, lors de la dentition , ont le dévoiement , sont rarement attaqués de convulsion : induction bien positive qu'il est prudent de tenir le ventre libre à ceux qui sont alors constipés. Les regles que je prescris à ce sujet ne sauroient donc effaroucher aucun

xxxij *Réponse au Journaliste, &c.*
Maître de l'Art. La critique qu'en
fait mon Adversaire n'est pas
mieux fondée que toutes celles que
je viens de réfuter ; elle annonce
de plus qu'il connoît peu les ma-
ladies des enfants, & les remedes
qu'il convient de leur administrer.



RECHERCHES

SUR les vrais Principes de l'Animalité, pour servir au Traité des Maladies des Nerfs.

AVANT que d'entreprendre ce Traité des Maladies des Nerfs, j'ai long-temps médité sur la nature de ces organes, en qui réside essentiellement cette vertu active & sensitive, qui est le caractère distinctif des corps animés; c'est sur cette propriété particulière aux corps animés, & qui les distingue des autres corps, que roulent mes recherches.

Toutes les hypothèses qui nous ont été transmises jusqu'à présent par les Auteurs qui ont travaillé sur ce sujet, quelque spécieuses qu'elles aient paru, sous quelque jour avantageux qu'elles se soient mon-

xxxiv *Recherchès sur les vrais*
trées , n'offrent rien qui puisse sa-
tisfaire l'Observateur attentif des
phénomènes de la nature.

J'ai cru avoir vu la raison de
leurs mauvais succès , dans la ma-
niere dont il ont dirigé leurs re-
cherches sur l'économie animale.
Ils n'ont envisagé qu'un phéno-
mène l'un après l'autre , sans avoir
égard à leur dépendance mutuel-
le ; enforte qu'ils n'ont pu éviter
de transformer les causes en effets
& les effets en causes ; & , faute
d'avoir cherché le point fonda-
mental de la machine , c'est-à-
dire , le premier mobile de toutes
les autres fonctions , pour en faire
le centre du cercle parfait qu'elles
doivent nécessairement décrire , ils
se sont de plus en plus éloignés de
la route que leur auroit tracé cette
précieuse découverte.

Une autre source de leurs er-
reurs , c'est d'avoir cherché dans
des sciences presque étrangères ,

les principes de l'économie animale, dont les loix font particulieres, & nullement analogues à celles de la Physique & de la Chymie, auxquelles ils ont voulu les affervir.

C'est dans l'animal même, dans les phénomènes que nous présente sa propre substance, lorsqu'elle jouit de la vie, qu'il faut rechercher l'essence de l'animalité, je veux dire, la première qualité qui le constitue tel, & le distingue des autres êtres. Ce n'est point le scalpel à la main, ni à la lumière des connoissances anatomiques, qu'il faut faire cette recherche, parce que l'animal, privé de la vie, & réduit à l'état de cadavre, rentre dans la classe de tous les autres corps, ayant perdu toutes les propriétés qui l'en distinguoient.

En examinant le premier élément de l'animal, c'est-à-dire, la fibre qui compose ses organes, on y découvre une élasticité parti-

xxxvj *Recherches sur les vrais*
culiere , essentielle à sa nature ,
qui , par ses propriétés , differe sin-
gulièrement de l'élasticité commu-
ne des autres corps physiques. Dans
ceux-ci la réaction est toujours le
juste produit de la cause qui la
met en jeu , tandis que la réaction
de la fibre animale peut surpasser
de beaucoup l'action de son agent.
Cette hypothese ne seroit sans
doute qu'un paradoxe absurde , si
l'économie animale étoit subor-
donnée aux loix des autres corps
physiques ; puisqu'elle est diamé-
tralement opposée à ce principe
reçu , que l'effet étant le produit
de la cause , il ne sauroit la sur-
passer.

Ce principe, qu'on a mal-à-propos
appliqué aux corps vivants , a tou-
jours rendu inexplicable le mé-
chanisme animal dont les mouve-
ments offrent des phénomènes qui
ne sauroient s'y rapporter. L'ani-
mal présente une machine , qui

Principes de l'Animalité. xxxviij
par sa structure & les propriétés
des substances qui la composent,
remplit parfaitement toutes les
conditions du mouvement perpé-
tuel. On l'a toujours cherché en
vain, & on ne le trouvera jamais,
à moins qu'on ne rencontre une
substance dont l'élasticité soit telle
qu'elle puisse réagir avec une force
supérieure à celle qui la met en
jeu, pour être en état de vaincre
les résistances que tous les milieux
opposent au mouvement des corps.
Cette découverte supposée, le mou-
vement perpétuel devient la chose
la plus facile.

Je dis plus : que l'on me donne
une matière qui jouisse de cette
élasticité, & à qui, sans l'altérer,
je puisse donner toutes les formes
qu'il me plaira, j'ose me flatter
de faire un vrai animal.

Si la difficulté invincible de
trouver le mouvement perpétuel
vient de la résistance des milieux,

xxxviii *Recherches sur les vrais*
parce que ces milieux enlèvent peu
à peu ou tout-à-coup la portion
de mouvement communiqué aux
corps , dans quelle propriété de la
substance animale pouvons-nous
rechercher la cause du mouvement
que nous remarquons dans l'ani-
mal , qui , soumis à des frottements
multipliés à l'infini , devrait être
promptement détruit ? Ce ne peut
être que dans l'élasticité de la fibre
organique , qui est en état de réa-
gir contre son agent avec une
force égale à la sienne , & de plus
avec celle qui lui est nécessaire pour
rendre nuls les frottements.

Comment ne s'est-on pas douté
jusqu'à présent d'un phénomène
qui nous est annoncé par des effets
si évidents ? Comment ces Observa-
teurs , qu'une savante curiosité
conduisit à épier la Nature dans ses
différentes manières d'être , qui
ont consulté les entrailles palpitan-
tes des animaux sacrifiés à leurs

Principes de l'Animalité. xxxix
expériences, ont-ils méconnu cette propriété de la fibre animale, qui se repliant sous le fer qui l'attaque, & entrant dans des mouvements de trémulation dont la force, ainsi que la durée, surpasse infiniment la cause qui les a produits, annonçoit si clairement cette éminente vertu élastique qui lui est particulière ?

L'auroient-ils reconnue sous le nom d'irritabilité, dont ils ont fait retentir nos Ecoles ? Ce nom, qui est vuide de sens, n'exprime ni l'effet ni la cause. Ce qu'ils ont nommé irritabilité, n'est autre chose que la réaction de la fibre animale mise en jeu, & dont le mouvement est plus grand & plus durable que celui qui lui a été communiqué.

Si Glisson, qui a le premier observé ce phénomène de la fibre organique, en avoit conçu l'idée qu'il étoit naturel de saisir, ne

l'auroit-il pas désigné sous une expression plus claire ? Ce mot *irritabilité*, par son obscurité, a été diversement entendu de ceux qui ont fait après lui les mêmes observations : de là cette foule d'erreurs répandues dans leurs écrits, parce qu'il est naturel à l'esprit humain de varier sur les choses qu'il ne conçoit pas clairement, comme on le voit toujours invariable dans celles dont la perception n'est enveloppée d'aucune obscurité.

Si, sous le nom d'irritabilité, Glisson eût entendu une propriété élastique, capable d'une réaction supérieure à la force de son agent, lui auroit-on vu confondre, ainsi que ses successeurs, ce phénomène de la fibre animale avec la sensibilité de la même fibre, qui n'en est qu'un accident (1) ? (a).

(a) Voyez les Notes mises à la fin de ces Recherches.

Telle est cependant l'erreur qu'a entraîné l'observation mal conçue d'un phénomène qui est la base des connoissances de l'économie animale.

Le sentiment que je propose n'est point un système fondé sur quelques analogies appuyées par des vraisemblances ingénieusement imaginées ; c'est une vérité nue, sensible, & qui ne laisse à la prévention aucune arme pour se défendre : elle est incontestablement prouvée par les trois expériences suivantes.

I. E X P É R I E N C E.

Ouvrez un chat vivant, enlevez lui le cœur, laissez reposer ce cœur sur une table, &, lorsqu'il y sera tout-à-fait immobile, piquez-le légèrement avec la pointe d'une aiguille ; vous excitez dans l'instant un mouvement de dilatation & de contraction, dont la durée sera plus ou moins grande ; & vous re-

xlij *Recherches sur les vrais*
marquerez que ce mouvement sera
le même qu'il l'étoit dans l'animal
vivant.

II. EXPÉRIENCE.

Lorsque le chat sera parfaite-
ment mort, faites la même expé-
rience sur les intestins grêles : à
l'instant qu'ils seront piqués, il
s'excitera un mouvement d'ondu-
lation, qui commencera à l'en-
droit de la piquure & se commu-
niquera le long du canal intesti-
nal : ce mouvement sera aussi le
même que dans l'animal vivant.

III. EXPÉRIENCE.

Si vous n'avez point altéré le
diaphragme, piquez-le dans son
centre, que l'on nomme impropre-
ment nerveux : à l'instant vous le
verrez se soulever & s'abaisser com-
me il le fait lorsque l'animal res-
pire.

EXPLICATION.

Le cœur immobile, isolé de tous
les autres organes qu'on pourroit

supposer être les principes du mouvement dont il jouit dans l'animal vivant, en reçoit un parfaitement semblable de l'aiguille qui le pique, sans qu'on puisse soupçonner en lui aucun principe actif, puisqu'il seroit resté à jamais sans mouvement, si on ne lui en avoit point communiqué au dehors : donc le cœur, dans cette expérience, n'a reçu son mouvement que de l'aiguille qui l'a piqué ; mais la durée & la force de ce mouvement ne peuvent être la mesure de celui qui lui a été imprimé, puisque l'intensité de l'un est de beaucoup inférieure à celle de l'autre : donc la fibre qui le compose est capable d'une réaction supérieure à la force de son agent.

Les deux autres expériences, confirmatives de la première, donnent la même démonstration, puisqu'elles présentent exactement le même phénomène.

Cette propriété reconnue de la fibre animale, que je nommerai élasticité organique ou vivante, puisqu'elle diffère essentiellement de l'élasticité des autres corps, devient le principe de tout le mécanisme animal, la cause simple, mais féconde, de cette multitude de phénomènes qui ont été jusqu'à présent inexplicables.

Que de vérités transcendantes auroient naturellement pris la place d'une foule d'erreurs qui ont coûté à leurs Auteurs autant de travaux que d'efforts d'esprit, si on avoit bien connu cette propriété de la fibre organique dont la machine animale est composée !

Ces premiers pas faits vers l'économie animale, si l'on n'en perd point de vue la direction, ceux qui restent à faire deviendront toujours de plus en plus faciles.

En concevant la fibre animale douée de la propriété que nous

venons d'indiquer , il est aisé de comprendre comment tel ou tel organe , par exemple , le cœur & le système artériel , concourent à imprimer un mouvement progressif & circulaire aux liqueurs qu'ils contiennent. Ce phénomène est le produit de la réaction alternative du cœur sur les artères , & des artères sur le cœur : leurs mouvements de dilatation & de contraction dépendent de la manière dont la fibre qui les compose s'y trouve arrangée (2). Le mouvement du diaphragme , qui , en se levant & s'abaissant , diminue & augmente alternativement la capacité de la poitrine , dépend de la façon dont il est attaché autour de cette capacité , qui ne permet pas à la fibre qui le compose , une autre direction. Le mouvement péristaltique des intestins qui se dirige du haut en bas , lorsque le premier branle se donne à la partie infé-

xlvj *Recherches sur les vrais*
rieure, dépend de la disposition
de la fibre dans ces organes, &
de leur situation flottante dans la
capacité du bas-ventre. Le foie,
la rate, le pancréas, les reins, &
tous les autres visceres qui ont cha-
cun une action particuliere, telle
que l'exigent les fonctions auquel-
les ils sont destinés, portent dans
la texture de leur substance un ar-
rangement particulier de la fibre
organique, qui fixe le mouvement
propre à chaque viscere.

Dirigeons maintenant nos re-
cherches plus particulièrement vers
le premier mobile de la machine,
qui est le point fondamental de
toute l'économie animale.

Il faut pour cela observer l'ani-
mal dans deux états. En commen-
çant par celui de son origine, si
nous en considérons les premiers
éléments, nous le trouverons sous
la forme d'un liquide de nature
mucilagineuse. La substance qui

Principes de l'Animalité. xlvij
doit composer la partie solide de son corps , est en dissolution dans le fluide qui doit remplir ses vaisseaux , comme des crystaux salins le sont dans leur dissolvant : la chaleur lui donne peu à peu une forme concrete ; dans cet état, elle renferme sous le plus petit volume possible les premiers linéaments de tous les organes de l'animal , qui sont parfaitement homogènes quant à la nature de la fibre qui les compose ; ils ne different que par l'arrangement de cette même fibre, qui les rend susceptibles chacun d'une action particulière , & leur donne une aptitude plus ou moins grande au mouvement , selon l'usage auquel la nature les a destinés. Dans cet état, ils jouissent au plus haut degré de la propriété élastique que nous avons remarquée dans la fibre animale , parce que cette fibre , qui est alors de la plus grande ténuité , n'est

xlviij *Recherches sur les vrais*
encore associée avec aucune autre
substance qui puisse en diminuer
l'effet ; elle est purement nerveuse :
Malpighi nous l'annonce, l'observa-
tion le confirme.

Moins un fœtus est éloigné de
son origine, plus le volume de sa
substance nerveuse paroît considé-
rable, comparé à celui que pré-
sente l'animal qui a pris tout son
accroissement : c'est donc dans la
substance nerveuse que réside l'élas-
ticité de la fibre animale. Il nous
resteroit à découvrir d'où elle tient
cette précieuse propriété (3).
Mais pourquoi perdre du temps
dans la recherche toujours infruc-
tueuse des causes premières que la
Nature prend soin de nous cacher ?
Contentons - nous d'observer les
effets sensibles, sur - tout lorsque
leur connoissance suffit pour jeter
assez de lumière sur les choses dont
il est important de nous instruire.

Dès que le fœtus, qu'on peut
comparer

Principes de l'Animalité. xlix
comparer dans sa première origine
à un crystal salin, dissous dans la
quantité d'eau requise pour le te-
nir en dissolution, a commencé
à se cristalliser, c'est-à-dire, à
prendre une forme solide, le cœur,
qui est l'organe en qui la fibre se
trouve la plus mobile, reçoit la
première impression du mouve-
ment, & par sa réaction le com-
munique aux autres organes, qui
réagissent à leur tour sur lui, cha-
cun à sa manière, c'est-à-dire, se-
lon la force & la direction que
leur permet la texture de la fibre
qui les compose; & dès ce mo-
ment les fonctions purement vita-
les sont établies. Ce mouvement,
qui part du centre & se dirige à la
circonférence, doit nécessairement
développer chaque partie du fœ-
tus; en sorte que celles qui sont
plus voisines du mouvement central
se développent les premières.

Dans cet état, l'animal n'a pas

I *Recherches sur les vrais*
encore, à proprement parler, une
vie particuliere; elle dépend en-
tièrement de celle de sa mere,
dont il a reçu le premier mouve-
ment. Mais ce mouvement, qui
n'est entretenu que par l'élasticité
de la fibre animale, seroit bientôt
détruit, si cette élasticité n'étoit
soutenue par une réparation con-
tinuelle des pertes que les frotte-
ments lui font nécessairement
éprouver. Les organes destinés à
préparer les substances propres à
cette réparation, étant en lui sans
action, il faut que sa mere les lui
fournisse toutes préparées: il a
donc besoin, pour son entretien &
son accroissement, de recevoir des
secours étrangers à son individu;
& sa maniere d'être, dans cet état,
pourroit se comparer à une simple
végétation.

Il subsiste ainsi dans le ventre
de sa mere jusqu'à ce que ses
organes, qui se développent insen-

Principes de l'Animalité. lj
siblement, aient acquis assez de force pour exercer les fonctions que la nature leur a destinées. Il est très-important à l'animal qui va bientôt être abandonné à ses propres forces, que ce développement se fasse bien régulièrement, parce que delà dépendent la bonne ou mauvaise constitution de son tempérament, sa force ou sa faiblesse.

Dès que le terme de ce premier accroissement est arrivé, il quitte sa première vie pour passer à une autre absolument différente, & qui est celle qui acheve de caractériser son animalité. Dès ce moment, deux principaux organes, jusques alors sans action, entrent dans l'exercice de leurs fonctions, pour ne cesser qu'avec la vie de l'animal; ces organes sont le diaphragme & le canal intestinal, pris depuis le fond de la gorge jusqu'à l'anus. La respiration dans l'un, & la di-

lij *Recherches sur les vrais*
gestion dans l'autre , sont les seules
fonctions qu'on leur ait attribuées
jusqu'à présent ; cependant , si on
examine attentivement le jeu de
la machine animale , & que pour
cela on considère sur soi-même les
différents mouvements qui s'exécu-
tent dans le corps , on s'apercevra
par un sentiment toujours constant
& qui ne sauroit tromper , que le
centre de toutes les forces animales
est situé dans la région épigastri-
que , précisément dans l'endroit où
le diaphragme & le canal intestinal
s'appuient l'un contre l'autre (a).
Si on veut faire un effort violent ,
soit pour soutenir un poids confi-
dérable , soit pour vaincre quelques
obstacles puissants , on a soin de
faire une grande inspiration , qu'on

(a) Voyez un ouvrage qui a pour titre : *Specimen novi Medicinæ conspectus , editio altera plurimum aucta* , imprimé à Paris , chez Hippolyte-Louis Guérin , rue Saint Jacques.

soutient autant de temps que l'effort continue, mais qui pour cela ne sauroit être de longue durée, les forces de tous les muscles du corps, qu'on met alors en contraction, prenant leur point d'appui vers la région épigastrique : l'état d'inspiration est celui où ce point d'appui oppose une plus grande résistance, & par conséquent soutient mieux tous les efforts de la machine.

Ce n'est pas dans ce seul cas que l'on éprouve les effets des forces épigastriques. Si on s'observe attentivement, on s'apercevra que tous nos sens deviennent plus délicats, c'est-à-dire, plus propres à recevoir les impressions pour lesquelles ils sont destinés, dans le temps de l'inspiration, que dans celui de l'expiration. C'est dans l'inspiration que l'on prête une oreille plus attentive aux sons qu'on desire d'entendre; c'est dans l'inspiration que l'on fixe mieux l'objet dont on cherche à

liv *Recherches sur les vrais*
découvrir des parties que leur finesse rend presque imperceptibles.
J'ai poussé plus loin l'observation, & j'ai apperçu que le sens intérieur, cet organe immédiat de l'ame, éprouve sensiblement les influences des forces épigastriques. Un effort de mémoire, d'imagination, une pensée sublime, l'expression vive d'une passion, ne se produisent ordinairement que dans le temps de l'inspiration, pendant lequel tous les ressorts de la machine animale sont bandés; de maniere qu'on peut en quelque façon regarder celui de l'expiration comme un état de repos.

Il résulte de ces différentes expériences, que tout le monde peut éprouver sur soi-même, & qui ne tromperont jamais ceux qui les feront sans prévention, que le diaphragme & le canal intestinal jouent un des plus grands rôles dans la machine animale.

Si l'on examine ensuite l'ordre que la nature a établi dans les différents organes de l'animal, on appercevra bientôt le rapport qu'ils conservent entr'eux, & les secours mutuels qu'ils se prêtent par leur réaction réciproque.

Le cœur, situé dans le centre de la machine, en devient le premier mobile; il doit lui seul jouir d'une force réactive, égale & en quelque façon supérieure aux forces réunies de tous les autres organes, parce que c'est lui qui provoque & en même temps contre-balance leur mouvement. Aussi la nature l'a pourvu d'une quantité de fibres si considérable, & les y a arrangées d'une manière si avantageuse, que l'on peut le regarder comme le muscle du corps le plus solide, & en même temps le plus disposé au mouvement.

Le diaphragme tient la seconde place parmi les organes de l'animal;

lvj *Recherches sur les vrais*
il est, comme le cœur, placé au
centre de la machine, pour y exé-
cuter des fonctions essentielles, &
qui exigent de sa part une force &
une activité supérieures à celles des
autres organes. Si on en excepte
le cœur, il est en quelque maniere
le modérateur & en même temps
le point d'appui de toutes les forces;
& si la machine animale souffroit
quelque comparaison avec celles
que la mécanique nous présente,
on pourroit regarder le diaphragme
comme un balancier placé dans
l'animal pour en régler les mou-
vements.

Le canal intestinal (sous ce nom
j'entends le conduit qui regne de-
puis le fond de la gorge jusqu'à l'a-
nus) tient la troisième place : sa
force & son activité doivent être
telles, qu'il puisse réagir contre l'im-
pulsion du diaphragme, & dans les
grands efforts de la machine, s'arc-
bouter contre lui, afin qu'alors ils

Principes de l'Animalité. Ivij
se fervent mutuellement de point
d'appui.

Loin de regarder le cerveau
comme le premier mobile de l'ac-
tion vitale , je ne le placerai qu'au
quatrième rang , parce que ses fonc-
tions, bien différentes de celles qu'il
a plu aux Physiologistes de lui
attribuer , ne sont point aussi né-
cessaires que celles des trois précé-
dents organes dont je viens de par-
ler. On a cru jusqu'à présent qu'il
donnoit origine à tous les nerfs, qui
sont certainement les premiers prin-
cipes de l'action vitale ; puisque l'é-
lasticité vivante , que nous avons
reconnue dans la fibre animale , ne
réside que dans leur substance , qui
compose tous les organes ; & que
ces organes jouissent de cette élasti-
cité à un degré d'autant plus émi-
nent, que la substance nerveuse entre
en plus grande quantité dans leur
composition : cependant , si l'on
considère qu'un animal peut vivre

Iviii *Recherches sus les vrais*
sans cerveau , ainsi que plusieurs
observations le constatent , puis-
qu'on a trouvé des bœufs privés de
ce viscere , en qui néanmoins tou-
tes les fonctions s'opéroient très-
régulièrement ; qu'on a vu des en-
fants naitre vivants sans tête, & par
conséquent sans cerveau ; qu'au
contraire , on ne vit jamais un ani-
mal vivant en qui il manquât le
cœur , ou le diaphragme , ou les
intestins ; on doit conclure que le
cerveau est moins essentiel à la vie
que les trois précédents organes(4).

Le cerveau , quoique moins né-
cessaire à l'action vitale, devient par
ses fonctions un organe très-inté-
ressant : c'est lui qui dirige les opé-
rations extérieures de l'animal : c'est
en lui que réside le sens intérieur
qui reçoit les impressions de ceux
que l'on nomme extérieurs. C'est
ici où le Philosophe observateur ne
peut se lasser d'admirer l'ouvrage
sublime de la nature , qui fut dis-

poser dans le cerveau la fibre organique avec tant d'avantage & un art si merveilleux, que l'impression de chaque sens extérieur va s'y communiquer sans confusion, & que cette impression ou, pour mieux m'expliquer, ce mouvement imprimé s'y conserve de manière à entretenir dans l'animal la sensation long-temps au-delà du moment où l'objet frappa le sens extérieur (a). Par exemple, l'impression que porte dans le sens intérieur l'image d'un objet qui s'est peint sur la rétine, s'y soutient un certain temps, dont la durée est proportionnée à la force de l'impression & à la délicatesse du sens extérieur: delà résulte dans l'animal une faculté très-utile pour sa conservation & son bien-être, je

(a) Voyez l'Histoire naturelle de M. de Buffon, dans son *Discours sur la nature des Animaux*.

lx *Recherches sur les vrais*
veux dire , la mémoire , qui le met
à même de fuir ou de rechercher
ce qu'il a éprouvé lui être nuisible
ou avantageux. Le cerveau , ou
plutôt le sens intérieur , mis en jeu
par l'impression des sens extérieurs,
réagit sur les autres organes avec
une force proportionnée à l'inten-
sité du mouvement qui lui a été
communiqué : delà cette influence
intime des passions de l'ame sur les
fonctions purement vitales , & de
celles-ci sur les affections de l'ame.

Si nos yeux sont frappés d'un
objet chéri & inattendu , qui nous
surprend délicieusement , le cœur à
l'instant palpite & tressaille ; tandis
qu'il languit & semble perdre ses
forces devant un objet qui répugne
ou qui effraie nos sens. La respira-
tion devient lente , difficile , & ne
se fait quelquefois que par soupirs ,
lorsque notre ame se trouve plon-
gée dans un vif chagrin ; tous nos
organes au contraire semblent se

dilater & acquérir de nouvelles forces dans le sentiment d'une joie qui la délecte.

Toutes les vives affections de joie ou de chagrin, de plaisir ou de douleur, font éprouver vers la région épigastrique un saisissement très-sensible, & qui annonce bien clairement que c'est l'endroit où se rapportent tous les ébranlements de la machine, & qu'il regne en même temps entre le cerveau & cette région un commerce intime de réaction, qui les rend en quelque façon dépendants l'un de l'autre. C'est ce que les Physiologistes ont voulu nous annoncer sous le nom vague & peu expressif de sympathie, qu'ils ont cru reconnoître entre ces deux organes, dont l'un n'éprouve guere de dérangement sans que l'autre n'y participe.

Le point de réunion de toutes les forces animales est situé dans le centre de la machine, d'où elles

Ixij *Recherches sur les vrais*
se distribuent aux parties circon-
voisines. Les organes destinés aux
fonctions vitales les reçoivent im-
médiatement de cette source ; mais
ceux qui doivent exécuter les mou-
vements volontaires, & qui en con-
séquence sont soumis au sens inté-
rieur, trouvent dans le cerveau le
premier agent de leur action : c'est
lui qui leur distribue les forces mo-
trices, qui émanent néanmoins de
ce point que nous avons dit être
situé dans le centre de la machine,
& qui les dirige à sa volonté, ou
plutôt selon la détermination qu'il
reçoit de l'impression des sens exté-
rieurs.

Le cerveau préside aux fonc-
tions animales, mais il est toujours
subordonné à l'action des organes,
en qui réside le principe de toutes
les forces, & desquels il reçoit
toutes celles dont il jouit. Nous
voyons qu'un engorgement apo-
plectique dans ce viscere, en trou-

blant les fonctions animales, paroît peu influer sur les fonctions vitales : ces dernières conservent assez longtemps leur force & leur action, quoique la résistance qu'opposent alors à la circulation du sang les fluides embarrassés dans le cerveau, & le défaut de réaction de la part de cet organe, dussent bientôt les faire succomber. Nous voyons au contraire, qu'aussi-tôt que les forces centrales diminuent, celles du cerveau éprouvent à l'instant le même sort : & il en résulte une foiblesse générale dans toute la machine.

L'action de tous les muscles qui obéissent au sens intérieur m'avoit toujours paru inexplicable, avant que d'avoir reconnu la propriété élastique de la fibre animale ; je ne pouvois me prêter au système reçu, que leur mouvement étoit entretenu par l'émanation continue d'une matière fournie par le cerveau à chacun d'eux, & dont la

lxiv *Recherches sur les vrais*
distribution devoit être telle, qu'elle
se portoit alternativement aux mus-
cles extenseurs & fléchisseurs d'un
membre, pour en opérer la flexion
& l'extension. La plupart de ces
mouvements se font sans que le
sens intérieur paroisse y participer.
Je marche, ma volonté a déter-
miné mon premier pas; mais j'ai
changé de lieu, sans penser à l'ac-
tion qui m'a transporté de celui
que j'ai quitté à celui où je suis
parvenu: puis-je croire que le sens
intérieur a continué cette action,
à laquelle il n'a du tout point été
appliqué? Tous les Physiologistes
ont senti cette difficulté, & aucun
n'a pu la résoudre; tandis que l'ex-
plication semble couler d'elle-mê-
me dans l'hypothèse établie de l'é-
lasticité de la fibre animale. Les mus-
cles doués de cette élasticité sont
en état de conserver le mouvement
qui leur a été communiqué, jus-
qu'à ce qu'une nouvelle force vienne

Principes de l'Animalité. lxxv
le suspendre ; & cela par la simple
réaction alternative des antagonis-
tes , qui operent la flexion & l'ex-
tension de chacun d'eux : de ma-
niere que pour déterminer la marche
de l'animal , il suffit au sens inté-
rieur de communiquer le premier
mouvement aux muscles extenseurs
de la jambe ; les antagonistes , qui
réagissent à leur tour , établissent
à l'instant un mouvement progres-
sif , qui doit subsister par ses propres
forces , jusqu'à ce que le sens inté-
rieur , par une action plus forte ,
les oblige au repos.

Nous avons dit que le sens inté-
rieur avoit la faculté de recevoir
les différentes impressions que les
sens extérieurs lui communiquoient.
Il differe donc de ces derniers , en
ce que la disposition de la fibre ani-
male y est telle , qu'elle devient
sensible à différentes impressions ;
ce qu'on ne remarque dans aucun
des sens extérieurs , dont chacun

lxvj *Recherches sur les vrais*
n'est susceptible que d'une seule
impression. L'œil, qui apperçoit les
rayons de lumière, est insensible
aux vibrations de l'air, qui forment
le son; & l'oreille ne sauroit être
ébranlée par les rayons de lumière.
Le sens intérieur est donc l'organe
général du sentiment, dont on a
mal-à-propos borné la modification
à cinq sensations: car, lorsqu'on fait
réflexion sur toutes les manières
de sentir des différents organes de
l'animal, on est tenté de croire
qu'il y a autant de différentes sen-
sations, qu'il y a dans l'animal de
différentes parties; du moins est-
on forcé de convenir que l'appétit
& le dégoût sont, ainsi que la soif,
des sensations qui n'ont aucun rap-
port avec les cinq sens connus.
Chaque organe est doué d'une sen-
sation particulière, qui en dirige,
augmente ou ralentit l'action, parce
que chaque organe porte dans la
texture de sa fibre un arrangement

Principes de l'Animalité. lxvij
particulier, qui le dispose à tel mouvement nécessaire à ses fonctions. Or, comme toute sensation, quelle qu'elle soit, vient toujours d'un mouvement communiqué à la fibre organique par l'action d'un corps, & que les modifications de ce mouvement peuvent varier à l'infini, en direction, intensité & vitesse, il en doit résulter une infinité de sensations différentes, que je crois devoir être rapportées à autant de sens différents.

Je ne pense pas cependant que la sensation proprement dite soit, comme plusieurs Auteurs l'ont avancé, de l'essence de la fibre animale, comme l'est l'élasticité vivante dont nous avons parlé. Je crois au contraire qu'elle n'est qu'un accident ou plutôt un effet secondaire de cette élasticité. Nous aurons lieu de remarquer dans la suite de cet ouvrage, que la sensibilité peut être détruite dans une

xviiij *Recherches sur les vrais*
partie, & même dans plusieurs à
la fois, sans que le mouvement vi-
tal y soit altéré.

Cette abolition de sensibilité de-
vient cependant un très-mauvais
signe dans les maladies aiguës : ce
qui a fait dire aux observateurs
que, lorsqu'un malade travaillé
d'une maladie grave ne sent pas
son mal, il est dans un très-grand
danger : c'est qu'alors la fibre or-
ganique a perdu une grande partie
de son ressort, & que les forces
centrales sont si abattues, qu'elles
ne peuvent plus communiquer au
sens intérieur le ton nécessaire pour
percevoir facilement les sensations,
& que lorsque les forces centrales
sont réduites à ce degré de foi-
blesse, les fonctions vitales sont
très-dérangées, & tendent bientôt
à leur destruction, à moins qu'une
crise heureuse & prompte ne de-
vienne victorieuse de la cause mor-
bifique.

Les usages que nous venons de reconnoître dans le cerveau ne nous permettent plus de le regarder comme l'origine des nerfs : ils viennent au contraire s'y terminer, & principalement ceux destinés à exécuter les mouvements que le sens intérieur doit déterminer : aussi voyons-nous que le grand nerf intercostal, qui se distribue dans les organes destinés aux fonctions vitales, n'envoie au cerveau qu'un très-mince filet, qu'on ne peut raisonnablement regarder comme l'origine de ce nerf.

Peut-être les nerfs tirent-ils du cerveau la substance nécessaire à leur nourriture. Ce qui semble l'annoncer, c'est la quantité de sang que reçoit ce viscere, quantité qui surpasse de beaucoup celle qui seroit suffisante pour sa seule nourriture ; de sorte qu'il est vraisemblable que l'excédent est employé à une sécré-

lxx *Recherches sur les vrais*
tion qui fournit au genre nerveux
la matiere qui le nourrit.

C'est donc dans l'action réciproque des quatre principaux organes de l'animal, qui sont le cœur, le diaphragme, le canal intestinal & le cerveau, que consiste tout le jeu de la machine : c'est dans le juste équilibre de leur réaction alternative que réside l'état parfait de la santé. Dès que quelque cause détruit cet équilibre, en augmentant ou diminuant l'élasticité vivante de quelques - uns de ces organes, il survient nécessairement un dérangement dans l'économie animale, proportionné à l'intensité de la cause : delà naît cette affection contre nature que l'on nomme maladie.

C'est sur ce plan simple, analogue à la nature, & qui doit servir de base à toutes les recherches sur l'économie animale, que seront fondés les principes des maladies

Principes de l'Animalité. lxxj
des nerfs, dont j'ai entrepris le
traité. Cet ouvrage devant me four-
nir des occasions de multiplier les
preuves du système que je viens
d'établir, j'y ai répandu les obser-
vations qui en démontrent la soli-
dité, en assez grand nombre pour
laisser à cet égard peu de chose à
desirer.

N O T E S.

(1) On a toujours confondu l'irritabilité avec la sensibilité; & presque toujours on a identifié les phénomènes qu'elles présentent; cependant, comme on le verra dans le cours de cet Ouvrage, il est entre elles une différence essentielle, puisque ce qu'on a appelé jusqu'à présent irritabilité, & que je crois être mieux désigné sous le nom d'élasticité vivante, est une qualité essentielle à la fibre animale, sans laquelle cette fibre, si je puis ainsi m'expliquer, n'est plus animale, mais un simple corps physique; tandis que la sensibilité n'en est qu'un accident, qui l'accompagne assez ordinairement, sans cependant résider toujours avec elle. On remarque même que la fibre, qui jouit le plus éminemment de cette élasticité vivante, n'est pas toujours celle en qui la sensibilité est plus exquise. Le cœur, qui est l'organe

musculaires, l'un longitudinal, & l'autre circulaire: les fibres ne peuvent donc se raccourcir, sans aussi raccourcir l'artere & diminuer son diametre.

M. Lamur, d'après Weitbrecht, nous a démontré que la pulsation de l'artere étoit l'effet de son déplacement, & non celui de la dilatation de ses parois, comme tous les Physiologistes l'avoient pensé jusqu'alors.

Selon le calcul qu'il a fait de la dilatation, que la pression latérale du sang peut produire sur les parois de l'artere, il est prouvé que cette dilatation ne peut être sensible ni au doigt ni à l'œil; que par conséquent la pulsation de l'artere, qu'on a regardée jusqu'à présent comme un effet de la dilatation de ses parois, doit avoir nécessairement une autre cause.

Cette vérité, qui renverse le système généralement adopté, n'a cependant pas encore reçu de ces deux savants Auteurs tout le développement dont elle est susceptible, puisqu'en l'indiquant ils ont laissé subsister une erreur qui tient encore à l'ancien préjugé sur la dilatation des arteres.

Avant de relever cette erreur, je dois à ceux qui n'ont pas eu l'avantage de lire le précieux Ouvrage de M. Lamur, un précis des observations & des moyens dont il s'est servi pour démontrer cette importante découverte.

La plus forte pression latérale, dit-il, n'excede pas la moindre de plus d'un quatre-vingtieme, (calcul fait d'après les propres expériences des partisans de la pression latérale): donc le diametre intérieur de l'artere ne peut s'augmenter de plus d'un quatre-vingtieme. En supposant que le diametre de l'aorte soit de dix lignes, son augmentation, dans le

temps de la plus forte pression latérale qu'éprouvent ses parois, ne sera que d'un huitieme de ligne. En donnant aux artérioles du premier ordre, qui rampent sur les intestins, un diametre d'un dixieme de ligne, la pression latérale ne causera sur leurs parois qu'une dilatation de la quatre-vingtieme partie d'un dixieme de ligne. Cette dilatation s'opere dans l'espace d'une demi-seconde, en partageant le mouvement de systole & de diastole en deux temps égaux: or un mouvement qui ne parcourt en une demi seconde que l'espace d'une quatre-vingtieme partie d'un dixieme de ligne, ne sauroit être sensible à l'œil, puisque le mouvement de l'aiguille des minutes d'une montre ordinaire, qui parcourt en une seconde un quatre-vingtieme de ligne, qui est par conséquent cinq fois plus accéléré que celui de l'artere, n'est du tout point sensible ni à l'œil ni au tact.

Il est donc bien naturel de conclure que la pulsation sensible de ces arteres ne peut être l'effet de la dilatation de leurs parois par la pression latérale, & que par conséquent elle doit être attribuée à leur déplacement.

Ce fait reconnu, il restoit à découvrir la cause de ce déplacement des arteres. Les expériences que M. Lamur a faites pour parvenir à cette découverte, sembloient devoir l'y conduire sans détour; mais il s'est égaré aux portes de la vérité.

Après avoir mis à nud l'artere crurale d'un grand chien vigoureux, il y fit faire deux ligatures distantes d'un grand pouce l'une de l'autre; le diametre de l'artere entre les deux ligatures étoit égal à celui de la partie supérieure aux ligatures: il appliqua le doigt sur

la partie de l'artere comprise entre les ligatures, & sentit alors une pulsation aussi forte en cet endroit que dans celui qui étoit au-dessus de la ligature. Cette expérience répétée lui a toujours donné le même résultat, sinon dans le cas où la portion d'artere comprise entre les ligatures se trouvoit moins pleine & moins tendue que celle de la même artere au-dessus de la ligature.

Ces expériences, qui prouvent d'une maniere bien évidente que la pulsation des arteres n'est point l'effet de la pression latérale du sang sur leurs parois, devoient en meme temps lui faire soupçonner que le mouvement du cœur n'étoit pas la cause immédiate de cette pulsation; cependant il ne fait point difficulté d'adopter cette cause, & c'est sur le raisonnement suivant qu'il fonde son opinion.

„ L'on n'a point, dit-il encore, vu d'artere
 „ se soulever & battre lorsque le cœur avoit
 „ cessé son action, ou lorsqu'elles en étoient
 „ séparées; & l'on voit tous les jours des
 „ cœurs isolés séparés de leurs arteres se sou-
 „ lever, se déplacer, & frapper les corps que
 „ l'on présente dans une direction opposée à
 „ celle de leur mouvement: donc le déplace-
 „ ment du cœur est la cause & non l'effet du
 „ déplacement & du soulèvement des arteres.

Dans la supposition de M. Lamur, si le cœur souleve les arteres en se soulevant lui-même; toutes les fois que l'aorte, dont toutes les arteres ne sont que des ramifications, se trouvera dans un état à ne pouvoir obéir à cette action du cœur, il ne doit plus y avoir de pulsation dans tout le système artériel, puisque la communication du mouvement du cœur leur est alors interceptée; de plus, le

mouvement des arteres doit être parfaitement congénere avec celui du cœur. Ces deux suppositions font-elles bien confirmées par l'expérience? Nous trouvons dans plusieurs Auteurs des observations absolument contraires.

Harvé a vu dans un cadavre une portion de l'aorte & des arteres crurales ossifiée dans la longueur de douze pouces; il assure avoir très-souvent observé durant la vie du sujet la pulsation des arteres au dessous de l'ossification. Il est peu d'Anatomistes qui n'aient eu l'occasion de remarquer de pareilles ossifications. J'en ai vu deux, une à la souclaviere & l'autre à l'aorte, depuis le commencement de sa courbure jusqu'à sa sortie de dessous les piliers du diaphragme. Peut-on douter que les rameaux de ces arteres ossifiées fussent, pendant la vie des sujets, sans mouvement? Cependant, dans le principe de M. Lamur, ils devoient tous être immobiles, puisque l'ossification devoit nécessairement intercepter la communication du mouvement du cœur aux rameaux inférieurs à la portion d'arteres ossifiées. Si l'expérience nous apprend que dans ces cas la pulsation a toujours lieu, peut-on raisonnablement regarder le soulèvement du cœur & son déplacement comme la cause immédiate de celui des arteres?

M. Lamur prétend que le soulèvement de l'artere est congénere avec celui du cœur. Les expériences qu'il a faites à ce sujet ne s'accordent pas avec celles de plusieurs personnes de l'Art. Zimmerman, cité par M. Lamur, a observé très-souvent l'inégalité du pouls, tant par rapport à sa force, que par rapport à sa vitesse, dans différentes parties du corps; il cite à cette occasion l'exemple d'une veuve

lxxviij **N O T E S.**

âgée de trente-neuf ans, attaquée depuis nombre d'années de fortes douleurs rhumatismales, accompagnées d'un sentiment de froid depuis le haut de la cuisse droite jusqu'au pied, qu'il guérit par l'application des vésicatoires : il rapporte avoir compté pendant plusieurs semaines à l'artere du poignet du côté droit cinquante-cinq pulsations par minute, & à celle du côté gauche quatre-vingt-dix à quatre-vingt-douze dans le même temps.

J'ai pendant six ans touché très-souvent le pouls à un malade, en qui j'ai remarqué une pareille irrégularité. J'ai plusieurs fois observé que tandis que l'artere du bras droit battoit régulièrement, celle du bras gauche avoit des intermittences qui laissoient battre l'artere droite jusqu'à trois fois avant de donner sa pulsation. M. le Comte de * * * présente une variété des plus sensibles dans le battement de l'artere du bras droit avec celui de l'artere du bras gauche ; la première bat avec beaucoup plus de force & de vitesse que l'autre.

Toutes ces observations, qui contredisent formellement le système de M. Lamur, démontrent d'une manière évidente que le mouvement du cœur dans sa systole n'est point & ne peut être la cause de celui qu'on remarque dans les arteres, puisque le mouvement des arteres peut être plus accéléré ou plus lent que celui du cœur.

Comment seroit-il possible de concevoir qu'un corps qui ne reçoit son mouvement que par l'action d'un autre, pût avoir ou plus de vitesse ou plus de lenteur dans son mouvement, que dans celui de qui il le reçoit ?

Mille raisons, que ne sauroit comporter une simple note, s'éleyent également contre cette

hypothese ; mais je crois les preuves que je viens de donner suffisantes pour ne laisser aucun doute sur cet objet.

L'artere frappe le doigt qui la touche en se déplaçant, & non en se dilatant ; c'est un fait très-bien prouvé par les expériences de M. Lamur : le cœur en se soulevant dans son mouvement ne peut causer le déplacement qu'on remarque dans l'artere ; c'est encore un fait attesté par les observations que je viens de citer : c'est donc dans la propre tunique de l'artere qu'il faut rechercher la cause de son mouvement.

Si nous examinons la structure du cœur, nous observerons que cet organe, par la direction de ses différents plans de fibres musculaires, que nous avons décrite à la tête de cette note, doit dans sa contraction se soulever & se porter en faisant un demi-cercle vers les fausses côtes ; de même, la tunique de l'artere, composée de deux plans de fibres, l'un longitudinal & l'autre circulaire, doit par la contraction de ces deux plans rétrécir, & en même temps raccourcir l'artere : elle ne peut être ainsi raccourcie sans opérer le déplacement qu'on y remarque. L'artere ainsi que le cœur ne sauroit donc être déplacée que par la contraction de leur fibre musculaire.

Dans cette hypothese, la réaction de l'artere sur le cœur, sa dilatation & sa contraction alternative, ne sont plus une chimere qu'ont encensé les anciens & les modernes, comme le prétend M. Lamur ; & tous les phénomènes qu'ils ont entrevus dans l'action des arteres, soit pour entretenir la circulation du sang, soit pour en rapprocher par la trituration les globules divisés, atténuer les humeurs, &

LXXX N O T E S.

convertir le chile en fang, auront toujours la même probabilité.

On se fera, il est vrai, trompé sur un objet essentiel, en prenant pour l'effet de la dilatation de l'artere ce qui ne peut être que celui de sa contraction; mais le mécanisme reconnu ne sera point pour cela changé.

Il me reste encore une objection à résoudre. Si la pulsation de l'artere est l'effet de sa contraction, elle ne doit pas être simultanée avec la contraction du cœur, comme M. Lamur prétend s'en être assuré par ses expériences. J'ai multiplié les miennes à cet effet, & j'ai cru découvrir que la contraction du cœur précède le soulèvement de l'artere: l'intervalle est, il est vrai, très-court; mais le mécanisme de ces deux mouvements semble l'exiger.

Si l'on applique une main sur l'endroit des fausses côtes où la pointe du cœur se fait sentir, & que de l'autre on touche une des arteres du corps; l'instant immédiat après que le battement du cœur s'est fait sentir, le doigt appliqué sur l'artere du corps se sent frappé par l'artere. J'ai répété cette expérience sur plusieurs sujets, & j'ai toujours observé la même chose, sinon dans certaines personnes en qui le mouvement du pouls n'étoit pas bien régulier; dans ceux-ci j'ai remarqué que l'artere battoit souvent avant, pendant ou après le mouvement du cœur.

Comme l'intervalle du battement de l'artere avec celui du cœur est infiniment court, il n'est pas étonnant que plusieurs Observateurs aient regardé ces mouvements comme simultanés, quoiqu'ils ne le soient réellement pas.

L'intervalle du battement du cœur avec celui

de l'artere doit être infiniment court, parce que l'espace que le cœur parcourt dans son mouvement de contraction est infiniment plus grand que celui que parcourt l'artere en se soulevant; & comme l'instant où la pointe du cœur frappe les fausses côtes est celui où son entière contraction est achevée, tout le sang reçu dans le ventricule gauche du cœur a été dans ce moment poussé dans l'artere, qui doit par conséquent réagir sur le champ, c'est-à-dire, presque dans l'instant que le cœur a frappé de sa pointe les fausses côtes.

J'ai prouvé que le déplacement de l'artere ne pouvoit être causé ni par la dilatation de ses parois, ni par le mouvement de systole du cœur: il doit donc être nécessairement l'effet de la contraction de ses tuniques, qui réagissent sur l'impulsion du sang que fait éprouver à l'artere la contraction du cœur. Cette impulsion allonge l'artere, qui dans ce moment devient insensible au tact, parce qu'elle s'éloigne alors du doigt qui la touche; mais dès l'instant que l'action impulsive du cœur cesse, les fibres distendues le contractent, l'artere raccourcie se souleve, & frappe le doigt par un mouvement qui est d'autant plus prompt, que l'espace qu'il parcourt est beaucoup plus petit que celui du cœur dans sa contraction. On remarque que le sang qui sort par une artere s'éleve plus haut dans le moment de la pulsation de l'artere, que dans celui de son repos: phénomène qu'on a regardé jusqu'à présent comme l'effet de l'impulsion du sang dans l'artere par la contraction du cœur, mais qui cependant n'est dû qu'à la propre contraction des parois de l'artere, qui agit dans ce moment sur le sang qu'elle vient de recevoir, par une

pression dans tous les sens ; tandis que le cœur, en poussant le sang dans l'artere, ne le presse que dans une seule direction, & cela pendant que l'artere qui s'allonge & se dilate se prête facilement à son entrée, ce qui doit nécessairement diminuer la force de son impulsion.

Je ne vois dans aucun phénomène que nous présente le mécanisme de la circulation, rien qui contredise ce que je viens de démontrer sur le mouvement contractif des arteres ; j'en découvre au contraire plusieurs qu'on ne sauroit expliquer sans admettre ce principe : telles sont les inégalités des pulsations d'une artere comparées avec celles d'une autre dans le même sujet ; les intermittences dans le pouls, qui rendent ses pulsations inégales avec celles du cœur ; la force & la vitesse du battement des arteres dans les parties enflammées, tandis que les autres demeurent dans leur état naturel, lorsque les inflammations ne sont pas accompagnées de fièvre ; enfin, les différents états dans le pouls que les Médecins cliniques observent dans les différentes maladies.

J'ai démontré plus haut que l'inégalité qu'on a souvent occasion de remarquer dans la pulsation des arteres, comparée avec le battement du cœur ; que les inégalités mêmes qu'on observe dans leurs pulsations, comparées entre elles, devenoient un problème insoluble dans l'hypothese de M. Lamur : je vais maintenant faire voir que, dans le système que j'annonce, ces inégalités ne présentent aucunes difficultés qui le contredisent.

L'artere ayant dans son organisation la faculté de se contracter comme le cœur, cette faculté peut croître ou diminuer en raison :

composée de la plus ou moins grande élasticité organique de leurs tuniques, & de la plus ou moins grande impulsion que leur fait éprouver le sang poussé par la contraction du cœur. Si donc quelques dérangements diminuent l'élasticité organique des arteres qui se distribuent dans une partie, tandis que dans une autre cette élasticité conserve son état naturel ; les pulsations de l'artere seront dans la premiere nécessairement plus foibles que dans celle-ci, & sur-tout si quelques obstacles diminuent dans les arteres moins élastiques l'impulsion du sang : si au contraire cette impulsion reste la même, les arteres affoiblies seront obligées, pour dominer & pousser dans les veines le sang qu'elles reçoivent, de réitérer leurs pulsations ; comme on le remarque dans le cœur, qui entre en palpitation toutes les fois que son mouvement de systole n'est point assez fort pour expulser entièrement le sang reçu dans ses ventricules : de maniere qu'on peut dire que les arteres sont sujettes aux palpitations comme le cœur, & par les mêmes causes.

Lorsqu'il survient une inflammation dans une partie, ce qui est toujours l'effet d'une irritation particuliere sur les nerfs de cette partie qui les fait contracter, dont il résulte un étranglement dans les vaisseaux que gêne la circulation ; dans cet état, les arteres dont l'élasticité se trouve augmentée par l'irritation, souffrant aussi de la part du sang une plus forte pression latérale, doivent réagir avec plus de force & de vitesse que celles qui n'éprouvent pas les mêmes accidents. Nous ne voyons jamais d'inflammation considérable sans que tout le système artériel n'accélere son

mouvement, parce que la circulation gênée dans une partie considérable fait éprouver dans toutes les autres une plus grande pression du sang; ce qui excite les artères à une plus vive contraction. Ces effets peuvent encore être augmentés par l'irritation que souffre la partie enflammée, & qui ne sauroit être bien vive sans se communiquer à tout le genre nerveux.

Ceux qui regarderoient l'explication de ces différents phénomènes comme peu intéressante à l'Art de guérir, ignoreroient sans doute que l'état du pouls dans toutes les maladies est un des premiers signes qui caractérisent leur nature, leur danger & leur terminaison. La découverte que j'annonce me paroît bien faite pour jetter de nouvelles lumières sur cette matière, qui a déjà fait l'objet des plus profondes recherches de nos grands Maîtres; & nous ne saurions multiplier trop nos efforts pour acquérir de nouvelles connoissances sur cet objet.

La réaction de l'artère sur l'action du cœur, que je viens de démontrer, confirme & s'accorde très-bien avec tout ce que j'ai dit sur l'élasticité organique ou vivante de la fibre animale, & donne en même temps une solution claire d'un problème qu'on avoit regardé jusqu'à présent comme insoluble, qui consiste à trouver la cause du mouvement perpétuel qu'on remarque dans l'animal vivant. D'après mes principes elle réside dans la réaction alternative des différents organes, qui, tant que la fibre qui les compose se trouve douée de cette élasticité vivante, ne sauroient perdre par le frottement des milieux la plus petite portion du mouvement qui leur a été imprimé.

(3) L'élasticité dépend de deux propriétés , dont l'une est essentielle à la matiere en général , & l'autre particuliere à celle du feu. Par la premiere , qu'on nomme gravitation , tous les corps tendent à se réunir , en s'attirant les uns par les autres avec une force relative à leur densité ; de maniere qu'en considérant la matiere sous ce point de vue , on la conçoit toujours agissante : les corps qui nous paroissent en repos ne le sont qu'à l'égard de ceux qui passent d'un lieu à un autre ; d'ailleurs ils agissent toujours de toute la faculté gravitante dont ils sont doués , à raison , comme je l'ai dit , de leur densité.

L'inertie , qu'on avoit regardée comme essentielle à la matiere , n'existe donc & n'a pu jamais exister en elle ; puisqu'au contraire il est de l'essence de la matiere d'être toujours en action.

Le feu jouit d'une faculté toute opposée à l'effet de la gravitation : celle-ci tend à réunir tous les corps , l'action du feu tend au contraire à les séparer. Il résulte de ces deux puissances , toujours agissantes , une combinaison de mouvement & d'action aussi variée que l'est dans la nature la différente densité des corps , qui augmente ou diminue leur force gravitante , aussi variée que la matiere du feu varie par sa rareté ou son abondance : de-là le principe de solidité & de fluidité de tous les corps.

La force d'attraction , ou , ce qui est la même chose , la force gravitante , agit sur la matiere en raison composée de la densité des corps , & des points de contacte que leurs molécules se présentent entre eux ; enforte que plus ces molécules ont de densité , & plus leurs points de

contacte sont multipliés, plus alors ils tendent par leur réunion à former un corps solide, & moins par conséquent ils cedent à l'action du feu qui tend à les séparer ; & *vice versa*. Ce dernier agit donc sur les corps avec plus ou moins d'efficacité, selon que la force d'attraction s'y trouve plus ou moins énergique : mais il n'en est point en qui ses effets puissent jamais devenir nuls ; l'or, le fer, & tous les métaux, les pierres même les plus dures sont dilatées par le feu.

Son effet est plus sensible sur ceux qui ont moins de solidité ; il en divise quelques-uns jusqu'à la fluidité, toujours avec d'autant plus de facilité que la gravitation qui les réunit a moins de force, & que les points de contact de leurs molécules sont moins multipliés. C'est pourquoi nous voyons des corps presque toujours fluides, comme l'eau & tous les liquides dont cet élément est la base : ils reprennent de la solidité dès que le feu cesse jusqu'à un certain point d'agir sur eux, parce qu'alors la force d'attraction, qui tend toujours à les réunir, devient plus énergique.

Le mercure ne doit sa fluidité qu'au feu, qui tient ses molécules séparés : son absence lui laisse acquérir de la solidité, comme on l'a vu dans les pays extrêmement froids.

C'est par l'action mutuelle de ces deux puissances, qui ne cessent d'agir sur la matière, que les éléments se combinent entre eux en mille & mille manières, pour former cette multitude de corps composés que la nature nous présente.

Les corps organisés donnent à ces deux puissances une nouvelle modification, qui en dirige l'action selon la différente texture des fibres.

qui es composent ; enforte qu'ainfi que la même force appliquée à deux machines différentes , leur imprime deux mouvements qui peuvent différer tant en direction qu'en force & en vîteffe , à raifon de la différente mécanique de chacun ; de même les effets de celles-ci varient & donnent de différents produits , felon l'impreffion qu'elles reçoivent dans la différente texture des corps organisés.

Il paroît que la nouvelle élaboration qu'éprouvent les éléments , lorsqu'ils ont passé dans les corps organiques , tend à combiner la matiere du feu avec l'eau , l'air & la terre , de maniere à le laisser de plus en plus jouir de l'élafticité & de la mobilité dont il est doué , & qu'il communique aux autres éléments, felon les différentes combinaifons réfultantes de l'union qu'il contracte avec eux ; enforte que par leur dernière élaboration , qui s'accomplit dans les organes de l'animal , ils font convertis en une fubftance fi élaftique , & par conféquent fi mobile , que la fibre animale qui en eft compofée a la plus grande aptitude au mouvement.

En effet , on ne connoît aucun corps auffi élaftique que les fubftances animales , & fpécialement celle qui compofe les nerfs. J'ai fouverit diftendu des nerfs autant qu'ils pouvoient l'être fans fe rompre , & je les ai toujours vu revenir à leur premier point fans avoir fouffert aucun allongement , du moins fenfible. Je ne connois aucune fubftance qui ne demeure fenfiblement allongée lorsqu'on la met à la même épreuve.

(4) On coupe la tête au limaçon incoque , fans que pour cela l'animal périffe : fa tête fe reproduit en moins de fix femaines ; un cer-

lxxxviij *N O T E S.*

veau, des fibres, des nerfs, des vaisseaux reprennent naissance par l'action des autres organes du corps. D'après cette observation, regarderons-nous la tête comme le principe du mouvement & de la vie de ces animaux? Si on coupe un limaçon ou qu'on le blesse simplement dans cette partie qui sépare la poitrine d'avec le ventre, & qui est ordinairement marquée par une ligne noire, l'animal périt toujours en peu de temps, parce qu'on attaque alors le centre du mouvement & de la vie, qui réside en cet endroit. On coupe la tête à une mouche, elle vole & vit encore long-temps; si avec une épingle on la pique vers l'endroit du corps où les aîles s'inserent, elle tombe sur le champ sans mouvement & sans vie.

Fin des Notes.


T A B L E
DES CHAPITRES
ET MATIERES

Contenus dans cet Ouvrage.

A	POPLEXIE , <i>III Partie</i> , CHAP. VII.	Page 326
	<i>Ses Symptomes</i> ,	idem.
	<i>Sa division & ses différences</i> ,	333
	<i>Sa Cure</i> ,	336
A	ASTHME CONVULSIF , <i>II Partie</i> , CHAP. XIV.	176
	<i>Sa division & ses différences</i> ,	idem & suiv.
	<i>Sa Cure</i> ,	181 & suiv.
B	BERIBERI , <i>III Partie</i> , CHAP. VIII.	146
	<i>Ses Symptomes</i> ,	idem.
	<i>Sa Cure</i> ,	147
C	CARDIALGIE , <i>II Partie</i> , CHAP. XVII.	201
	<i>Ses Causes</i> ,	idem & suiv.
	<i>Sa Cure</i> ,	203
C	CARPHOLOGIE , <i>II Partie</i> , CHAP. XIII.	161

XC TABLE DES CHAPITRES

CATALEPSIE, <i>I Partie</i> , CHAP. XIV.	80
<i>Ses Symptomes</i> ,	idem.
<i>Sa Cause prochaine</i> ,	82
<i>Sa Cure</i> ,	86 & suiv.
CAUCHEMAR, <i>III Partie</i> , CHAP. VIII.	347
<i>Ses Symptomes</i> ,	idem & suiv.
<i>Sa Cause prochaine</i> ,	348
<i>Sa Cure</i> ,	350
COLIQUE NERVEUSE, <i>II Partie</i> , CHAP. XV.	185
<i>Colique hystérique</i> ,	186
<i>Sa Cure</i> ,	187
<i>Observation de Sydenham sur la colique nerveuse</i> ,	190
CONTRACTURE, <i>I Partie</i> , CHAP. XI.	60
<i>Ses Causes</i> ,	idem.
<i>Sa Cure</i> ,	63 & suiv.
CONVULSIONS GÉNÉRALES, <i>II Partie</i> , CHAP. I.	89
<i>Ses Symptomes</i> ,	idem.
<i>Ses Causes</i> ,	90
<i>Ses Divisions</i> ,	91
CONVULSIONS, <i>II Partie</i> , CHAP. IV.	132
CONVULSIONS PARTICULIÈRES, <i>II Part.</i> CHAP. IX.	149
CRAMPE, <i>I Partie</i> , CHAP. XIII.	76
<i>Ses Causes</i> ,	idem.
<i>Sa Cure</i> ,	79

CYNIQUE, <i>II Partie,</i>	200
DANSE DE S. VIT, <i>II Partie,</i> CHAP. VI.	138
<i>Ses Symptomes,</i>	idem.
<i>Sa Cause prochaine,</i>	139
<i>Sa Cure,</i>	140
DIVISION DES NERFS, <i>I Partie,</i>	24
DOULEUR, <i>I Partie,</i> CHAP. IV.	26
ECLAMPSIE ou EPILEPSIE FAUSSE, <i>II Partie,</i> CHAP. II.	92
<i>Ses Symptomes,</i>	idem.
<i>Ses Causes,</i>	93
<i>Sa Cure,</i>	94 & suiv.
ENGOURDISSEMENT, <i>I Partie,</i> CHAP. I.	7
EPILEPSIE, <i>II Partie,</i> CHAP. III.	107
<i>Ses Symptomes,</i>	108
<i>Sa Cause prochaine,</i>	idem & suiv.
<i>Ses Variétés,</i>	110
<i>Ses Causes éloignées,</i>	114 & suiv.
<i>Sa Cure,</i>	119 & suiv.
ERETHISME, <i>I. Partie,</i> CHAP. V.	32
<i>Ses Differences,</i>	33
<i>Sa Cure,</i>	34
HOQUET, <i>I Partie,</i> CHAP. XVI.	194
<i>Sa Cure,</i>	199 & suiv.
PALPITATION, <i>II Partie,</i> CHAP. XIII.	162
<i>Sa Définition,</i>	idem.
<i>Celle causée par l'anévrisme du cœur,</i>	166

XCij TABLE DES CHAPITRES

<i>Par l'anévrisme de l'Aorte,</i>	1677
<i>Par le rétrécissement de l'Aorte,</i>	1690
<i>Par un Polipe,</i>	1700
<i>Par l'abcès du Péricarde,</i>	1721
<i>Par les Vapeurs hystériques,</i>	idem.
<i>Par l'humeur arthritique,</i>	1731
<i>Palpitation tremblante,</i>	1741
PARALYSIE, I Partie, CHAP. III.	165
<i>Ses Différences,</i>	181
<i>Ses Causes éloignées,</i>	190
<i>Sa Cause prochaine,</i>	200
<i>Sa Cure,</i>	22
PRÉLIMINAIRE, I Partie.	1
PRIAPISME, I Partie, CHAP. XII.	66
<i>Sa Définition,</i>	idem.
<i>Ses Causes,</i>	67 & suiv.
<i>Ses principaux Symptomes & ses acci-</i> <i>dents,</i>	69
<i>Sa Cure,</i>	71 & suiv.
RECHERCHES sur les vrais principes de <i>l'Animalité,</i>	xxiiij
<i>Remarque sur le battement des arteres,</i>	lxxiv.
<i>Remarque sur l'élasticité de la fibre ani-</i> <i>male,</i>	lxxxv.
RÉPONSE au Journaliste de Bouillon,	xj
RIS SARDONIQUE, II Partie, CHAP. X.	150
<i>Ses Symptomes,</i>	151
<i>Ses Causes,</i>	152
<i>Sa Cure,</i>	155 & suiv.

ET MATIERES. XCiiij

SCÉLOTYRBÉ , <i>II Partie</i> , CHAP. VIII.	VIII.
	146
<i>Ses Symptomes</i> ,	idem.
<i>Sa Cure</i> ,	147
SOURIS , <i>II Partie</i> , CHAP. XI.	XI.
	157
<i>Sa Cure</i> ,	159
SPASME GÉNÉRAL , <i>I Partie</i> , CH. VI.	VI.
	35
<i>Sa Définition & sa Division</i> ,	idem.
<i>Sa Cause prochaine</i> ,	36
<i>Ses Causes éloignées</i> ,	37 & suiv.
<i>Sa Cure</i> ,	38 & suiv.
SPASME PARTICULIER , <i>I Partie</i> , CHAP.	
VII.	VII.
	43
STRABISME , <i>I Partie</i> , CHAP. IX.	IX.
	52
<i>Celui des Enfants</i> ,	54
<i>Sa Cure</i> ,	56
STUPEUR , <i>I Partie</i> , CHAP. II.	II.
	9
TARANTISME , <i>II Partie</i> , CHAP. VII.	VII.
	141
<i>Ses Symptomes</i> ,	142
<i>Sa Cure</i> ,	idem & suiv.
TIC , <i>I Partie</i> , CHAP. VIII.	VIII.
	43
<i>Sa Cause prochaine</i> ,	44
<i>Celui qui survient aux Enfants nou-</i> <i>veaux nés</i> ,	idem.
<i>La Cure de ce dernier</i> ,	45 & suiv.
<i>Celui qui survient aux grandes person-</i> <i>nes</i> ,	48
<i>Sa Cure</i> ,	49 & suiv.
TORTICOLIS , <i>I Partie</i> , CHAP. X.	X.
	58
<i>Sa Définition & sa Cause</i> ,	idem.
<i>Sa Cure</i> ,	59

CXIV TABLE DES CHAPITRES

TREMBLEMENT , <i>II Partie</i> , CH. V.	134
TRAITÉ DES VAPEURS , <i>III Partie</i> ,	
CHAP. I.	205
CHAP. II. <i>Causes éloignées des Vapeurs</i> ,	
<i>Délicatesse du tempérament , premiere</i>	
<i>cause éloignée ,</i>	idem.
<i>Vie oisive , deuxieme cause éloignée ,</i>	
	213
<i>Abus des aliments , troisieme cause</i>	
<i>éloignée ,</i>	214
<i>Abus des boissons , quatrieme cause</i>	
<i>éloignée ,</i>	217
<i>Les passions de l'ame , cinquieme</i>	
<i>cause éloignée ,</i>	223
<i>Application à l'étude , sixieme cause</i>	
<i>éloignée ,</i>	227
<i>Usage immodéré du coït , septieme</i>	
<i>cause éloignée ,</i>	228
<i>Les évacuations dérangées , huitieme</i>	
<i>cause éloignée ,</i>	229 & suiv.
<i>Transpiration dérangée ,</i>	229
<i>Evacuation de l'urine dérangée ,</i>	233
<i>Flux menstruel dérangé ,</i>	238
<i>L'engorgement & l'obstruction des</i>	
<i>visceres , neuvieme cause éloignée</i>	
<i>des Vapeurs ,</i>	241
CHAP. III. <i>Cause prochaine des Va-</i>	
<i>peurs ,</i>	246
CHAP. IV. <i>Des variétés des Vapeurs ,</i>	
	249

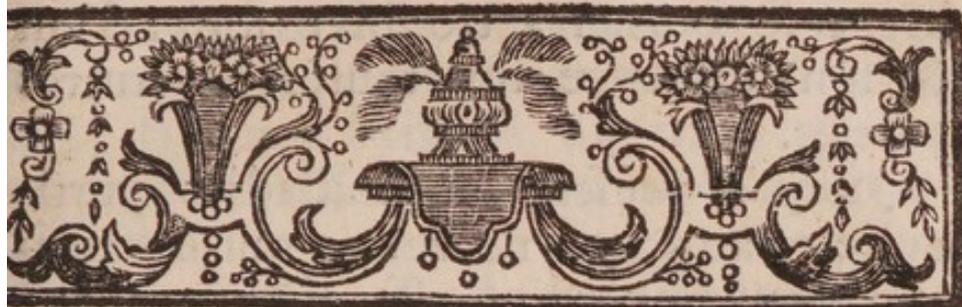
VAPEURS HYTE'RIQUES ,	252
<i>Maniere de rappeler les regles sup-</i> <i>primées ,</i>	254 & suiv.
<i>Symptomes des vapeurs hystériques ,</i>	259
<i>Vapeurs hystériques compliquées ,</i>	260
	& suiv.
CHAP. V. <i>Cure des vapeurs hystériques</i> <i>simples ,</i>	262 & suiv.
<i>Cure des vapeurs hystériques compli-</i> <i>quées ,</i>	268
<i>Cure des vapeurs hypocondriaques ,</i>	281
<i>Préceptes généraux sur la cure des</i> <i>vapeurs hypocondriaques ,</i>	286 & suiv.
<i>L'exercice , remede contre les va-</i> <i>peurs ,</i>	289
<i>Les bains , remede contre les va-</i> <i>peurs ,</i>	292
<i>Les bains tiedes ,</i>	293
<i>Les bains froids ,</i>	294 & suiv.
<i>Les boissons délayantes & adoucif-</i> <i>santes , remede contre les vapeurs ,</i>	296 & suiv.
<i>Remede pour fortifier l'estomac des</i> <i>vaporeux ,</i>	300 & suiv.
<i>Cure de l'affection hypocondriaque ,</i> <i>causée par une simple délicatesse du</i> <i>genre nerveux ,</i>	303
<i>Par une vie molle & oisive ,</i>	idem.

xcvj T A B L E , & C.

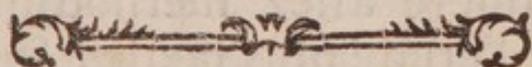
<i>Par l'abus des aliments , idem & suiv.</i>	
<i>Par l'abus des boissons spiritueuses ,</i>	
	306 & suiv.
<i>Par l'abus des eaux chaudes ,</i>	309
<i>Par les passions ,</i>	310 & suiv.
<i>Par l'étude ,</i>	314
<i>Par le dérangement des évacuations na-</i>	
<i>turelles ,</i>	316 & suiv.
<i>Par l'engorgement & l'obstruction des</i>	
<i>visceres ,</i>	318 & suiv.

Fin de la Table.

TRAITÉ.



T R A I T É
D E S M A L A D I E S
D E S N E R F S .



LE genre nerveux est l'organe vivifiant de l'animal, le principe de ses sensations & l'agent de ses mouvements ; il préside à toutes les fonctions des autres organes , qui sans son secours , ne peuvent rien par eux-mêmes , & ne sauroient donner aucun signe de vie ; il ne peut donc survenir dans l'économie animale, aucun dérangement, aucune lésion dans les fonctions , que le genre nerveux n'y participe. Toutes les maladies , par conséquent , de quelque nature qu'elles soient , affectent nécessairement cet organe ; mais il en est qui paroissent lui être particulieres & dont les effets sem-

blent se borner à troubler son action & son influence sur toutes les autres parties.

Jusqu'à présent ces maladies particulières au genre nerveux, ont été traitées pour la plupart assez légèrement, & se trouvent dispersées dans différents ouvrages de Médecine, qui ne fixent point assez l'attention de celui qui les étudie. Je croirai donc avoir contribué en quelque chose aux progrès de l'Art de guérir, si dans cet ouvrage j'ai le bonheur de rassembler tous les principes qu'on trouve épars dans les Auteurs, d'une manière assez méthodique pour en rendre l'étude plus facile, & l'application plus sûre. Ne puis-je pas ajouter que le nouveau point de vue sous lequel je les ai considérées, doit lui donner quelque avantage sur ceux qui ont paru jusqu'à présent?

Tous les nerfs sont d'une même nature; ils ne paroissent pas cependant tous destinés aux fonctions d'un même ordre. Ceux qui transmettent au sens intérieur, les sensations, semblent peu contribuer au mouvement volontaire, comme ceux des mouvements volontaires ne sauroient servir à l'entretien de l'action vitale, telle que la circulation du sang; de là vient que telle maladie qui trouble les fonctions des uns, n'affecte souvent point les autres.

On voit des apoplectiques privés du sentiment & des mouvements volontaires, sans que l'action du cœur & des artères paroisse éprouver aucun changement.

Dans l'épilepsie, le sentiment est entièrement perdu, tandis que tous les autres organes éprouvent la plus grande agitation.

Puisque les nerfs sont tous de la même nature, ces différences, dans leurs usages, ne peuvent venir que de la modification qu'ils reçoivent dans les parties où ils aboutissent, & on peut dire que ce n'est que dans les endroits où s'épanouit l'extrémité de leurs rameaux, qu'ils sont en état d'exécuter les fonctions auxquelles ils sont destinés par la différence des mouvements qu'ils communiquent au sens intérieur. Les nerfs cutanés, qui par leur épanouissement en forme de petits mamelons, sur la surface de la peau, deviennent sensibles au toucher, ne transmettroient plus au sens intérieur, les mêmes sensations, s'ils étoient touchés proche de leur origine, ou avant que d'être parvenus à la peau; c'est dans ce phénomène singulier de l'économie animale, que nous avons lieu de remarquer combien la nature est simple dans les agents qu'elle emploie pour produire une multiplicité d'effets si diversifiés entre eux.

4 TRAITÉ DES MALADIES

Le nerf que son épanouissement au fond de l'œil rend propre à recevoir l'impression d'une matière aussi subtile que la lumière ; celui qui dans l'organe de l'ouïe devient sensible aux vibrations des corps sonores, ne diffèrent en rien par leur nature de ceux qui servent à des sensations plus grossières, telles que le toucher, le goût & l'odorat.

Cette homogénéité dans les nerfs de l'animal, jointe aux communications multipliées qu'ils conservent ensemble, & qui ont tous un centre commun de force & de mouvement, établit entre les organes une harmonie qui souvent fait participer une ou plusieurs parties aux affections de celles qui se trouvent lésées.

C'est ce que les Auteurs traitent sous la dénomination vague & obscure de sympathie, qui dans son sens propre désigne un effet dont la cause est cachée, & par conséquent convient peu pour exprimer ce mécanisme de l'économie animale que nous pouvons connoître.

Nous avons vu que, quoique tous les nerfs fussent de la même nature, ils ne paroissent cependant pas tous destinés aux mêmes fonctions : nous en avons reconnu trois espèces ; savoir, ceux des sensations, ceux des mouvements volon-

taires, & ceux de l'action vitale. C'est sous cette division que je me propose de traiter les maladies particulieres du genre nerveux.

Pour me rendre plus clair, je me prête à la supposition que l'homme n'est doué que de cinq sens extérieurs, qui sont les ministres de l'ame, sans lesquels renfermée dans sa prison corporelle, & privée de toute communication extérieure, elle seroit incapable de veiller à la conservation de l'individu qu'elle anime.

La nature, dont on admire la sagesse dans tous ses ouvrages, a distribué à chaque animal, à différentes proportions, & à différents degrés de perfection, chacun de ces sens, suivant les besoins qu'exigeoit le soin de sa conservation.

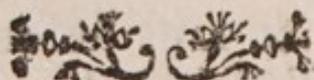
Celui qui doit chercher sa subsistance à l'odeur des substances propres pour le nourrir, a l'odorat plus exquis que celui à qui la vue de sa proie suffit pour lui procurer les moyens de s'en saisir.

L'épervier planant dans l'air, découvre de fort loin l'oiseau timide qu'il veut ravir, & qui échapperoit aisément à sa poursuite, si pour l'appercevoir il étoit obligé de le chercher de près. L'animal foible & sans défense contre ses ennemis, a l'oreille fine qui l'avertit d'avance du danger dont il est menacé,

& le met en état de s'y soustraire par la fuite.

L'homme que la faculté de penser distingue des autres êtres animés, jouit de ses sens d'une manière plus avantageuse, quoique tous ne soient pas en lui aussi parfaits que quelques-uns le sont dans certaines especes d'animaux. Le sens du toucher est dans lui plus délicat que dans tous les autres : on pourroit encore dire qu'il renferme les quatre autres sens, puisque la rétine ne porte au sens intérieur l'impression de l'objet, que par le contact qu'elle reçoit de la matière qui constitue la lumière, & que les sons ne deviennent sensibles que par le contact de l'air dont les vibrations frappent les nerfs acoustiques.

C'est donc par le sens du toucher que tous les autres s'exécutent. Il se trouve répandu sur toute la surface du corps dont la garde lui est confiée ; sans lui, l'ame non avertie des dangers continuels qui menacent la machine qu'elle habite, ne sauroit les éviter, & le fer destructeur pourroit pénétrer dans l'intérieur, & y détruire les organes essentiels à la vie, sans qu'elle s'en aperçût.



C H A P I T R E I.

De l'Engourdissement.

UN E diminution ou une augmentation de sensibilité dans les nerfs destinés aux sensations, poussée au-delà des bornes requises pour l'exercice libre & parfait de leurs fonctions, établit les genres de maladies dont ces nerfs peuvent être affectés; la différence des accidents qui en résultent en donne les especes.

L'engourdissement, la stupeur, & la paralysie, sont les especes du premier genre.

La démangeaison, le chatouillement & la douleur, sont les especes du second genre.

L'engourdissement est un état dans lequel la partie affectée ne reçoit que confusément la sensation des corps qui la touchent légèrement, mais qui est encore sensible au contact de ceux qui s'y appliquent fortement, ou qui par leur figure pénètrent plus profondément.

Il survient engourdissement dans une partie, toutes les fois que les nerfs qui y aboutissent ont été comprimés pendant un certain temps, parce que cette

pression diminue leur ressort, de manière qu'ils ne peuvent plus communiquer que foiblement au sens intérieur les impressions qu'ils reçoivent.

On éprouve souvent cet engourdissement dans les membres, lorsqu'on a gardé une attitude gênante dans laquelle les nerfs ont été comprimés; mais il est passager, & n'exige aucun soin pour le détruire; il suffit de changer l'attitude qui y a donné lieu.

Si les nerfs ont demeuré très-long-temps comprimés, l'engourdissement est plus considérable, & en même temps plus long à se dissiper; il se communique alors jusqu'aux nerfs qui servent aux mouvements: cet état subsiste jusqu'à ce que leur ressort se soit rétabli, on peut en accélérer le retour en frottant le membre engourdi, ou avec la main ou avec un linge chaud.

Cet engourdissement se fait encore sentir dans les personnes qui ont éprouvé quelques fractures pour lesquelles on a été obligé de leur faire garder un bandage un peu ferré; le membre délivré des liens où on l'a tenu pendant quarante à cinquante jours, demeure engourdi & inepte au mouvement pendant un temps assez long, qu'on peut abrégé par l'usage des frictions, des bains, des douches & des mouvements qu'on lui fait faire.

Le froid, & sur-tout celui qui surprend une partie qui jouissoit d'un certain degré de chaleur, occasionne souvent un engourdissement considérable, dont la cure devient longue & difficile; une vraie paralysie est même quelquefois la suite d'un pareil accident. Les frictions, les fumigations avec les plantes aromatiques, les embrocations avec les huiles pénétrantes, telles que celles de laurier, de girofle, d'huile animale de Dipel, celle de brique, les liqueurs spiritueuses, l'esprit de vin camphré, le baume de Fioraventi, celui de Commandeur, la moutarde & tous les remèdes stimulants, capables d'exciter dans la partie une irritation, sont propres à rappeler le ressort des nerfs que le froid avoit détruit, en coagulant les humeurs qui entretiennent le ton & la souplesse d'où dépend leur élasticité.

C H A P I T R E II.

De la Stupeur.

LA fibre dont la machine animale est composée, jouissant de cette propriété élastique que j'ai annoncée dans mes recherches sur les vrais principes de l'animalité, ne peut manquer d'être

ébranlée à l'attouchement d'un corps dont les parties sont en vibration ; c'est ce qui fait sentir un engourdissement dans la main qui touche une cloche, sur-tout si elle est d'un grand volume, & qu'elle ait été frappée avec force. Cet engourdissement devient encore plus considérable, quand on manie ce poisson qu'on nomme torpille, qui à l'instant qu'on le touche agite son corps par une trémulation presque insensible, mais en même temps si rapide, qu'on est obligé à l'instant de lâcher prise.

Ces vives secouffes sont capables de forcer le ressort des nerfs au point de le détruire en entier. Mr. de Réaumur a fait périr un canard sous les coups réitérés de la torpille, & on voit tous les jours les mauvais effets que la commotion produit dans l'économie animale, par l'ébranlement qu'elle communique à tout le genre nerveux : effet qu'on ne sauroit expliquer d'une manière satisfaisante par tout autre systême que celui de l'élasticité vivante de la fibre animale, sans laquelle aucun ébranlement ne sauroit se communiquer au-delà de l'endroit frappé.

C'est à cet ébranlement des nerfs qu'on doit rapporter les accidents dangereux dont sont suivies les plaies d'armes à feu, & toutes celles qui ont été faites par un corps dur porté avec un degré

de vitesse considérable, & sur-tout lorsqu'il a frappé des parties solides du corps. Son mouvement se communique souvent bien au-delà du lieu qu'il a frappé, & quelquefois même à toute la machine, qui éprouve un si grand dérangement jusques dans les forces centrales, qu'elle tombe dans un affaissement dont elle a beaucoup de peine à se relever si elle n'y succombe pas.

Les Auteurs ont donné à cet état le nom de stupeur, que quelques-uns n'ont pas distingué de l'engourdissement, quoique la différence en soit sensible, puisque l'engourdissement est toujours un accident léger & de peu de durée, lorsqu'il n'est pas l'avant-coureur de la paralysie; que la stupeur au contraire est un accident grave qui attaque le principe vital, tend à le détruire, ou du moins à en affoiblir l'action.

Rien n'est plus intéressant dans la cure des plaies contuses, que la connoissance des signes qui annoncent la stupeur, puisque les accidents qui en résultent sont les plus dangereux qu'on ait à combattre.

En effet, toutes les plaies contuses, quelque légères qu'elles soient, éprouvent toujours les accidents de la stupeur. Dans les contusions légères, la stupeur se borne, il est vrai, à la partie frappée, ou du moins n'affecte que foiblement les

parties voisines : cependant l'endroit contus donne toujours des marques sensibles de la diminution qu'il éprouve de son ressort & de son élasticité, par un gonflement qui annonce que les vaisseaux n'ont plus la force de dominer les liqueurs qu'ils reçoivent pour leur faire suivre le mouvement progressif qui leur est naturel : cet état est de peu de conséquence, le ressort des parties voisines suffit pour rétablir la partie affectée, en excitant par le jeu de leurs vaisseaux une suppuration qui détache du vif ce qui ne peut être rappelé à la vie, & procure à celles dont l'organisation n'est pas absolument détruite, le dégorge-ment des humeurs qui les surchar-geoient.

Mais lorsque le coup a été violent, l'ébranlement qu'il porte dans la partie frappée, se communique au loin, & quelquefois à toute la machine, ce qui la jette dans un affaissement qui augmente beaucoup le danger de la maladie ; c'est à cette commotion que reçoit le genre nerveux dans le moment qu'une balle lancée par une arme à feu frappe un os qui résiste à son mouvement, qu'on doit attribuer cette prostration subite de force, qui fait tomber à l'instant un homme, quoique le coup n'ait porté qu'au bras, sans attaquer aucune partie essentielle à la vie, & sans

lui faire ressentir une douleur bien vive ; mais la stupeur qu'éprouve dans ce moment toute la machine, suspend à l'instant l'action des forces centrales, & ne permet plus au malade de se soutenir.

On remarque que la commotion est d'autant plus grande, que la partie frappée a fait plus de résistance, que le genre nerveux est plus délicat, que le corps se trouve dans un état plus tranquille : on a vu des guerriers animés par le feu de l'action, recevoir des coups mortels sans éprouver aucune défaillance, que lorsque le calme avoit succédé à l'agitation. La violence de la commotion dépend encore de l'état d'inspiration ou d'expiration où se trouve le sujet frappé ; elle est plus grande s'il reçoit le coup dans l'instant de l'expiration, qu'elle ne l'auroit été dans celui de l'inspiration ; c'est par la même raison que la torpille ne fait presque point ressentir d'engourdissement, quand on a le soin de la toucher, en faisant une forte inspiration, parce que tous les ressorts de la machine qui sont alors bandés & soutenus sur le point d'appui des forces centrales, deviennent par ce moyen plus en état de résister au mouvement que les corps extérieurs peuvent leur imprimer, & de s'opposer à sa propagation ; les effets de la commotion tendant à détruire dans les parties où

elle se communique l'action organique, en détruisant, ou du moins en diminuant l'élasticité vivante de la fibre qui les compose, il seroit dangereux de traiter les plaies qui en sont accompagnées, sans prévoir les accidents qu'elle ne manque jamais d'occasionner, & dont le danger est toujours proportionné à son degré d'intensité.

Cet état exige de la part du Chirurgien des soins, & une méthode curative bien différente de celle qu'on doit employer dans les plaies faites avec un instrument tranchant. Dans celles-ci, comme l'hémorrhagie & l'inflammation sont ordinairement les accidents les plus pressants, les saignées, les antiphlogistiques sont aussi les premiers remèdes que leur cure exige; mais dans les plaies contuses où la commotion a été violente, ce sont les derniers indiqués; ils peuvent même devenir mortels, si on les met en usage dans le commencement. Il faut au contraire chercher à rétablir dans les parties atteintes de stupeur, le ressort qu'elles ont perdu, & ranimer le jeu languissant des vaisseaux qui ne sont plus en état de dominer les liqueurs qu'ils contiennent. On doit pour cela employer les cordiaux, & appliquer des remèdes actifs & stimulants sur la partie contuse; il faut éviter les grandes scarifications qui

deviennent très-nuisibles sur des chairs affaïssées & presque privées de vie. Le Chirurgien ignorant qui les pratique, cherche inutilement à prévenir les engorgements & les inflammations dont ces plaies sont peu susceptibles, sur-tout lorsque la stupeur est considérable, car alors le ressort & l'action des vaisseaux tant veineux qu'artériels étant détruits, le sang n'est porté à la partie blessée, que par un mouvement foible & languissant, peu capable de produire l'inflammation & l'engorgement (a).

Cependant lorsque la stupeur n'est pas si grande, & qu'elle se borne aux environs de la partie blessée, l'action des vaisseaux voisins dont le ressort est conservé, continue de porter le sang dans ceux qui l'ont perdu, & qui ne sont plus en état de s'en débarrasser; il se forme dans ce cas un engorgement pâteux & peu inflammatoire, qui ne fait sous le doigt aucune résistance, & en conserve l'impression comme une tumeur œdémateuse. Cet engorgement est très-susceptible de tomber en mortification, sur-tout si, au lieu d'appliquer des remèdes toniques & stimulants, on emploie des émoullients, & si dans l'inten-

(a) Voyez Quenay, dans son Traité de la Gangrene.

tion de dégorgé la partie, on s'avise mal-à-propos de faire de profondes scarifications.

Dans ce cas, c'est-à-dire, lorsque la stupeur est bornée à la partie blessée, il seroit aussi dangereux d'employer intérieurement les cordiaux, parce qu'en excitant par leur moyen le jeu des vaisseaux, on augmenteroit nécessairement l'engorgement de la partie blessée, par l'abord plus prompt & plus considérable des humeurs contre lequel elle ne peut plus se défendre, les saignées, les calmants, sont alors très-bien indiqués pour l'intérieur, mais on doit toujours avoir recours aux remèdes toniques, pour appliquer extérieurement.

CHAPITRE III.

De la Paralyse.

LÉ dernier degré d'inertie des nerfs, destinés aux sensations, est appelé paralyse. Lorsqu'elle survient aux nerfs du toucher, ce sens est entièrement détruit dans la partie affectée, qui ordinairement se trouve aussi privée du mouvement. On a cependant quelques observations de paralyse où le seul sentiment de la partie étoit détruit, sans

que le mouvement fût aucunement diminué. On a vu un Soldat qui avoit un bras insensible depuis l'épaule jusqu'aux extrémités des doigts, & dont le mouvement étoit aussi libre & aussi actif que celui de l'autre. Un jour, par mégarde, il leva le couvercle d'un poêle qui étoit presque rouge, & le posa tranquillement par terre, sans s'apercevoir qu'il s'étoit calciné jusqu'aux os. La gangrene étant survenue à la plaie, on fit plusieurs incisions sans qu'on lui vît donner aucune marque de souffrance, & il en resta estropié de deux doigts.

Monsieur Garain, Correspondant de l'Académie des Sciences, avoit aussi les doigts insensibles, sans être privé de leurs mouvements; il étoit obligé de veiller avec beaucoup d'attention à les garantir des accidents auxquels le défaut de sentiment pouvoit continuellement les exposer.

Il ne laissoit cependant pas quelquefois de se tromper, car un jour qu'il cherchoit à les réchauffer, il s'approcha de trop près d'un poêle, qui se trouva plus chaud qu'il ne l'avoit cru; il brûla sa main, sans s'en apercevoir que deux heures après, qu'il y survint une grosse vessie.

Ces exemples nous prouvent de quelle utilité est pour nous l'organe du toucher, puisque l'attention la plus exacte

ne fauroit suppléer à la promptitude avec laquelle il nous faut, dans certaines occasions, éviter ce qui peut nuire à notre corps. La paralysie reçoit différens noms, selon les parties qu'elle occupe: on la nomme hémiplegie, lorsqu'elle affecte la moitié du corps; paraplégie, lorsqu'elle occupe toutes les parties au-dessous du cou: goutte seréine, lorsqu'elle attaque le nerf optique: on n'a point donné de nom particulier à la paralysie des nerfs acoustiques, qui produit la surdité, à celle des nerfs hypoglosses, d'où résulte la perte du goût, & le plus souvent celle du mouvement de la langue, ni à celle du nerf olfactif, qui détruit l'odorat.

Ces sens peuvent néanmoins être viciés, sans que les nerfs qui les composent soient privés de leur sensibilité. La vue, par exemple, peut être détruite par l'opacité du crystallin, qui ne permet pas aux rayons de lumière de parvenir sur la rétine, pour y peindre les objets extérieurs, de même que l'obstruction du conduit auditif, en empêchant les sons d'aller frapper le nerf acoustique, prive le sens intérieur de leur perception, quoique ce nerf soit dans l'état le plus avantageux, pour les lui communiquer. Un simple rhume détruit quelquefois pendant un certain

temps, la faculté de l'odorat, sans qu'on puisse pour cela soupçonner dans les nerfs olfactifs aucune altération.

On auroit donc tort de confondre avec la paralysie, ces différents vices dont je n'ai cité qu'un très-petit nombre, parce qu'ils n'ont aucun rapport avec la maladie que je traite.

Les causes éloignées de la paralysie, sont les coups, les chûtes sur la tête, sur le cou & le dos, les fractures & les luxations de l'épine, le froid violent & continuel, sur-tout lorsqu'il est humide (a). (L'hiver est aussi le temps où les paralysies sont plus communes, & principalement chez les vieillards). L'abus des liqueurs fermentées & spiritueuses; (b) la suppression des évacuations habituelles, soit naturelles, soit excitées par l'Art. On a vu des paralysies succéder à des regles, des hémorrhoides, des lochies, des dyssenteries, des sueurs, des salivations, arrêtées subitement par le froid, la frayeur, l'usage des répercussifs, celui des narcotiques, &c. à des

(a) Un Capucin qui eut l'imprudence de se promener les pieds nus, dans un jardin humide, à un temps froid & nébuleux, le jour qu'il avoit pris une médecine, fut saisi d'une paralysie au bas-ventre & aux parties inférieures.

(b) Voyez l'Encyclopédie, au mot Paralysie.

ulceres ou des fistules, qu'on a imprudemment fait cicatrifer; à des dartres, des galles, des dépôts laiteux répercutés.

La paralysie peut encore être la suite de quelques maladies locales, quoique sans évacuation apparente, lorsqu'elles ont été combattues mal-à-propos par des répercussifs ou des remedes trop précipités, tels sont les rhumatismes & les maladies arthritiques invétérées; on a aussi vu quelquefois naître des paralysies après des évacuations trop abondantes, après différentes maladies, soit qu'elles fussent l'effet même de la maladie, ou d'un traitement mal-entendu; après des violentes passions de l'ame, telles que la colere, le chagrin & la terreur.

La cause prochaine de la paralysie, est une privation entiere de cette élasticité, qui entretient la sensibilité & le mouvement dans une partie, par sa réaction sur le sens intérieur, d'où il résulte nécessairement la perte de sensibilité & celle du mouvement, si les organes destinés à l'exécuter en sont aussi privés. Nous ne connoissons guere de quelle maniere cette élasticité peut se détruire; nous savons simplement qu'une compression constante sur les nerfs, opere cet effet, puisque les observations anatomiques nous ont fait découvrir dans plusieurs cadavres de sujets morts para-

lytiques, des tumeurs, quelquefois offeuses, quelquefois molles, des épanchements d'humeur qui devoient infailliblement comprimer les nerfs, sur le trajet desquels elles se rencontroient; mais elles nous ont aussi montré des sujets qui ne conservoient aucune trace apparente de compression, ni aucun changement sensible dans la texture des nerfs auxquels on pût rapporter les paralysies dont ils avoient été atteints pendant leur vie: ce qui nous prouve que cette élasticité tient à des causes bien difficiles à pénétrer.

Nous remarquons qu'un simple changement dans l'atmosphère, diminue ou augmente sensiblement cette propriété élastique, dans les tempéraments délicats, puisqu'on voit des personnes qui sont des barometres très-exacts des variations de l'air, par les dérangements sensibles qu'ils éprouvent lors des changements de temps; ce qui me feroit croire que la matiere électrique a beaucoup de part à l'élasticité de la fibre animale, ayant observé que la force & l'agilité du corps qui dépendent de cette élasticité, diminuent ou augmentent, selon que l'air devient plus ou moins favorable aux expériences de l'électricité.

Si les principes d'une saine théorie nous laissent tant de choses à desirer

sur les causes de la paralysie, ils ne nous satisfont pas mieux sur les moyens qu'ils indiquent pour la détruire.

Nous n'avons à cet égard que des remèdes généraux, qui trop souvent sont infructueux, parce qu'ordinairement ce n'est que le hasard qui les rend propres à combattre le genre de cause qu'il étoit impossible de deviner.

La paralysie est cependant une maladie dans laquelle on n'a point de ressource à se promettre du côté de la nature; ses forces sont anéanties, son action détruite; elle est forcée de céder sans défense à l'ennemi qui l'opprime, si l'Art ne vient à son secours, & malheureusement il ne peut y venir qu'à tâton. Nous avons cependant des remèdes dont l'usage ne sauroit nuire dans presque aucune espèce de paralysie, & qui souvent, sans attaquer directement la cause, préparent aux autres remèdes ou à la nature même, un combat plus facile.

Ces remèdes sont les toniques & les stimulants. On choisit spécialement ceux qui par leurs bons effets ont mérité le nom de nervins; ils s'emploient intérieurement; on en soutient & facilite l'action par des topiques qui jouissent des mêmes vertus.

Les esprits & les sels volatils, tels que l'esprit aromatique huileux de Sil-

vius, l'huile animale de Dipel, celle de succin, le sel volatil de vipere, celui de corne de cerf, les eaux spiritueuses & aromatiques, comme celles de romarin, de lavande, de mélisse, les poudres de différentes plantes aromatiques données en infusion, en conserve ou en opiat, l'usage des eaux minérales, & principalement de celles qu'on nomme thermales, sont en général les remedes qui nous offrent les secours les plus efficaces contre la paralysie, sur-tout lorsqu'ils sont administrés par une main habile qui fait en diriger l'usage, suivant le tempérament du malade, & le degré de la maladie.

L'effet de ces remedes pourroit être contrarié par les saburres qu'il est assez ordinaire de rencontrer dans les premières voies des paralytiques, en qui la cacochymie ou la dépravation des humeurs, spécialement de l'estomac, du foie & des intestins, a ordinairement précédé la paralysie. Il est donc à propos de préparer les malades par des évacuations proportionnées à la quantité & à la qualité des humeurs; les émétiques, les purgatifs un peu forts, les lavements âcres sont très-bien indiqués, par rapport à l'inertie où se trouve ordinairement toute la machine, qui ne sauroit être ébranlée que par de violentes secousses.

Les parties paralysées, privées de cette élasticité qui les vivifie, tombent dans une espèce d'affaîssement, & perdent beaucoup de leur chaleur naturelle; il faut donc en rappeler le ressort & la chaleur par des applications toniques stimulantes & chaudes. La chaleur est sur-tout très-nécessaire; elle favorise la circulation des humeurs, & la pénétration des topiques qu'on met en usage, en ouvrant les pores de la peau.

J'ai souvent employé avec succès des bains de fable échauffé à l'ardeur du Soleil, ou dans un four. Ce remède convient aussi beaucoup aux enflures œdémateuses des jambes. On peut encore appliquer sur les membres paralytiques, des cataplasmes épispatiques, faits avec le levain & la moutarde, aiguîsés avec du vinaigre ou de l'eau-de-vie; les bains dans le vin aromatique, les frictions fortes avec des étoffes de laine, l'urtication, les douches, avec les eaux thermales, avec la simple eau chaude, lorsqu'on n'est pas à portée d'employer les eaux thermales, sont tous des remèdes qu'on doit successivement tenter pour guérir la paralysie.

On a beaucoup vanté les vertus de l'électricité contre la paralysie; si on en croit quelques Physiciens, elle a opéré des cures qui tiennent du merveilleux; mais l'expérience qu'en ont fait des gens éclairés,

éclairés, & dont la sincérité mérite toute notre confiance, ne leur a pas donné lieu d'en faire le même éloge. Cependant comme ce remede est peu dangereux par lui-même, je ne craindrai point de le conseiller, dans le cas où les autres auroient été inutiles, parce qu'il peut se rencontrer des circonstances favorables qui en rendent l'effet avantageux.

Je n'approuve point l'usage du mercure, que quelques Auteurs indiquent dans le traitement de la paralysie. Je pense qu'à moins qu'elle n'eût pour cause un vice vénérien, ce remede doit être rejeté comme contraire au genre nerveux, dont le tissu est si délicat. Le mercure introduit dans nos liqueurs, en augmente considérablement le poids spécifique, ce qui oppose à l'action des solides sur les fluides, une résistance qui en force souvent le ressort qu'ils ne tiennent que du système nerveux. Cet inconvénient du mercure nous prouve la nécessité de ne l'employer, que sous la forme la plus divisée, & c'est ce qui rend certaines préparations mercurielles préférables à d'autres.

Comme la paralysie est souvent de nature à résister à tous les moyens qu'on peut employer pour la détruire, il y auroit de l'imprudence & même de l'inhumanité de s'opiniâtrer trop long-

temps à les mettre en usage, parce que la vertu active & irritante dont jouissent tous les remèdes qui lui conviennent, peuvent porter beaucoup d'altération dans la machine.

CHAPITRE IV.

De la Douleur.

SI l'élasticité de la fibre nerveuse diminuée ou détruite, donne lieu aux especes de maladies que je viens de décrire, son ressort augmenté en établit d'autres, dont les accidents ne troublent pas moins l'économie animale.

Lorsque ce sont les nerfs destinés aux sentimens qui éprouvent cette augmentation dans leur ressort, il en résulte une indisposition dont le premier degré est la démangeaison, & le dernier la douleur.

La douleur n'est donc que le sentiment poussé à son dernier période, qui en portant à l'ame une perception désagréable, l'oblige de faire tous ses efforts pour s'y soustraire.

La douleur peut être divisée en idiopathique & en symptomatique; l'idiopathique est celle qui constitue par elle-même un genre de maladie, tel que le

rhumatisme, la goutte, &c. La symptomatique est celle qui résulte, ou plutôt qui n'est qu'un symptôme ou un accident d'une autre maladie, telle que celle qui accompagne les inflammations, les plaies, les luxations, les fractures, &c.

Comme je me suis borné dans cet ouvrage à traiter des maladies particulières au genre nerveux, je ne dois parler de la douleur qu'en ce qu'elle concerne cette matière; je dirai cependant en général que la douleur poussée à un trop grand degré, excite dans l'économie animale une agitation qui en trouble toutes les fonctions; la douleur d'un simple panaris fait naître la fièvre, qui quelquefois devient assez forte pour produire le délire; on a même vu les accidents de cette maladie se multiplier au point d'être suivis de la mort du sujet, dont on auroit cependant pu le sauver, en employant les moyens nécessaires pour détruire, ou du moins calmer la vive douleur que cette maladie excite. Ces moyens consistent à faire une incision assez grande & assez profonde, afin de donner issue à une matière ichoreuse qui irrite les nerfs aboutissants à la partie, & de débrider la gaine des tendons que l'inflammation a considérablement tendus. On ne doit point pour cela attendre, comme le vulgaire se l'imagine, que

la matiere ait acquis ce degré de maturité, qui fait paroître ou sentir une fluctuation purulente sous la peau. Mon expérience, & celles des très-grands Maîtres de l'Art, m'ont si bien confirmé dans cette pratique, que je n'hésite point de la conseiller comme la seule qui prévient toujours & avec sûreté les accidents souvent terribles d'une maladie, dont le siege & l'origine paroissent à peine mériter l'attention du Chirurgien.

La douleur dans certaine maladie, comme le cancer, ne contribue pas peu à en accélérer les progrès; elle tient la partie dans un éréthisme qui augmentée de plus en plus les embarras dans la circulation, & donne lieu à des engorgements, qui de proche en proche se communiquent aux glandes voisines. Les palliatifs qui conviennent le mieux à cette maladie, contre laquelle nous n'avons point encore trouvé de vrai spécifique, se tirent tous de la classe des narcotiques, qui ont la propriété d'engourdir le genre nerveux, & par conséquent de le rendre moins sensible.

On a successivement vanté la Belladonna, la ciguë & différentes especes de Solanum, qui par leur vertu narcotique, ont presque toujours soulagé les malades, mais très-rarement guéri. Nous ne devons cependant pas négliger les

avantages que présentent ces remèdes, quoiqu'ils soient reconnus insuffisants pour opérer la cure radicale du cancer. En calmant la douleur, ils détruisent l'éréthisme & la crispation des vaisseaux qui avoisinent la glande affectée, ce qui rétablit plus de liberté dans la circulation des humeurs qui se portent à la partie, en facilite le retour, diminue par ce moyen le progrès de l'engorgement des glandes, & du moins rend au malade son mal supportable. Les narcotiques me paroissent si propres pour cette maladie, que je ne doute point que si jamais on lui trouve son vrai spécifique, il ne soit tiré de cette classe.

Dans toutes les maladies accompagnées de vives douleurs, les narcotiques sagement administrés, contribuent souvent à en accélérer la guérison. Quoique ces remèdes n'agissent pas immédiatement sur la cause, en calmant les douleurs, ils détruisent l'irritation & le trouble qu'elle occasionne : ce qui donne au Médecin le temps d'employer avec efficacité les remèdes propres à détruire la maladie. Il faut cependant observer que leur usage devient dangereux dans les maladies qui ne peuvent se terminer que par l'évacuation critique de la matière morbifique, parce qu'ils ont cette fâcheuse qualité de ralentir, & souvent

même de suspendre les sécrétions, ce qui les rend très-pernicieux dans toutes les maladies inflammatoires de la poitrine, parce qu'ils suppriment bientôt les crachats.

Les anciens avoient plus d'égard que nous aux accidents de la douleur ; ils ne négligeoient rien pour la détruire ; le fer, le feu ne leur parurent pas des moyens trop violents.

Si nous voyons aujourd'hui avec horreur leur pratique qui nous semble cruelle, n'avons-nous point à nous reprocher de laisser languir, & même quelquefois périr des malades qui trouveroient leur salut, ou du moins un soulagement dans la méthode des anciens ?

L'incision circulaire qu'ils étoient en usage de faire autour de la tête, en coupant les téguments jusqu'aux os du crâne, guérissoit souvent des maladies très-opiniâtres de la tête. Combien de douleurs rhumatismales & goutteuses qui avoient résisté aux autres remèdes, ont ensuite cédé à l'application du caustère actuel ou potentiel ? Cette pratique ne paroîtra jamais cruelle aux malades qui, tourmentés habituellement par de vives douleurs, s'en trouveront délivrés par ces moyens. Il seroit donc très-intéressant de la faire revivre, mais avec la circonspection que l'Art nous prescrit.

de garder dans l'usage des remèdes violents.

Un Chirurgien Anglois, en coupant le nerf ophthalmique de Willis, qui passe par le trou fourcillier, pour se distribuer aux téguments du front, guérit dans l'instant un malade qui souffroit habituellement un violent mal de tête.

J'ai vu dans ce pays-ci faire renaître avec le plus grand succès la méthode des anciens ; mais j'ai vu en même temps que, parce qu'on s'étoit avisé de trop la généraliser, elle avoit éprouvé des échecs qui tendoient à la replonger dans son ancien discrédit.

S'il étoit possible de pratiquer des saignées locales dans toutes les parties qui sont menacées d'inflammation, en ouvrant une des artères qui s'y distribuent, on seroit presque toujours sûr d'en arrêter les progrès, parce que la partie enflammée ne recevant plus par ce moyen la même quantité de sang, celui qu'elle contient n'est plus alors pressé par celui qui aborde, ce qui permet à la partie rouge du sang qui commençoit à pénétrer dans des vaisseaux étrangers, de revenir dans ses propres conduits : tout reprend alors son état naturel, l'inflammation & la douleur causée par la distension des fibres nerveuses, sont bientôt dissipées.

J'ai ouvert deux fois l'artère tempo-

rale à des malades, en qui le délire annonçoit déjà l'inflammation des meninges, & j'ai eu l'avantage de voir cesser sur le champ tous les accidents. Je propose ce moyen comme le meilleur, pour prévenir les suites funestes de l'inflammation du cerveau. J'ai vu avec bien du regret périr plusieurs malades que j'aurois sans doute sauvés, s'il m'eût été possible de m'en servir; mais malheureusement je me trouvois contrarié par ces personnes que la nouveauté effraie, & peu faites pour comprendre les avantages d'un pareil moyen, qui n'a par lui-même rien de dangereux.

C H A P I T R E V.

De l'Eréthisme.

LES nerfs destinés aux mouvements, peuvent être viciés en trois manières, par relâchement, tension & action irrégulière.

J'ai traité dans les articles précédents, toutes les maladies qui naissent du relâchement & de la perte du ressort des nerfs, sous le nom d'engourdissement, stupeur & paralysie; & quoique je n'aie parlé que des maladies propres aux

nerfs du sentiment, celles-ci conservent avec elles tant d'analogie, qu'on ne sauroit indiquer un traitement différent.

Quand par un vice contraire les nerfs du mouvement ont acquis un degré de tension & de rigidité, poussé au-delà de celui qui leur est naturel, il en résulte un genre de maladie, dont les especes sont l'éréthisme, le spasme & la convulsion.

L'éréthisme est une tension de la fibre musculaire, qui, sans être assez forte pour en brider entièrement l'action, la gêne cependant beaucoup. Cet état se rencontre dans presque toutes les fièvres qui portent un caractère de malignité; il est la suite de l'irritation qu'éprouvent les fibrilles nerveuses, de cette matière âcre & délétaire qui excite ces maladies, & les rend si dangereuses, parce qu'elle gêne l'oscillation des vaisseaux, à l'action de laquelle la nature a confié le soin de l'expulsion de toute matière morbifique, passée dans le sang.

L'éréthisme se rencontre encore dans plusieurs maladies chroniques, occasionnées par le défaut d'équilibre, entre les forces centrales qui sont affoiblies, & celles de la circonférence qui leur opposent trop de résistance, ce qui empêche l'élaboration des humeurs, & leur dépuration par les voies excrétoires; en sorte qu'elles acquierent, (&

spécialement l'humeur lymphatique, & une âcreté qui irrite la fibre de leurs vaisseaux, d'où naît cette tension qu'on nomme éréthisme. La première indication que présente cet état, est de relâcher les parties extérieures, afin que résistant moins à l'action des forces centrales, l'équilibre du jeu de la machine se rétablisse, ce qui facilitera en même temps les sécrétions que la crispation des vaisseaux sécrétoires rendoit difficiles.

Les bains sont aussi le remède le plus efficace qu'on puisse mettre en usage dans ces maladies, à moins qu'ils ne soient contre-indiqués par des accidents que l'habile Médecin fait très-bien connoître. C'est à la sagacité de son discernement qu'on le distingue de ces empiriques, qui, sur l'exemple de quelques cures, où le hasard a eu plus de part que le savoir, traitent indistinctement avec des remèdes qui leur ont une fois réussi, toutes sortes de malades, dont le plus grand nombre ne peut manquer de devenir la victime.

Comme l'article des vapeurs me fournira l'occasion de traiter très au long cette matière intéressante, je dois, pour éviter des répétitions, me borner à présent à ce que j'en viens de dire.

C H A P I T R E VI.

Du Spasme général.

LE spasme que l'on confond assez ordinairement tantôt avec l'éréthisme, tantôt avec la convulsion, a cependant des caractères particuliers qui le distinguent de l'un & de l'autre; il diffère de l'éréthisme, par le degré de tension de la fibre nerveuse, qui dans le spasme est beaucoup plus considérable que dans l'éréthisme, puisque le spasme interdit tout mouvement dans la partie affectée: cette tension est constante, tandis que les convulsions sont caractérisées par un mouvement forcé & involontaire, alternativement suivi de contraction & de relâchement. On auroit donc tort de confondre ces trois états qui présentent des différences très-sensibles.

Le spasme est ou général ou particulier; c'est-à-dire, qu'il affecte tout le corps, ou qu'il se borne à une ou plusieurs parties.

Le spasme général reçoit différents noms, suivant les symptômes qui l'accompagnent: on l'appelle tétanos, lorsqu'il tient tout le corps droit & immobile; emprostotonos quand le corps est

fléchi, de manière que le menton s'appuie sur la poitrine, & les genoux contre le ventre : on nomme opistotonos celui qui tient la tête & le corps courbés en arrière.

Le spasme général se reconnoît à la rigidité du tronc & des extrémités qui demeurent immobiles, accompagnée d'une respiration très-laborieuse, d'un pouls dur & fébrile, sans que les sens soient altérés. On range cette maladie parmi les aiguës, parce qu'elle cède, ou fait mourir le malade en peu de jours; ce qui la distingue de celle qu'on nomme catoche, qui comme dans le tétanos tient aussi tout le corps rigide & immobile, avec cette différence que la respiration & le pouls demeurent dans leur état naturel, que les sens sont très-altérés, & que la guérison ou la mort du malade ne survient pas si promptement (a).

La cause immédiate du spasme gît dans la crispation des nerfs, qui tend la fibre dont ils sont composés, au point de les faire résister à l'action du sens intérieur, comme un ressort trop bandé résiste au mouvement qu'on lui imprime. Cette crispation est occasionnée par

(a) Voyez Sauvage, *Genera & species morborum. Classis IV.*

l'âcreté de quelques matieres qui irritent le genre nerveux en général, ou qui agissant sur une seule partie, communique l'irritation qu'elle y produit à toute la machine, parce que ses ressorts réagissant tous les uns sur les autres, l'un ne sauroit être vivement ébranlé, sans que les autres n'y participent.

On a vu survenir un spasme universel à la blessure du tendon d'Achille. J'ai été témoin d'un pareil spasme qu'éprouva une personne à la suite d'une vive douleur qu'elle ressentit pendant les efforts violents & infructueux que fit un Dentiste pour lui arracher une dent; son corps & tous ses membres resterent roides & immobiles pendant demi-heure, au bout duquel temps elle reprit son état naturel, à la grande satisfaction de l'Opérateur qui l'avoit cru morte.

Il est encore une autre espece de spasme, qui est celui qui accompagne les derniers moments de la vie, lorsque la cause qui la détruit est violente & prompte; il est la suite de la destruction subite des forces centrales, parce qu'alors celles de la circonférence, n'éprouvant plus de leur part cette réaction qui maintenoit leur équilibre, se développent autant qu'il est en elles: ce qui donne à la fibre nerveuse une tension qui ne lui permet plus aucun mouvement. Si on enfonce un couteau

entre les vertebres du cou d'un animal, sur le champ son corps & ses membres deviennent roides, & il meurt dans un vrai état de spasme, ce qui n'arrive point si on l'égorge, & qu'on le laisse mourir par la perte de son sang; il périt alors dans des mouvements convulsifs, parce que l'affoiblissement successif de ses forces rend ses organes incapables d'une action réguliere; c'est ce que nous remarquons dans tous ceux qui meurent à la suite d'une hémorrhagie ou de quelques évacuations considérables, comme dans le cholera-morbus.

Nous avons reconnu deux causes prochaines du spasme général; l'une qui dépend de l'âcreté de quelques humeurs qui irritent vivement le genre nerveux, & l'autre qui vient de la blessure de certaines parties tendineuses ou aponévrotiques, dont l'ébranlement & l'irritation se communiquent à toute la machine.

L'indication que présente la premiere cause, est d'adoucir ou d'expulser l'humour irritante; mais comme les accidents de cette maladie menacent le sujet d'une mort prochaine, on est souvent obligé de travailler à les calmer, avant que de songer à détruire la cause. Les bains sont pour cela le remede le plus prompt & le plus sûr qu'on puisse employer; ils produisent un relâche-

ment qui ne manque jamais de soulager le malade, & comme souvent le premier siege de l'irritation se rencontre dans la région épigastrique, ou à l'estomac, ou au diaphragme; & que d'ailleurs ces organes sont le centre de toutes les forces animales, il est très-intéressant d'en relâcher les ressorts qui sont alors dans une très-grande tension. L'usage des potions huileuses, des boissons émollientes, opere de très-bons effets. J'ai guéri une Demoiselle atteinte de vapeurs hystériques, qui dans ses accès éprouvoit un spasme universel, accompagné d'une très-grande difficulté de respirer. Une cuiller d'huile d'olive que je lui faisois prendre alors, détruisoit presque sur le champ ce spasme; dans l'intervalle de sa guérison (dont je donnerai l'histoire à l'article des vapeurs,) je l'ai ainsi soulagée plusieurs fois, sans que jamais ce remède ait manqué de produire le même effet.

Les saignées, par le relâchement qu'elles procurent; les narcotiques, par leur vertu d'engourdir le genre nerveux, & de le rendre moins irritable; sont aussi des remèdes qui doivent être employés & réitérés suivant la nature & l'urgence des accidents. Quelques Auteurs conseillent encore de faire de fortes ligatures à tous les membres; mais

je ne vois pas quel avantage on peut tirer d'un tel moyen.

Quand on a calmé la fougue des accidens , & que le danger est devenu moins pressant , on doit travailler à détruire la cause ; & pour cela , il faut s'assurer de sa nature , afin de la combattre par des remèdes convenables.

Si c'est une transpiration supprimée qui a occasionné le spasme , ce dont on voit assez d'exemples (*a*) , il faut employer les diaphorétiques , les sudorifiques & les frictions pour la rétablir.

Si on a lieu de soupçonner que ce soit l'âcreté de quelque humeur qui irrite l'estomac & les intestins , comme une bile érugineuse & quelques substances vénéneuses , prises avec les aliments , il faut avoir recours aux émétiques , aux purgatifs & aux lavemens.

On conseille encore l'usage des ven-

(*a*) Sauvage rapporte qu'un jeune Jardinier fut attaqué d'un tétanos , pour être descendu dans un puits très-profond , dans un moment qu'il étoit en sueur , où il fut saisi par un froid humide , qui supprima la transpiration. Il fut guéri en sept jours , par le traitement suivant. On lui fit plusieurs saignées dans les premiers jours ; on le mit à la diète , & par une décoction chaude de chicorée , on le fit beaucoup suer ; on calma les vives douleurs , accompagnées d'insomnie , par l'usage des narcotiques.

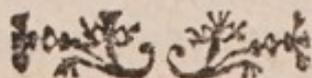
toufes fans fcarifications , appliquées au cou , aux lombes , aux épaules & aux mamelles , & cela dans le deffein de détourner & d'attirer l'humeur féreufe & bilieufe , qui irrite les nerfs. Un pareil moyen me paroît peu capable de produire cet effet , & s'il réuffit quelquefois à calmer le fpafme , c'est plutôt en détruiſant l'équilibre de l'action tonique qui bande tous les reſſorts de la machine : ce qui peut arriver de cette maniere. Le reſſort des parties qui ſe trouvent ſous la ventouſe , venant à être forcé par la diſtenſion qu'elles éprouvent , ne peut plus réſiſter à celui des parties voisines ; & celles-ci ne trouvant plus contre elles de point d'appui , ſont obligées de ſe relâcher.

Lorsque c'eſt la bleſſure de quelque partie tendineuſe ou aponévrotique , qui a donné lieu au ſpaſme , il faut avoir promptement recours à tous les moyens capables de détruire l'irritation que ſouffre la partie bleſſée. Si elle eſt cauſée par le déchirement ou la ſection imparfaite de quelques nerfs , il faut dilater la plaie , & même couper en entier le tendon ou l'aponévroſe , ſi une ſimple dilatation ne ſuffit pas.

Lorsque l'importance ou la ſituation de la partie bleſſée , demande des ménagements dans les incifions qu'on voudroit faire ; il faut avoir recours aux

topiques émollients & relâchans , & lorsqu'ils sont insuffisants , on emploie les dessicatifs , qui détruisent la sensibilité dans l'endroit blessé. L'huile de térébenthine réussit assez souvent à calmer les accidents de la blessure des tendons. Si elle ne suffit pas , il faut se servir de l'huile bouillante , & même du caustère actuel ou potentiel.

Quelquefois l'irritation est entretenue par la présence d'un corps étranger ou par l'âcreté de quelques humeurs , qui n'ayant pas une issue facile , séjournent dans la partie blessée , & s'y corrompent. Dans le premier cas , il faut , par tous les moyens qu'indique la Chirurgie , faire l'extraction du corps étranger. Dans le second , il faut donner issue à la matière , en dilatant la plaie & en faisant , si le cas l'exige , des contre-ouvertures ; il faut en même temps chercher à adoucir son âcreté par des détersifs adoucissans , onctueux , mucilagineux , tels que le miel rosat , l'huile d'amende douce , l'onguent d'althæa , les mucilages de psillium , de mauve , &c.



CHAPITRE VII.

Du Spasme particulier.

LE spasme particulier est celui, qui, borné à une ou plusieurs parties, laisse les autres dans leur état naturel. Il reçoit aussi différents noms, suivant les endroits qu'il attaque, les accidents qu'il occasionne & les causes qui le produisent. On le nomme tic, lorsqu'il survient aux muscles de la mâchoire inférieure; strabisme, quand il saisit les muscles du globe de l'œil; torticollis, quand ce sont ceux du cou; contracture, lorsqu'il affecte les muscles du bras ou des cuisses; priapisme, celui des muscles du membre viril.

CHAPITRE VIII.

Du Tic.

LE tic est une maladie ordinairement douloureuse, qui rend la mâchoire inférieure roide, souvent sans mouvement, ou du moins très-gêné; il est tonique ou convulsif, c'est-à-dire, qu'il tient les muscles de la mâchoire dans une ten-

sion constante, & alors il se rapporte au spasme; ou bien il les fait mouvoir par une action forcée & indépendante de la volonté, & alors il doit être rangé dans la classe des maladies convulsives (a).

Les muscles qui meuvent la mâchoire inférieure, sont au nombre de dix, dont huit qui servent à la relever sont très-forts, tandis que les deux destinés à l'abaisser, paroissent très-foibles; aussi la mâchoire inférieure se tient naturellement appliquée contre la supérieure, par la simple élasticité de ses muscles releveurs; c'est une particularité qui ne se rencontre que dans cette seule partie, & qui convient très-bien à ses fonctions, puisque se bornant à saisir & à broyer les aliments, elle n'a besoin de force que pour s'appliquer contre la mâchoire supérieure, son seul poids aidé de l'action des muscles digastriques étant suffisant pour l'en écarter. Il résulte de là, que pour peu que l'élasticité de ses muscles releveurs vienne à augmenter, elle demeure fortement jointe à la mâchoire supérieure: aussi cet accident ne manque guère d'accompagner toutes les maladies causées par une irritation dans le genre nerveux, ce qui rend souvent le

(a) Sauvage, Classe IV.

tic avant-coureur ou symptôme de quelques autres maladies, comme de l'épilepsie, du spasme général, des vapeurs hystériques, &c.

Les enfants nouveaux nés sont sujets au tic (a), & c'est chez eux une maladie très-dangereuse; elle s'annonce par des cris obscurs, c'est-à-dire, moins aigus que ceux qui leur sont ordinaires; la bouche est presque fermée, les gencives demeurent écartées l'une de l'autre, de la distance d'environ deux lignes, & on ne sauroit les faire joindre, sans risquer de leur casser la mâchoire; les levres sont presque sans mouvement, & quoique la déglutition des choses liquides, qu'on introduit dans leur bouche, soit assez facile, ils ne sauroient cependant tetter; le ventre est constipé, distendu par les vents, & le pouls demeure naturel.

Ces accidents subsistent quelquefois pendant deux jours, sans éprouver aucun changement, & le plus souvent ils font mourir ces petits enfants, qui avoient paru vigoureux & bien portants en venant au monde; quelquefois le cou, le tronc & les membres deviennent roides & tombent dans un spasme universel; le muscle quarré des levres

(a) Sauvage, Classe IV.

est souvent aussi dur que le bois. Cette maladie est plus commune dans l'hiver & les temps humides, qu'en été & dans les temps secs; elle est d'autant plus dangereuse, qu'elle saisit les enfants plus près de leur naissance; que les gencives se tiennent plus rapprochées l'une de l'autre. Quand le spasme général se joint au tic, il n'en augmente pas le danger, & si la maladie tire en longueur, & qu'elle parvienne au cinquième jour, on a beaucoup à espérer; c'est dans cette occasion, qu'on peut faire valoir ce proverbe: *Qui gagne du temps, gagne tout.*

Il faut dans la cure de cette maladie, éviter les remèdes purgatifs & émétiques, parce qu'ils sont absolument mortels. Tous les soins doivent se tourner du côté du régime.

Comme ces enfants ne peuvent tetter, il faut que la nourrice fasse couler son lait dans leur bouche, de quart d'heure en quart d'heure, observant de leur en donner peu à la fois, crainte de surcharger leur petit estomac, qui se trouve alors dans une grande irritation.

On cherche ensuite à calmer le spasme par les remèdes sédatifs & nervins. Pour cela, on leur fait prendre toutes les heures une cuillerée d'un julep, qui se fait avec partie égale d'eau de fleur de tilleul & de cerises noires, environ une

once de chacune, demi-once sirop de pivoine, dix grains de nitre purifié, & six grains poudre de guttette; lorsque les accidents deviennent plus urgents, on y ajoute un ou deux grains d'ambre gris, autant de cinabre, d'antimoine, & quatre ou cinq grains de poudre de corail préparé.

Il faut encore relâcher le ventre, qui, comme nous l'avons dit, est très-tendu, par des lavements de lait, des suppositoires de beurre frais, de légères fomentations sur le ventre (a).

Lorsque le spasme devient général, les bains dans l'eau tiède sont le remède le plus sûr & le plus efficace qu'on puisse employer.

Un enfant de deux ans fut attaqué d'un spasme général, dans lequel la mâchoire inférieure étoit si fortement retenue contre la supérieure, qu'aucun moyen ne fut capable de l'abaisser, il demeura dans cet état pendant deux jours, sans qu'on pût lui rien faire avaler; trois Médecins avoient prononcé son arrêt de mort, lorsque la mere me pria de vouloir tenter quelque remède sur son enfant. Son état me parut aussi désespéré qu'aux Médecins qui l'avoient vu avant moi; je conseillai cependant

(a) Voyez Sauvage, Classe IV.

de le mettre dans un bain tiède, sans beaucoup compter sur ce remède; il n'y eut pas resté un quart d'heure, que le spasme cessa, & l'enfant fut rétabli d'une manière presque miraculeuse. Le même accident revint au bout de quinze jours; la mere, sans consulter personne, le plongea dans l'eau, qu'elle ne se donna pas la peine de faire chauffer, & il fut guéri encore plus promptement. J'ai depuis fait mettre plusieurs fois dans le bain, des enfants attaqués de convulsions, & elles ont toujours cédé. Lorsque la cause n'est pas mortelle, c'est un moyen infallible de délivrer les enfants d'un accident auquel la grande délicatèssè de leurs nerfs les rend très sujets.

Il faut avoir soin de tenir chaudement ces petits corps tendres, dont les extrémités dans cette maladie sont toujours froides, ce qui ne contribue pas peu à augmenter la rigidité & la tension que le spasme occasionne.

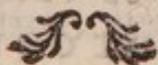
Le tic survient aussi aux grandes personnes, & différentes causes peuvent y donner lieu, telle qu'un vice scorbutique, arthritique & syphillitique, une plaie dans laquelle les tendons ou les aponévroses des muscles de la mâchoire, comme du crotaphite ou du masseter, sont piqués ou déchirés, des vers qui en mordant l'orifice de l'estomac, portent
l'irritation

l'irritation jusqu'aux nerfs de la mâchoire, qui ont beaucoup de communication avec ceux de l'estomac, par l'interméde de l'œsophage. On remarque que les enfants, & même les grandes personnes qui sont sujettes aux vers, grincent souvent les dents en dormant, par la convulsion des muscles ptéridigiens qui sont irrités; il faut combattre cette maladie, en attaquant la cause qui l'a produite. Lorsque c'est un vice scorbutique qui tient les muscles & les ligaments de la mâchoire rigides, & dans une contraction forcée, on a recours aux anti-scorbutiques, & l'on verra dans le traitement de la contracture scorbutique, les remèdes qui sont les plus efficaces. Si c'est un vice arthritique qui s'est fixé sur les muscles & les nerfs de la mâchoire, le malade ne peut ouvrir la bouche, sans éprouver de vives douleurs; il faut mettre en usage tous les remèdes capables de chasser, ou du moins de détourner de la partie, cette humeur dont nous connoissons peu la nature, & encore moins le vrai spécifique. On a vu cependant quelquefois réussir les sudorifiques, les douches d'eaux thermales, comme celles de Bourbon, de Balaruc, de Vichy, &c. L'application des emplâtres épispastiques, qui attirent au-dehors l'humeur, lorsqu'on les met sur la partie malade, & l'en

détournent quand on les applique à quelques autres parties, comme à la nuque, aux épaules, aux bras ou aux jambes.

Tous ces remèdes sont quelquefois infructueux, & il ne reste plus qu'une ressource pour procurer la guérison d'une maladie aussi cruelle, qui est de couper les nerfs qui se distribuent aux muscles de la mâchoire. Il faut consulter à ce sujet les observations d'André, Chirurgien de Versailles, dans lesquelles on verra l'histoire de plusieurs cures opérées par la section ou la cautérisation des nerfs maxillaires, tant des sous-orbitaires, que de ceux qui forment sous la parotide, ce qu'on appelle la patte-d'oie, & qui se distribuent à la face, à la mâchoire & au cou. Ce Chirurgien rapporte la cure d'une maladie singulière de ce genre, qu'éprouva une femme, à la suite d'un coup qu'elle reçut vers le grand angle de l'œil; il survint une fistule à l'os de la mâchoire supérieure, dont elle fut guérie assez promptement, après l'extraction qu'on lui fit de trois dents de devant; mais elle ressentit bientôt après des contractions spasmodiques, si douloureuses dans tous les muscles de la mâchoire, qu'elle ne pouvoit manger, tousser, se moucher ni cracher, sans faire les hauts cris; la douleur se communiquoit même à tous

les muscles de la face, & il lui sembloit par intervalle qu'on lui enlevoit le péricrane. Après avoir employé infructueusement tous les remèdes indiqués ci-dessus, le célèbre Maréchal lui fit une incision entre les gencives & l'os maxillaire qu'il conduisit jusqu'au bord de l'orbite, au moyen de laquelle il s'étoit proposé de couper les muscles incisifs & canins, avec les nerfs qui s'y distribuent. Cette opération soulagea la malade, & lui procura la même nuit un sommeil tranquille; mais bientôt après les accidents étant revenus, elle s'adressa au Chirurgien André, qui lui appliqua la pierre à cauter au côté du nez, mit ensuite sur l'escarre de l'eau mercurielle, & continua ce traitement douze jours, pendant lequel temps il parvint à brûler jusqu'à l'os: dès ce moment la malade fut parfaitement guérie. Lorsque dans les commencements on touchoit avec le stylet un nerf qui se trouvoit à découvert, on excitoit à volonté les accidents du tic; mais quand la cicatrice fut faite, ils disparurent sans retour.



CHAPITRE IX.

Du Strabisme.

LE strabisme est une maladie qui change la direction naturelle des yeux. Quoiqu'elle ne dépende pas toujours d'une affection dans les nerfs de l'œil, & que dans cet ouvrage je ne me sois proposé que le traité des maladies des nerfs, je crois cependant devoir faire l'histoire des différentes causes qui peuvent y donner lieu, pour établir les différences du strabisme spasmodique, d'avec les strabismes où l'affection des nerfs n'a aucune part, & en même temps faire distinguer ceux que l'Art peut guérir, d'avec ceux qui sont incurables.

Toutes les personnes versées dans l'optique, savent que les rayons de lumière en pénétrant dans le globe de l'œil, souffrent une réfraction, qui par rapport à la convexité de la cornée, & à la figure lenticulaire du crySTALLIN, de divergents qu'ils étoient avant que d'entrer dans l'œil, les rend convergents; en sorte que le point de réunion de leur convergence porte sur la rétine; on fait encore qu'il n'y a que les rayons qui tombent obliquement sur la cornée, qui

Souffrent cette réfraction ; ceux qui la pénètrent perpendiculairement , conservent leur même direction : ce sont ces derniers qui donnent l'axe optique de l'œil.

Dans la vue naturelle, l'axe optique de l'œil droit est parallèle à celui de l'œil gauche , & ils se réunissent toujours sur le même point de l'objet considéré. L'angle formé par la réunion de ces deux axes, contribue à nous faire juger de la grandeur & de la distance de l'objet, parce que cet angle devient plus ou moins aigu, selon que l'objet est plus ou moins grand, ou plus ou moins éloigné.

Dans le strabisme, les deux axes ne conservant pas la même direction, font paroître la vue fausse & égarée.

Si le milieu de la rétine se trouve moins sensible que ses bords, l'œil se présente obliquement devant l'objet, afin que les rayons puissent parvenir sur les endroits de la rétine, qui sont sensibles aux impressions de la lumière. Ce strabisme qu'on nomme vue oblique, est peu susceptible de guérison. Quand le vice est récent, & qu'on croit en devoir entreprendre la cure, il faut employer les mêmes remèdes que dans la goutte sereine.

La vue oblique peut encore avoir lieu par un changement, dans la convexité

de la cornée, qui fait que la réfraction qu'éprouvent les rayons de lumière, ne les porte pas sur le milieu de la rétine. La position oblique du cryftallin opere le même effet.

Si ces vices ont été produits par quelques contusions sur l'œil, on peut tenter la guérison par les remèdes résolutifs, tels que la myrrhe, la tuthie, le fiel de poisson, & la graisse de vipere, &c.

La foiblesse de l'un ou de l'autre œil, cause aussi le strabisme, parce que celui qui ne jouit pas de la même force, ne voit point d'aussi loin, ni aussi nettement que l'autre, ce qui fait qu'on s'accoutume à diriger vers l'objet celui qui est le plus fort, tandis qu'on oublie le foible qui devient inutile à la vue. Pour tenter la cure de cette espece de strabisme, il faut couvrir pendant un certain temps l'œil qu'on connoît le plus fort, afin que le foible qui est obligé d'exécuter seul la vision, acquiere par cet exercice plus de force. Quand après avoir tenté ce moyen pendant trois mois, on n'a pas réussi, on doit regarder la maladie comme incurable.

Tous les enfants sont louches en venant au monde. Comme ils ne distinguent encore aucun objet, on leur voit porter les yeux çà & là, l'œil droit tournant d'un côté, & le gauche de l'autre;

mais à mesure que leur vue se fortifie, les deux yeux commencent à se diriger vers le même objet, parce que c'est un moyen de l'appercevoir plus distinctement, & peu à peu ils contractent l'habitude de porter les axes optiques sur le même point; enforte que la volonté n'est plus maîtresse d'en changer la direction: j'ai cependant vu des personnes qui par un exercice imprudent, & capable de faire contracter une habitude difficile à corriger, avoient conservé la faculté de tourner les yeux comme le Caméléon, en changeant à volonté la direction des axes optiques.

Puisque la vue que nous appellons droite & naturelle, dépend de la bonne habitude que les enfants contractent dans la première année de leur naissance, on sent combien il est essentiel de prévenir tout ce qui seroit capable de la changer.

Si une nourrice place habituellement le berceau de son enfant, de façon que le jour ou la lumière se présente toujours du même côté, l'enfant qui cherche ordinairement la lumière, s'accoutume à porter les yeux de ce côté; & comme c'est l'œil qui se trouve du côté de la lumière qui l'apperçoit plus facilement, il le dirige vers elle autant qu'il peut, tandis qu'il néglige l'autre qui lui devient presque inutile, ce qui le fait

infailliblement devenir louche. Comme cette espece de strabisme ne dépend que d'une mauvaise habitude contractée ; que les yeux ne sont d'ailleurs altérés par aucun vice, la cure en est assez facile ; on réussit presque toujours, si le temps qu'on emploie à détruire cette mauvaise habitude, est proportionné à celui qui a été employé à la contracter.

De tous les moyens qui ont été proposés jusqu'à ce jour, celui qui est le plus avantageux, & en même temps le plus simple, c'est de tenir alternativement un œil fermé pendant huit ou quinze jours, pour ne laisser à l'enfant que l'usage d'un seul œil. De cette façon, il est obligé de diriger l'axe optique de l'œil découvert vers l'objet, & comme l'un & l'autre sont alternativement fermés & découverts, il s'accoutume peu à peu à diriger les deux axes optiques sur le même endroit. Ce moyen est préférable à ces especes de lunettes ou masques, qui ont de chaque côté un petit trou, à travers lesquels les enfants sont obligés de regarder. J'ai remarqué que loin de corriger le strabisme, elles le rendoient souvent plus considérable.

Le strabisme spasmodique, est celui qui dépend d'une tension contre nature des muscles moteurs des yeux : ce qui les tient fixés sans mouvement, & semble les repousser hors de l'orbite. Il se

distingue du strabisme convulsif, parce que dans le premier les yeux demeurent immobiles, & dans le convulsif, ils sont involontairement agités d'un côté & d'autre.

Cet accident est presque toujours accompagné de quelqu'autre maladie; il survient assez souvent aux fractures du crâne, aux blessures du péricrane, & à celles des meninges, aux différentes affections du genre nerveux, comme l'épilepsie, le tétanos, & aux accès des vapeurs hystériques; il accompagne ordinairement les derniers moments de la vie, dans les maladies aiguës, & surtout celles des enfants, parce que chez eux la fibre nerveuse jouit de l'élasticité vivante, à un degré beaucoup plus éminent, que dans les grandes personnes, (quant à la mobilité seulement, & non à la force,) ce qui fait qu'aussi-tôt que les forces centrales sont détruites, celles de la circonférence n'étant plus contrebalancées, développent tout leur ressort, d'où naît cette tension dans tous les muscles qui établit le spasme.



CHAPITRE X.

Du Torticolis.

LE torticolis est une inflexion forcée de la tête qui la retient penchée d'un côté ou de l'autre, en avant ou en arrière, élevée ou abaissée (a).

Dans l'état naturel, la tête est maintenue droite par l'action combinée de ses muscles fléchisseurs & extenseurs, & principalement de ces derniers qui sont beaucoup plus forts que les fléchisseurs, parce que son poids qui la porte naturellement en avant, suffit pour opérer la flexion; ce qui fait que pendant le sommeil où les muscles sont relâchés, la tête ne peut se soutenir dans l'attitude qu'elle conserve dans la veille. Il est aisé de comprendre que, si les muscles fléchisseurs acquierent une tension plus grande que celle qui leur est naturelle, ou que les muscles extenseurs soient relâchés, la tête se penchera en avant; comme par un vice contraire, elle se portera en arrière; si un des muscles sternomastoïdiens, dont les fonctions sont de porter la tête de côté,

(a) Voyez Sauvage, Classe IV.

devient trop tendu, ou que son antagoniste soit relâché, elle fera par la même raison retenue de côté.

La cure de cette maladie est indiquée par sa propre cause; c'est-à-dire, que si elle est produite par la tension des muscles, il faut employer les remèdes nécessaires pour en procurer le relâchement, & ils ont tous été décrits dans le chapitre du spasme général; si c'est un relâchement qui l'a causé, il faut les fortifier, & on peut consulter à ce sujet les remèdes indiqués à l'article de la paralysie.

Il est encore une autre espèce de torticolis qui vient d'un vice dans les os, comme d'une exostose ou d'une luxation incomplète des vertèbres; lorsque ce vice est ancien, on en tenteroit en vain la guérison.

Je ne parlerai point de cette espèce de torticolis, qui survient à ceux qui ont eu l'imprudence de s'exposer à un air froid dans le temps qu'ils étoient en sueur; sa cure qui est facile, n'est du tout point du ressort de ce traité.



C H A P I T R E X I.

De la Contracture.

LA contracture est une tension contre nature des muscles des bras ou des jambes qui gêne, & quelquefois intercepte leur mouvement.

Cet état a peu de rapport avec le spasme, qui est une maladie aiguë, dont l'accès saisit tout-à-coup, & n'est pas de longue durée, tandis que la contracture vient peu à peu, & se dissipe lentement. Cependant, comme la contracture dépend d'une rigidité dans la fibre nerveuse qui compose les muscles, elle doit être mise au rang des maladies des nerfs; on pourroit même la regarder comme un spasme chronique.

On reconnoît pour cause de cette maladie différents vices, tels que le scorbutique, l'arthritique, & le vérolique (a). Elle vient quelquefois à la suite de ces violentes coliques nerveuses, auxquelles les Peintres sont sujets. Les vins tartareux, acides & austeres, comme sont ceux du Rhin, rendent aussi ceux qui

(a) Voyez Sauvage, Classe IV.

en font usage fujets à la contracture ; ce qui fait qu'elle est assez commune chez les peuples qui habitent les contrées que ce fleuve arrose.

Lorsque c'est un vice scorbutique qui donne lieu à la contracture, ce sont les extrémités intérieures qui s'en trouvent ordinairement attaquées les premières. Elle commence par les muscles & les tendons du gras de jambe, qui s'endurcissent peu à peu ; & à mesure que la maladie fait des progrès, elle fait de proche en proche les muscles voisins ; en sorte que successivement tous les membres en sont attaqués, & ne peuvent plus s'étendre. Le corps du malade reste alors replié & ramassé comme une boule.

Bernard Blow assure avoir guéri soixante malades qui étoient atteints de la contracture scorbutique, par le seul remède suivant. Prenez huit poignées de joubarbe âcre, faites infuser dans seize livres de biere, jusqu'à diminution de la moitié, dont on fait prendre au malade trois onces tous les matins. Du résidu des feuilles, on en fait des cataplasmes pour appliquer sur les membres contractés.

Ce remède, quoique singulier, ne doit pas être rejeté, sur-tout après l'autorité & l'expérience de celui qui le propose : cependant si la délicatesse d'un malade, ou quelque autre complication

de maux, faisoit craindre l'usage de ce remede, qui est très-actif; je ne doute point qu'on ne réussît avec des anti-scorbutiques plus doux, tels que la falsépareille, le creffon, le becabunga, &c. Les bains & les fomentations avec des décoctions de plantes anti-scorbutiques ne contribuent pas peu à en accélérer la guérison.

La contracture occasionnée par un vice arthritique ou rhumatismal, est souvent accompagnée de vives douleurs; quelquefois au contraire, les membres qui en sont attaqués ne conservent qu'un sentiment obscur avec beaucoup de foiblesse.

Dans le premier cas, on cherche à calmer les douleurs par l'application des anodins en cataplâmes & en fomentations. Les plantes qu'on emploie pour cela avec plus de succès, sont toutes les especes de Solanum, la belladona, la ciguë, la mauve, la pariétaire, &c. On fait prendre intérieurement le lait coupé avec l'esquine, la falsépareille.

Si les douleurs sont vives, que le malade ne puisse point reposer, il faut par les narcotiques prudemment administrés, chercher à lui procurer quelques heures de sommeil qui réparent l'accablement où le jette l'agitation que lui fait éprouver la douleur.

J'ai vu à Paris un Charlatan qui don-

noit dans cette maladie avec le plus grand succès, une décoction faite avec demi-once de la tige de Solanum scandens dans une chopine d'eau, dont il faisoit prendre un verre matin & soir. Ce remede est encore excellent pour les coliques néphrétiques. La vertu narcotique de cette plante la rend très-propre à toutes les maladies où la douleur est idiopathique.

Dans le second cas, il faut employer avec plus de profusion les diaphorétiques, & même les sudorifiques. Ils se composent avec les bois de gayac, de falsepareille, d'esquine & de saffrafras; on les aiguise avec les fels volatils; tels que ceux de vipere, de succin, de sel ammoniac, &c. Les bains & les douches, avec les eaux thermales, sont des secours auxiliaires qui ne contribuent pas peu à seconder l'effet des remedes intérieurs.

J'ai guéri une Demoiselle dans cet état, de la maniere suivante.

Elle prenoit chaque jour un bain tiede, où elle demeuroit une heure & demie; elle buvoit dans le bain un grand verre d'une tisane sudorifique ordinaire, dans lequel je faisois fondre quatre grains de sel volatil de vipere. Au sortir du bain, elle passoit dans un lit bien chaud, où elle reprenoit un second verre de tisane sans sel volatil. Il survenoit bientôt une

fièvre abondante, que je faisois entretenir pendant deux heures, en la tenant bien couverte. Elle avoit pour boisson ordinaire, une légère eau de poulet, dont elle buvoit copieusement, ce qui delayoit amplement les humeurs, & ne contribuoit pas peu à favoiser la transpiration.

Ce traitement qui dura un mois & demi, lui redonna l'usage de ses jambes, qui depuis trois ans n'avoient pu la soutenir. Elles étoient repliées contre ses cuisses, de maniere qu'aucun effort n'étoit capable de les étendre. J'achévois ensuite de leur donner la souplesse dont elles jouissent, (& qui est telle que cette Demoiselle marche avec autant d'aisance qu'elle le faisoit avant sa maladie,) par des douches d'eau chaude que je lui fis prendre pendant quinze jours.

L'exemple de cette cure fait voir qu'on pourroit dans beaucoup de maladies se dispenser d'envoyer aux eaux minérales les malades, pour y chercher à grands frais, & avec beaucoup de fatigue, une guérison qu'on leur procureroit plus commodément dans leurs propres foyers.

La contracture vérolique se guérit par les remèdes mercuriels; mais comme cet état annonce un virus opiniâtre, qui souvent a déjà résisté à l'action des remèdes mal ou trop légèrement administrés, &

dont l'effet a été d'en changer le caractère, en le rendant plus âcre & plus subtil, on tenteroit en vain cette cure, par la méthode ordinaire. Si le mercure qu'on emploie alors n'est pas bien divisé; si on n'en soutient pas l'action par des remèdes délayants & atténuants, qui, pénétrant jusques dans les plus petits vaisseaux lymphatiques, lui en préparent l'entrée, & facilitent sa circulation avec la lymphe; si on n'adoucit pas en même temps l'âcreté du virus qui crispe les vaisseaux dans lesquels il est logé, & en ferme le passage aux globules mercuriels; on doit s'attendre à voir ce remède sans effet, en quelque quantité qu'on le fasse prendre.

La contracture que l'usage des vins austères, acides ou acerbes occasionne, se traite par des boissons délayantes qu'on rend un peu alkalines, en jetant sur quatre onces de liqueur, dix à douze gouttes d'huile de tartre par défaillance. L'usage de certaines eaux minérales qui contiennent un sel alkali, est aussi très-salutaire, telles sont les eaux du mont-d'or en Auvergne, de S. Laurent en Vivarais.

La contracture qui est la suite de cette colique nerveuse, qu'on nomme colique de Poitou, colique des Peintres, se traite avec les eaux sulphureuses, comme celles de Vichy, Bourbon, avec le lait de

66 TRAITÉ DES MALADIES
vache, de chevre ou d'ânesse, selon la
constitution du malade.

CHAPITRE XII.

Du Priapisme.

LE priapisme est une érection presque continuelle du membre viril, sans penchant pour les femmes; c'est en quoi il diffère du satyriasis qui les fait rechercher avec fureur.

Les tempéraments bilieux, en qui la fibre est naturellement roide & tendue, sont presque les seuls sujets à cette maladie; elle est ordinairement la suite des excès que leur vive passion pour les femmes les porte à commettre avec elles; ou d'une habitude plus dangereuse encore, qui leur apprenant à jouir seuls d'un plaisir qui doit être partagé, les met dans le cas de se le procurer plus souvent qu'ils ne pourroient le faire, s'ils étoient obligés d'en rechercher la jouissance auprès du sexe, dont la raison ou le caprice, le devoir ou le défaut d'occasion pourroient souvent les priver; & comme toutes les fonctions qui n'ont pas la nature pour guide, ne sauroient s'opérer avec aisance, celle-ci devient beaucoup plus fatigante, &

énerve bien plus la machine, que lorsqu'elle est la suite des desirs voluptueux que les charmes d'une femme portent dans le cœur d'un homme.

Deux causes contribuent à détruire promptement dans ces personnes le principe radical de la santé, & même de la vie. La tension spasmodique trop souvent répétée de tout le genre nerveux, & l'évacuation trop fréquente de cette humeur prolifique, qui est une véritable substance nerveuse sous une forme liquide, l'aliment des nerfs qui a reçu dans les organes sécrétaires de la génération, cette dernière élaboration qui la rend propre à la reproduction de l'espece.

Quoique cette liqueur précieuse ne soit pas d'une nécessité indispensable à la vie de l'individu, qu'elle paroisse même faite pour être transmise au-dehors, l'expérience nous apprend que son séjour contribue beaucoup à en soutenir la force & la vigueur. La mollesse de toute l'habitude du corps, la voix mince & semblable à celle d'un enfant, l'air efféminé qu'on remarque chez les personnes à qui on a enlevé la plus belle partie de leur être, pour servir la passion brutale & jalouse de quelques autres hommes, nous confirment clairement cette vérité : cependant ces personnes mutilées jouissent d'une santé & d'un

embonpoint qui annoncent que les fonctions vitales s'opèrent chez elles assez régulièrement, tandis que les hommes qui prodiguent l'humeur féminale, tombent insensiblement dans la langueur & le marasme. C'est que les premiers, quoique privés de la faculté prolifique, conservent dans leur sang l'humeur qui la donne, qui, comme je l'ai dit plus haut, est si analogue à la substance des nerfs, qu'elle en est le propre aliment, & que c'est elle qui entretient l'élasticité vivante, d'où dépend toute leur action.

Les derniers, au contraire, par de fréquentes éjaculations, se privent de plus en plus de cette humeur, & leurs nerfs affoiblis par une tension forcée & trop souvent réitérée, ne recevant plus de sa part les réparations nécessaires, ne peuvent manquer de laisser l'action vitale dans un état très-languissant, qui les conduit insensiblement au bord du tombeau, sans que des symptômes bien graves les aient avertis du danger; les digestions deviennent lentes & imparfaites, parce que l'estomac qui admet dans ses tuniques une grande quantité de nerfs, est ordinairement le premier organe qui éprouve les mauvais effets de cette maladie; bientôt après, les forces centrales dont il est un des principaux agents, ne sont plus en état de maintenir l'équilibre avec celles de la

circonférence, d'où il résulte une multitude d'accidents dont on verra le détail à l'article des vapeurs.

Les principaux symptomes de cette maladie, sont une tension presque continuelle dans les organes de la génération, accompagnée d'ardeur & de cuisson violente. L'érection est douloureuse; elle devient plus considérable dans le lit lorsqu'on y est chaudement: (au commencement même, elle n'a point lieu pendant le jour.) Le sommeil en est interrompu, le malade agité par une ardeur dont il sent tout son corps embrasé, change à tout instant d'attitude, & il en trouve peu qui le soulagent.

A mesure que la maladie fait des progrès; le spasme de la verge se communique aux autres parties. Les solides se dessèchent, les humeurs s'altèrent, & leur âcreté tient le système nerveux dans un éréthisme continuel; il s'écoule par intervalle de l'uretre, une semence peu naturelle, qui, loin de causer ces agréables chatouillements qui provoquent les desirs voluptueux, augmente l'ardeur & la cuisson de ces parties. Ceux qui croient trouver dans l'acte vénérien quelques soulagemens, s'y livrent sans plaisir & sans succès; ils empirent au contraire leurs maux; bientôt la fièvre survient qui les jette dans la phthisie dorsale, dont ils périssent nécessairement.

Tels sont les accidents où nous expose une passion trop vive pour le sexe, ou cette habitude criminelle, aussi répréhensible dans le moral, que nuisible dans le physique : cependant quelque effrayant que paroisse ce tableau, je crois devoir prévenir que cette maladie n'est incurable que lorsqu'elle est venue à son dernier période, *periculum est in extremis* ; qu'elle n'est aussi la suite que des grands excès ; que tout homme qui prend la nature pour guide de ses plaisirs, trouve dans leur jouissance, la volupté & la santé, puisque ceux qui s'en abstiennent trop scrupuleusement deviennent mornes, tristes & mélancoliques. Il a paru depuis peu un ouvrage intitulé, *l'Onanisme*, dans lequel l'Auteur d'un mérite reconnu, sans doute par un motif louable, a cru devoir exagérer le danger. Il a traité cette matière de manière à faire prendre pour un excès pernicieux, le simple devoir conjugal qu'un mari remplit toujours avec assez de prudence. Plusieurs personnes que la lecture de ce livre avoit effrayées, sont venues me consulter ; j'en ai trouvé un seul dont la situation qui n'étoit pas désespérée, méritoit cependant quelques secours de la Médecine ; quelques autres, frappés du danger où ils se croyoient exposés, ont fait des remèdes que je leur conseillai, moins pour rétablir

leur santé, que pour tranquilliser leur esprit.

Le priapisme qui est un spasme des muscles de la verge, accompagne assez ordinairement celui des autres parties. Il se remarque dans l'accès de l'épilepsie, dans le tétanos, l'opistotonos, &c. Il survient aux ardeurs d'urine, comme à l'ysurie, à la dysurie, & sur-tout à celles qui sont causées par l'irritation d'une pierre dans la vessie; mais alors le priapisme a cela de singulier, que le membre viril ne s'enfle point; qu'il se roidit, & devient dur, sans presque augmenter de volume, parce que les corps caverneux ne se remplissent pas de sang, comme dans l'érection voluptueuse. La substance bulbeuse de l'uretre, est la seule qui se tuméfie, & les malades éprouvent au bout du gland une douleur qui les porte à tirer souvent cette partie.

La dysurie qu'une gonorrhée nouvellement acquise occasionne, fait aussi naître un priapisme très-douloureux, qui le plus souvent tient la verge courbée, parce que les différents ulcères qui se trouvent répandus dans le canal de l'uretre, lui causent une tension qui le rendant plus court que les corps caverneux, ne permet pas à la verge de se tenir droite.

Le froid qui est un remede presque

toujours sûr pour détruire l'accès du priapisme, peut quelquefois le faire naître : on a vu un homme, qui au sortir d'une riviere où il avoit demeuré une heure dans l'hiver, fut attaqué d'un priapisme très-considérable, qui ne céda qu'à des fomentations répétées, d'une décoction de plantes aromatiques, dans du vin, de l'huile & de l'eau-de-vie.

Le traitement du priapisme doit être analogue à la cause qui l'a produit ; celui qui vient des excès voluptueux, présente une maladie qu'il faut considérer sous trois états. Le premier qui n'a encore porté dans la machine que quelques légères altérations, se guérit par des remèdes très-simples & très-peu gênants ; une réforme dans la conduite, l'usage de quelques adoucissans, aidés d'un régime analeptique, qui consiste en des nourritures légères, douces & restaurantes, remplira toutes les indications qu'il présente. Ces remèdes réussiront toujours, lorsque le malade y aura recours de bonne heure.

Le second état dans lequel les solides affoiblis ne sont plus en équilibre avec les fluides, d'où il est déjà résulté dans ces derniers, une dépravation plus ou moins grande, exige toute l'attention & la sagacité d'un bon Médecin, pour rétablir le désordre qui s'est introduit
dans

dans l'économie animale. Nous avons dit que l'estomac étoit le premier organe qui ressent les mauvais effets de cette maladie ; c'est aussi celui vers lequel il faut diriger tous ses soins. Deux fonctions (a), des plus importantes pour la vie, auxquelles il participe, en rendent la bonne disposition si intéressante, qu'on ne doit jamais perdre de vue son état, dans le traitement d'aucune maladie.

La foiblesse où ce viscere se trouve réduit, exige qu'on le ménage du côté des aliments qu'il ne digere qu'avec peine ; qu'on en relève les forces par des remèdes propres à lui donner du ton, & qu'on nomme pour cela stomachiques ; ils doivent cependant être employés avec beaucoup de circonspection, car souvent leur effet est trompeur, & un malade paie quelquefois cher le soulagement qu'il en reçoit. Le ton qu'ils excitent dans les fibres, en peut forcer le ressort, ce qui le laisse ensuite dans un état de foiblesse pire qu'auparavant. La sécheresse des solides & l'âcreté des humeurs, demandent un régime humectant & adoucissant, auquel on satisfait par des boissons un peu abondantes,

(a) La digestion & l'action des forces centrales.

légères & froides. Il faut ne faire prendre ces boissons que lorsque l'estomac est vuide, parce qu'elles passent plutôt dans le sang, & par conséquent fatiguent moins ce viscere. Cette observation n'est pas à négliger; on peut boire à jeun deux pintes d'eau fraîche dans l'espace d'un quart d'heure, sans ressentir aucun poids sur l'estomac, tandis qu'une seule pinte qu'on avaleroit après le repas, seroit capable de suffoquer. On réduit tous ces principes en pratique de la maniere suivante. Le malade évite tout ce qui pourroit échauffer son imagination; il prend des bains tiedes, jusqu'à deux par jour si ses forces le permettent. Il boit tous les matins à jeun une pinte de petit lait bien clarifié coupé avec moitié d'eau commune qu'il prend en quatre ou cinq verrées, à un quart d'heure d'intervalle; demi-heure avant le repas, il avale une prise de l'opiat suivant. Prenez extrait de gentiane & de rhubarbe, de chacune deux onces, æthiops martial, quinquina en poudre, de chacun demi-once; sirop d'absynthe, suffisante quantité, pour mettre le tout en consistance d'opiat; la dose est d'un gros dans du pain à chanter, à cause de son amertume. L'expérience m'a appris que ce stomachique est excellent pour aider la digestion, & fortifier l'estomac. Il est préférable

tous ceux qu'on fait prendre en liqueur, qui ayant pour base l'eau-de-vie ou l'esprit de vin, sont toujours nuisibles à l'estomac, parce qu'ils en dessèchent la fibre. La boisson ordinaire doit être une légère eau de poulet, ou simplement de la bonne eau pure. La volaille, le bœuf & le mouton, bouillis ou rôtis, un pain bien levé & bien cuit, le riz, le vermicelli, la semoule en potage, sont les seuls aliments dont il doit faire usage. Je ne conseille pas le veau, qui cependant est une viande rafraîchissante, parce qu'il est de difficile digestion pour un estomac foible.

Si le malade est beaucoup tourmenté la nuit par les érections, il faut lui faire prendre en se couchant une potion faite avec l'émulsion des semences froides, & le sirop de diacode; on peut y joindre, lorsqu'il y a insomnie, douze gouttes anodines; on fait tenir les parties enveloppées dans un linge trempé dans du lait chaud.

Tels sont les remèdes que l'Art indique pour cette maladie, qui dégénère souvent, ou plutôt fait naître des vapeurs, ce qui en multiplie beaucoup les accidents; mais le traitement en sera indiqué à l'article qui leur est destiné.

CHAPITRE XIII.

De la Crampe.

LA crampe est une tension très-douloureuse & momentanée de quelques muscles ; ceux du gras de jambe & ceux de la cuisse , sont , plus que tous les autres , sujets à cette maladie : on la voit cependant quelquefois survenir aux muscles des lombes , de la poitrine , du cou & de la mâchoire. J'ai été témoin d'un accident singulier , qui survint à un Chasseur très-robuste & très-dispos ; en se baissant pour ramasser une piece de gibier , il ne put plus se redresser , & éprouva des douleurs qui lui firent faire les hauts cris. Il fut obligé de se rendre au logis , l'épine toute courbée ; je lui fis des frictions avec un linge chaud , & ensuite de l'huile , ce qui le guérit en très-peu de temps.

J'ai toujours regardé cet accident comme une crampe des muscles de l'épine & des lombes. Les vives douleurs qu'on éprouve dans certaines parties , comme au cou , à la mâchoire , à l'épine , lorsqu'on prend une fausse attitude , ne sont causées que par une distention subite & forcée de quelques-uns des muscles

qui operent leur mouvement. Cette distention subsiste quelquefois assez longtemps pour tenir la partie dans la même attitude, & occasionner des douleurs pendant plusieurs jours, ce qui en a souvent imposé aux gens de l'Art même, en leur faisant prendre cet état pour un tressaillement dans les tendons, qu'ils ont imaginé, contre toutes les notions anatomiques, pouvoir être déplacés, tandis qu'il n'est que le simple effet de la crampe, dont les muscles sont attaqués.

Depuis plus de vingt ans, je suis sujet à éprouver, dans certains mouvements du tronc, une douleur à la partie antérieure de la poitrine, vers la région du cœur, qui est si vive qu'elle suspend à l'instant la respiration. Elle avoit toujours été momentanée, mais depuis quelques mois, elle se fait ressentir plus longtemps; & la dernière fois que je l'éprouvai, l'impression en subsista pendant deux jours. Cet accident m'a inquiété tout le temps que j'en ai ignoré la cause, aujourd'hui que je suis convaincu que c'est une crampe, à laquelle sont sujets les muscles de cette partie, j'en supporte la douleur sans inquiétude.

Je crois en avoir assez dit, pour détruire l'opinion de ceux qui attribuent ces fortes de douleurs au déplacement de quelques tendons, déplacement qui ne sauroit se faire sans la rupture de leurs gaines.

La distention que peuvent souffrir les muscles & leurs tendons, dans un effort violent, & sur-tout lorsque la direction du mouvement a été telle, que quelques-uns d'eux ont été nécessairement plus distendus que les autres, leur occasionne très-souvent un gonflement qui peut encore en imposer, en les faisant paroître déplacés, sans qu'ils le soient réellement. Les résolutifs adoucissans, sont dans cette occasion, les seuls remèdes qui doivent être mis en usage, sans chercher à en faire la réduction, comme font ces vils personnages qui prennent impunément dans le Public le nom de rhabilleurs.

On reconnoît pour causes de la crampe, les fausses attitudes que peut prendre un membre dans certains mouvements; un air froid, qui frappe une partie, tandis que les autres en sont garanties. Ceux qui nagent dans une eau bien froide, sont fort exposés à cet accident.

La crampe est quelquefois sympathique, elle dépend souvent de l'irritation que souffre une autre partie. Dans le cholera - morbus, elle tourmente beaucoup ceux qui en sont affectés, ce qui fait que les malades agitent sans cesse leurs jambes. Les douleurs qu'ils éprouvent sont très-aiguës & augmentent lors du vomissement. On en calme les accès

par les remèdes qui conviennent au cholera-morbus, qui font une boisson d'eau de poulet, au moyen de laquelle, on détrempe les humeurs érugineuses qui irritent l'estomac, ce qui en procure une évacuation plus facile, par un vomissement moins fatigant. On donne ensuite des narcotiques, pour calmer l'irritation que cette maladie excite dans le genre nerveux.

La crampe idiopathique est une maladie de peu de conséquence, qui ne mérite pas d'être combattue par aucun remède, à moins qu'elle ne devienne habituelle, que ses accès ne soient longs & souvent répétés; parce qu'alors elle annonce dans la fibre nerveuse une rigidité qui peut devenir dangereuse. On traite cette maladie par les remèdes généraux indiqués pour le spasme. Ceux qui lui conviennent particulièrement, sont les bains, les frictions seches ou avec les huiles grasses, les huiles aromatiques, comme celles de laurier, de romarin, &c. & la ligature des membres affectés.

Lorsque la crampe attaque les muscles de la jambe, il suffit quelquefois, pour en faire cesser la douleur, de poser les pieds à terre & de faire quelques pas.

Les femmes grosses sont souvent sujettes à la crampe, & sur-tout vers les derniers mois de leur grossesse. Elle

dépend de la compression que fait le poids de l'enfant, sur les nerfs cruraux. On tenteroit en vain de les délivrer de cette maladie, qui ne peut se détruire que par l'accouchement.

CHAPITRE XIV.

De la Catalepsie.

POUR terminer l'article du spasme, dont je viens de traiter les différentes especes, il me reste à donner l'histoire d'une maladie singuliere, qui sans se rapporter précisément à celles de cette classe, s'annonce par des symptomes qui l'en rapprochent beaucoup.

Le malade demeure tout-à-coup immobile, garde toutes les attitudes qu'on lui fait prendre. Si on le met sur son séant, il s'y tient sans mouvement; si on le pousse, il fait deux ou trois pas & s'arrête quelquefois, avec une jambe en l'air prête à faire un nouveau pas. Tous ses sens sont privés de sentiment; & dans cet état, il ne differe d'une statue, que par le mécanisme des fonctions vitales qui s'operent encore en lui.

Cette maladie, qu'on a nommée catatone ou catalepsie, ne présente pas toujours tous les symptomes que je viens de

décrire ; souvent le sujet qui en est affecté reste immobile , mais ne conserve pas l'attitude qu'on lui fait prendre , il est même rare qu'il puisse se tenir debout sans être soutenu ; quelquefois ses membres sont si roides , qu'on ne peut les faire plier. L'on en voit en qui les muscles & la peau acquierent une rigidité qui les fait paroître au tact aussi durs que le bois (a). Tous aussi ne sont pas absolument privés des sens : les uns y voient encore ; d'autres entendent ; quelques-uns conservent la connoissance ; je pense que ceux-ci ne sont point cataleptiques , mais plutôt attaqués d'un vrai tétanos. Ces variétés ont causé beaucoup de confusion dans les descriptions que les auteurs ont faites de cette maladie ; les uns rapportant au tétanos ce qui appartenoit à la catalepsie , & à

(a) Un jeune homme souffroit dans tous les membres , des douleurs lancinantes , qui cessèrent tout-à-coup , & son corps dans le même temps , devint roide & inflexible , ses bras rapprochés du tronc & ses jambes étendues , son ventre étoit dur comme la pierre , & sans douleur , le cou immobile , les mâchoires resserrées , les muscles masseter & crotaphite , durs & enflés ; cependant la langue étoit libre , les yeux animés , la respiration facile , le pouls naturel , & l'esprit point égaré. *Sauvage, Ch. morb. IV.*

cette dernière ce qui tenoit du tétanos.

Quoique l'erreur ne soit pas bien essentielle, parce que le traitement de ces deux maladies est peu différent, je crois cependant devoir indiquer les véritables signes, par lesquels on peut les distinguer l'une de l'autre. Nous avons dit que le tétanos étoit une maladie aiguë dont les accès se terminent bientôt par la guérison ou la mort du sujet. La catalepsie, au contraire, est chronique & ne fait pas périr si promptement le malade. La fièvre, & une violente difficulté de respirer, accompagnent toujours le tétanos. Ces accidents ne se rencontrent point dans la catalepsie, du moins ils sont peu violents. Le tétanos prive rarement le malade de l'usage de ses sens & de son esprit; ils sont ordinairement anéantis dans la catalepsie, ce qui l'a fait mettre, par quelques Auteurs, au rang des maladies soporeuses.

On a jusqu'à présent méconnu la cause prochaine de la catalepsie, & privé de cette connoissance, on s'en est tenu à celle des causes éloignées, dont je vais faire la description, afin que comparées, avec les symptômes que présente cette maladie, elles nous facilitent la découverte de sa cause immédiate.

Une frayeur, causée par la présence inopinée d'un objet hideux; un péril éminent qui s'offre tout-à-coup devant

un esprit foible (*a*) ; un vif chagrin qui faifit l'ame , dans un temps où elle fe livroit aux charmes d'une efpérance flatteufe (*b*) ; un bruit effroyable , qui fe fait entendre au milieu d'un filence profond (*c*) ; la joie exceffive que peut faire naître la présence d'un objet auquel on ne s'attendoit pas (*d*) ; en un mot , toutes les chofes capables d'affecter trop vivement le fens intérieur , font

(*a*) Un Payfan fut conduit dans un amphithéâtre , où de jeunes Médecins vouloient s'amuser à lui faire peur ; il fut d'abord fi stupéfié , à l'afpect des squelettes & des inftrumens de diffection , qu'il fe laiffa mettre , fans réfiftance fur la table ; bientôt après il tomba dans une fyncope , qui fit repentir ces jeunes gens , d'avoir pouffé jusques-là le badinage. Ils eurent beaucoup de peine à le faire revenir de cet état : on a vu des perfonnes mourir d'une pareille frayeur.

(*b*) Un jeune Anglois , éperduement amoureux , fe croyoit prêt à époufer fa maîtrefse , lorsqu'elle lui fut refusée ; il demeura tout-à-coup fans mouvement ; affis fur fon lit , il gardoit un jour entier la même attitude qu'on lui donnoit ; on l'auroit pris plutôt pour un vraie statue que pour un homme.

(*c*) Une Payfanne devint cataleptique , par le bruit inattendu d'une groffe cloche.

(*d*) Deux amis refterent un quart-d'heure fans mouvement , penchés l'un contre l'autre , dans l'attitude où ils s'étoient abordés ; la joie de fe revoir , après une longue abfence , leur caufa cet accès de catalepfie.

reconnues pour les causes éloignées de la catalepsie, sur-tout lorsque le ressort de cet organe se trouve déjà affoibli par quelques autres causes; telles sont les chagrins continuels qui jettent dans la mélancolie, les travaux trop assidus de l'esprit, les longues méditations sur des matieres abstraites, les contemplations dévotes que l'on a regardées comme des extases (a), & qui ne sont autre chose que de véritables catalepsies; les vives passions de l'ame & principalement celles de l'amour & de la haine, &c.

Si on se rappelle maintenant les fonctions qu'opere le sens intérieur dans la machine animale, & que j'ai expliquées dans mes *Recherches sur les vrais Principes de l'Animalité*, p. xxx. & suiv. on reconnoîtra bientôt, que cet organe est le seul siege de la catalepsie; que son ressort forcée en est la cause immédiate: ce qui nous est annoncé par les symptomes de cette maladie, & confirmé par les causes éloignées que nous lui avons reconnues. On fait que tous les organes destinés aux fonctions animales, sont

(a) Un Capucin fut trouvé dans l'Eglise, un genou en terre, un bras élevé en l'air, dans l'attitude d'une personne en priere; il étoit froid & roide, ses yeux étoient ouverts, ses paupieres immobiles, sa bouche ouverte, sans difficulté de respirer, & le pouls assez fort.

dirigés par le sens intérieur qui agit sur eux, selon la détermination qu'il reçoit de l'impression que font sur lui les objets qui l'environnent, par le moyen des sens extérieurs. Dès que son ressort se trouve détruit, il perd sa faculté de réagir sur ces organes; d'où résulte la privation de mouvement & de sentiment qu'on remarque dans la catalepsie.

Les seules fonctions vitales, indépendantes de l'action du sens intérieur, se conservent encore; mais en s'affoiblissant de plus en plus, parce que, comme je l'ai dit, leur force & leur vigueur ne se soutiennent que par la réaction alternative des quatre principaux organes de l'animal, parmi lesquels j'ai compté le cerveau, qui est le siège du sens intérieur. *Voyez la page xlj.*

La catalepsie est donc une maladie propre du sens intérieur, qui le prive de ses facultés en forçant son ressort.

Si la cause qui l'a produite a été assez violente pour le détruire totalement, la maladie est incurable; elle est nécessairement suivie de la mort du sujet, par le défaut de réaction de cet organe envers les autres.

Si au contraire, son ressort, sans être détruit, n'a été que vivement ébranlé, on peut espérer d'en rétablir l'élasticité: il est cependant assez ordinaire que ces sortes d'accidents laissent dans cet

organe, une foiblesse habituelle qui en trouble les fonctions. On a vu souvent des cataleptiques sortir de cet état, pour tomber dans celui de la folie ou de l'imbécillité.

La première indication que présente cette maladie, est d'exciter par quelques moyens l'action du sens intérieur, ce que l'on ne pourra obtenir que dans le cas où son ressort ne seroit pas totalement détruit.

Presque tous les auteurs ont mis cette maladie au nombre des soporeuses, avec lesquelles elle a des différences essentielles, & recommandent en conséquence, pour tirer les malades de leur prétendu assoupissement, de faire auprès d'eux beaucoup de bruit, soit par le son d'une grosse cloche, soit par celui de quelques instruments bruyants, comme la trompette, le cor de chasse, &c. Ces moyens font ordinairement peu d'effet; ils pourroient même quelquefois nuire, en forçant davantage le ressort du sens intérieur.

La théorie que je viens d'établir sur cette maladie, indique une méthode curative plus convenable & plus sûre.

Dans mes recherches sur les vrais principes de l'animalité, j'ai fait voir que le mécanisme animal dépendoit principalement de la réaction alternative des quatre principaux organes, d'où il résulte

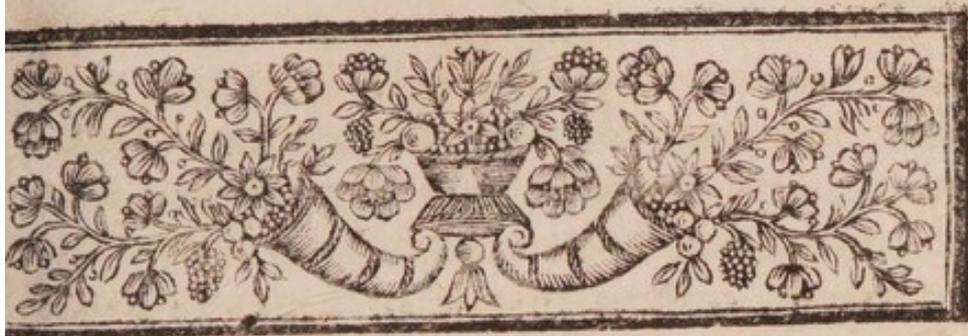
qu'aussi-tôt qu'un d'eux a perdu son ressort, celui des autres se développe nécessairement contre lui, qui, n'étant plus en état de résister ni de réagir, se trouve accablé par leurs efforts. La circulation des liqueurs contenues dans les vaisseaux de cet organe n'est plus libre; il se forme un engorgement qui ne manque pas d'augmenter le danger, ce qui est prouvé par l'observation de ceux qui meurent dans la catalepsie, en qui on trouve toujours les vaisseaux du cerveau très-engorgés. Cette explication nous conduit naturellement à employer tous les moyens nécessaires pour affoiblir le ressort des autres organes, afin de diminuer leur effort contre le cerveau qu'ils oppriment, & de faciliter à ce dernier le recouvrement de ses forces & de son action.

On remplira cette indication par les saignées & les bains de pieds, les demi-bains, les lavements émollients ou purgatifs, les émétiques mêmes, si on a lieu de soupçonner le séjour de quelques matières viciées dans les premières voies; les lavements de tabac, la fumée de cette plante qu'on fait pénétrer dans les intestins, par le moyen d'un grand chalumeau, les frictions le long de l'épine, avec de l'huile chaude, sont des remèdes dont l'expérience a confirmé l'efficacité.

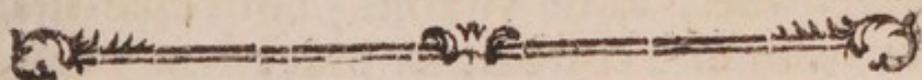
On cherche aussi à exciter l'action du sens intérieur, par les sels volatils qu'on fait respirer au malade, par l'application des vésicatoires, des ventouses, &c. de tout ce qui est capable de causer une vive douleur. Boerhaave recommande très-à-propos l'usage des sternutatoires, pour tâcher d'exciter une hémorrhagie par le nez, qui est toujours très-salutaire dans cette maladie; il conseille encore d'appliquer des sangsues à l'anus. On sent que tous ces remèdes sont très-analogues aux principes établis sur la catalepsie.

On indiquera à l'article des vapeurs, les remèdes qu'il convient de faire prendre au malade rétabli de l'accès cataleptique, pour en prévenir le retour.





SECONDE PARTIE.



CHAPITRE I.

Des Convulsions.



Les Convulsions sont caractérisées par un mouvement forcé & irrégulier des organes moteurs de l'animal, & auquel le sens intérieur n'a point de part; ce qui les distingue de ces mouvements extraordinaires, qu'on remarque dans les personnes affectées d'un accès de délire ou de folie, & qui sont opérés par l'action du sens intérieur, dont le ressort est dérangé.

Elles different aussi du spasme, par le mouvement forcé & involontaire des muscles qui se relâchent & se contractent alternativement, tandis que le spasme les tient dans une tension constante, qui ne leur permet pas de se mouvoir.

Puisque les symptômes de cette maladie différent de ceux du spasme, n'a-t-on pas lieu de soupçonner une différence, ou dans sa cause ou dans l'état du sujet qui l'éprouve? Elle sera dans sa cause, quand elle n'aura pas la force d'agir assez constamment & avec assez de vigueur, sur le genre nerveux, pour le tenir dans cette tension qui constitue le spasme; aussi voyons-nous que les mouvements convulsifs précèdent presque toujours cette maladie, parce que la cause qui doit la produire n'a pas tout-à-coup l'énergie qu'elle acquiert ensuite. Selon ces principes, le spasme présente un état plus dangereux que les convulsions, puisque dans le spasme le genre nerveux est plus vivement irrité.

Il est cependant des cas où les convulsions deviennent le symptôme d'une mort prochaine, mais c'est lorsqu'elles succèdent à l'épuisement total des forces causé par quelque évacuation trop abondante & trop prompte; comme une grande hémorrhagie, un dévoiement, ou un vomissement considérable, tel que celui qu'on remarque dans le cholera-morbus; elles sont alors les derniers efforts du mouvement animal qui se détruit, & qui n'est plus capable de cette régularité qu'entretient le juste équilibre des solides avec les fluides.

La constitution du sujet peut aussi

faire varier les effets d'une même cause, c'est-à-dire, que celle qui seroit capable de produire dans l'un un vrai spasme, ne causera dans un autre que de simples mouvements convulsifs, parce que dans le premier, la fibre nerveuse qui se trouve naturellement plus tendue, sera plus susceptible d'acquérir cette roideur, qui établit le spasme, que dans le dernier en qui elle est plus lâche & plus délicate; c'est pourquoi les femmes & les enfants sont plus sujets aux convulsions, & que le spasme est plus commun chez les hommes.

Pour suivre l'ordre établi dans cet Ouvrage, je diviserai les convulsions en générales & en particulières. Les premières s'étendent sur toute l'habitude du corps, & les secondes se bornent à quelques-unes de ses parties.

Je placerai au nombre des convulsions générales la fausse épilepsie, à laquelle les enfants sont très-sujets; la vraie épilepsie, qui attaque les personnes de tout âge, & toutes les convulsions que peuvent faire naître certaines maladies, comme les vapeurs hystériques, les fièvres malignes, dont l'humeur délétaire attaque spécialement le genre nerveux; le cholera-morbus, les douleurs néphrétiques, la piquûre dans certaines parties tendineuses ou aponévrotiques, les coliques de Peintre, &c.

Il faut y ajouter les frissons de la fièvre, ceux du froid, les tremblements des membres, qui sont de véritables mouvements convulsifs, ne différant des autres que parce qu'ils sont plus légers.

CHAPITRE II.

De la fausse Epilepsie.

LA fausse épilepsie qu'on nomme en latin *eclampsia*, diffère de la vraie, en ce que la première est une maladie aiguë, continue ou rémittente, c'est-à-dire, qu'après les paroxysmes, le malade ne demeure pas entièrement libre; qu'au contraire la vraie épilepsie est une maladie chronique & intermittente, dont l'accès terminé ne laisse plus aucun vestige de maladie (a); leur différence peut être comparée à celle qui se trouve entre les fièvres continues avec redoublement, qu'on nomme rémittentes, & celles dans lesquelles le malade, après l'accès, reste absolument sans aucun symptôme de fièvre, auxquelles on a donné le nom d'intermittentes. D'ailleurs, la fausse épilepsie présente les principaux sympto-

(a) Sauvage, Classe IV.

mes de la vraie, qui sont les mouvements convulsifs de tout le corps, & la perte de connoissance; en quoi elle differe des autres especes de convulsions, où le sens intérieur n'est point affecté.

Les enfants en qui la fibre est naturellement très-mobile, les jeunes filles d'une constitution délicate, dans la révolution qu'elles éprouvent lorsque la nature fait ses efforts pour développer chez elles les organes de la génération, sont très-sujets à cette maladie.

On reconnoît plusieurs causes de la fausse épilepsie; telles sont dans les enfants, les vers, la dentition, les acides qui irritent les premières voies, l'hydrocéphale; & dans les jeunes filles prêtes à devenir nubiles, l'irritation que souffre la matrice par les distentions que lui font éprouver le sang & les humeurs qui s'y portent en plus grande quantité, & avec plus de force. Cette irritation se communique à tout le genre nerveux, qui est chez elles d'une grande mobilité, & par conséquent très-susceptible de cette agitation forcée & irrégulière, qu'on remarque dans la fausse épilepsie; c'est par la même raison que les personnes vaporeuses éprouvent aussi quelquefois cette maladie.

Les adultes d'une constitution robuste y sont peu sujets, sans en être absolument exempts; mais il faut alors une

cause bien violente pour la produire, comme par exemple, l'humeur délétaire d'une fièvre maligne ou pestilentielle, la qualité vénéneuse de certaines plantes, telles que la Belladonna, la jusquiame, l'œnanthe, la ciguë aquatique, les baies de fumac, &c. la vive irritation causée par une pierre dans les reins, une violente rétention d'urine, une fracture au crâne, &c. On doit y ajouter pour les femmes les vives douleurs d'un accouchement laborieux.

La cure de la fausse épilepsie est indiquée par la cause qui l'a produite. Dans les enfants, si c'est la sortie des dents qui l'occasionne, il faut la faciliter, en faisant une incision sur la gencive, leur tenir le ventre libre par le moyen des lavements & des légers purgatifs, car on remarque que les enfants qui ont le dévoiement pendant la dentition, sont rarement attaqués de convulsions. Une petite saignée peut aussi produire un bon effet, en relâchant les solides qui sont alors dans une très-grande tension. On leur donne encore de petits juleps anti-spasmodiques, composés avec une once d'eau de tilleul, quatre ou cinq grains de poudre de guttette, & un peu de sirop de capillaire. Il est à propos que les nourrices leur jettent souvent du lait dans la bouche, qu'ils ont alors fort enflammée &c.

fort douloureuse ; & pour rendre ce lait plus rafraîchissant , on fera boire à la nourrice de l'eau de poulet , ou quelque autre tisane rafraîchissante. Si l'enfant reste constipé , on la purgera de temps en temps , afin que son lait acquiere une qualité purgative dont l'enfant sera purgé. Si son ventre est dur ou tendu , ce qui est assez ordinaire , il faut le fomentier souvent avec du lait tiede , & y tenir dans les intervalles une flanelle trempée dans de l'huile ; c'est une observation qu'on doit avoir soin de faire dans toutes les maladies des enfants , parce qu'elles sont presque toutes accompagnées de cet accident ; je veux dire de la tension du ventre ; la grande quantité de nerfs qui se distribuent aux différents organes qu'il renferme , & leur grande mobilité les rendent extrêmement sensibles à la plus petite irritation (a).

Lorsque ce sont les vers qui causent la fausse épilepsie , ce que l'on reconnoît à l'odeur fade qu'exhale leur haleine , aux démangeaisons du nez qu'ils frottent à chaque instant , à une petite toux sèche qui les prend par intervalle , il faut employer les vermifuges , & les associer avec les purgatifs , pour en procurer l'évacuation par les selles , &

(a) Voyez Sauvage , Classe IV.

entraîner la corruption qu'ils engendrent dans les premières voies. Il faut chercher à les attirer dans les gros boyaux, par des lavements de lait. Le vermifuge le plus efficace que j'ai employé, & qui m'a presque toujours réussi, est une infusion de semen-contra, à la dose d'un gros dans un verre d'eau, avec un nouet d'un gros de mercure doux, dont il ne se dissout qu'une très-petite quantité, mais qui ne laisse pas d'augmenter beaucoup la vertu vermifuge de ce remède; lorsque l'infusion a demeuré un quart-d'heure auprès du feu, on la coule, & on y ajoute demi-once d'huile d'amande douce, une once de sirop de fleurs de pêchers, & deux grains de kermès minéral. Ce remède se partage en deux ou trois doses, selon l'âge de l'enfant, qui le prend à demi-heure d'intervalle. On peut encore attaquer les vers par des applications sur le nombril; on les fait avec de l'ail pilé, de la mie de pain, & du lait mêlés ensemble, ou avec de l'huile & de l'esprit de vin camphré, bien battu, dont on frotte le ventre; l'huile de térébenthine est aussi très-efficace, mais elle a l'inconvénient d'enflammer la partie sur laquelle on l'applique, ce qui doit faire rejeter ce remède toutes les fois que le ventre paroît avoir quelques dispositions à l'inflammation. On fait aussi
prendre

prendre les anti-spasmodiques, de la manière qu'ils sont indiqués à l'article du tic, *page 43.*

La qualité la plus dominante des humeurs dans les enfants, est un acide particulier très-susceptible de corruption, & qui devient alors extrêmement volatil; en quoi il differe de ceux que nous fournissent les minéraux & les végétaux, dont les premiers sont incorruptibles, & les derniers se corrompent difficilement. Cet acide qu'on devroit distinguer, en le qualifiant d'acide animal, devient chez les enfants la cause de plusieurs maladies, tant aiguës que chroniques, soit en irritant le genre nerveux, qui, comme nous l'avons dit, est chez eux très-mobile, soit en épaisissant la lymphe & les autres humeurs, d'où il résulte différentes obstructions si communes parmi les enfants.

C'est cet acide corrompu & exalté, qui cause en eux ces fièvres malignes, dans lesquelles le cerveau est assez ordinairement affecté, qui en moissonnent un très-grand nombre, & tourmentent pendant long-temps ceux qu'elles épargnent.

C'est encore cet acide non corrompu, mais trop dominant qui altere la lymphe nourricière, en la rendant trop visqueuse, & qui devient le principe de ces deux funestes maladies, (le rachitis & le

scrophule,) opprobre de la génération humaine, qui privent les uns de l'élégance que la nature a affectée à la forme de leur espèce, & font couler dans les autres un sang impur, source de mille infirmités.

J'ai dit que l'acide dominant des humeurs de l'enfant devenoit très-volatil par la corruption. Dans cet état, il peut pénétrer fort avant dans la substance des nerfs, & les irriter, au point d'exciter en eux tous les accidents qui caractérisent la fausse épilepsie.

C'est alors, en corrigeant les mauvaises qualités de cet acide, & en en diminuant la quantité, qu'on vient à bout de détruire les accidents qu'il occasionne. Il sera peu difficile de réussir, si les acides bornés dans les premières voies n'ont pas encore passé dans le sang. L'usage des absorbans associés aux purgatifs, suffira alors pour remplir toutes les indications.

Il faut choisir parmi le grand nombre que nous fournit la Pharmacie, non ceux que la rareté rend précieux, sans augmenter leur qualité, mais ceux que l'expérience nous a appris fermenter plus fortement avec les acides, ce qui annonce en eux une plus grande vertu absorbante; tels sont les yeux d'écrevisses, les coquilles d'huitre calcinées, & la magnésie qui réunit deux qualités

bien essentielles, celles d'absorber les acides, & de former avec eux un sel neutre qui devient purgatif; enforte que ce remede remplit seul toutes les vues du Médecin; je n'en saurois trop recommander l'usage pour les enfants, il est propre à une infinité de leurs maladies, il purge sans irriter, & corrige singulièrement l'acidité qui regne dans leurs humeurs. On le donne à la dose d'un scrupule, dans une demi-once de sirop de fleurs de pêchers, ou bien dans de l'eau de tilleul; on répète cette dose deux ou trois fois par jour. J'y ai associé avec succès douze grains de tartre vitriolé: ce sel jouit d'une amertume qui le rend vermifuge, & en même temps purgatif.

Lorsque les acides corrompus ont passé dans le sang, ce qui est annoncé par une fièvre ardente, avec des redoublements, les remedes que je viens d'indiquer ne sont plus capables d'opérer la guérison du malade, parce que leur effet se borne dans les premières voies, & l'acide passé dans le sang n'en souffre aucune altération. C'est un ouvrage qui doit être confié à la nature; la matiere morbifique ne pouvant être corrigée ni expulsée que par l'action des vaisseaux, il ne reste à l'Art que le soin d'en exciter ou d'en modérer le mouvement, & d'écartier tous les obstacles qui pour-

roient s'opposer à leur opération; les saignées, les boissons adoucissantes, telles que l'eau de mauve, celle de poulet, modéreront leur jeu trop animé. Les cordiaux prudemment administrés, comme l'eau thériacale, la confection d'hhacinthe, &c. ranimeront leur mouvement languissant.

Lorsque l'hydrocéphale est parvenue au point de causer un accident, tel que la fausse épilepsie, il est inutile d'ententer la cure. L'hydrocéphale est une maladie incurable, lors même qu'elle ne fait que de commencer.

La fausse épilepsie, qui est causée par les révolutions qu'éprouve une jeune fille délicate & mal constituée, dans le temps que les organes de la génération commencent à se développer, se guérit par les remèdes emménagogues, qui sont les demi-bains, les saignées de pieds, les tisanes apéritives, les martiaux, l'exercice & la dissipation.

L'emménagogue le plus puissant, lorsqu'il est secondé d'un bon régime, se compose avec l'æthiops martial, le castoreum, la rhubarbe, le sel d'absynthe, & le sirop des cinq racines apéritives; prenez une once d'æthiops martial, un gros de castoreum, demi-once de rhubarbe en poudre, un gros de sel d'absynthe, sirop apéritif, suffisante quantité, pour faire un opiat qui se donne à

la dose d'un demi-gros, le matin à jeun, & le soir trois heures après le repas; on fait boire par-dessus une tisane faite avec les cinq racines apéritives, à la dose de demi-once de chacune, dans un pot & demi d'eau, qu'on fait bouillir jusqu'à diminution d'un tiers.

Puisque, comme je l'ai déjà dit, les adultes sont moins sujets aux maladies convulsives, parce que la fibre nerveuse est chez eux plus solide; que chaque organe jouit d'un ressort plus fort, & par conséquent moins susceptible d'être dérangé; le danger de la fausse épilepsie doit être évalué par la force reconnue du tempérament du malade, de manière que ce sera toujours le plus robuste qui courra plus de risque, parce qu'il faut chez lui une cause beaucoup plus violente pour le jeter dans cet état; aussi la fausse épilepsie est presque toujours mortelle dans les hommes: on doit donc regarder celle qui survient dans une fièvre maligne ou pestilentielle, comme le symptôme d'une mort prochaine, à moins qu'elle ne soit l'effet de l'agitation qu'éprouve la machine, dans le moment où la nature fait tous ses efforts pour opérer la correction ou l'expulsion de la matière morbifique, & devient enfin victorieuse, ce qu'on appelle une crise avantageuse, pour la distinguer de celle où le malade succombe,

Lorsque la fausse épilepsie est causée par la qualité vénéneuse des plantes citées ci-dessus, le danger est très-grand, parce qu'il faut qu'elles aient déjà fait beaucoup de ravage pour être parvenues à produire un pareil accident. L'émétique, qui est indiqué comme le remède le plus sûr & le plus prompt contre les poisons, devient alors presque inutile, à moins qu'on ne le joigne à quelques antidotes capables de corriger & d'adoucir l'âcreté du poison; mais malheureusement on connoît peu de vrais antidotes, quoique nos anciens nous en aient beaucoup vantés. Celui cependant en qui on a reconnu le plus de vertu contre les poisons tirés des végétaux, est l'acide du vinaigre; on y ajoute la thériaque qui ne contribue pas peu à en augmenter l'efficacité.

On fait dissoudre un ou deux gros de thériaque, dans une ou deux onces de vinaigre; on y ajoute six à huit grains de tartre émétique qu'on fait prendre au malade; on facilite le vomissement par des copieuses boissons d'eau tiède battue avec de l'huile.

Lorsque les accidents sont détruits, on cherche à réparer l'altération que l'âcreté du poison a pu causer dans l'estomac, les intestins, & même dans tout le genre nerveux, (lorsqu'il s'est introduit dans le sang,) par des remèdes

adoucissants, tels que le lait, l'eau de poulet, dans laquelle on fait fondre de la gomme arabique, ou de la colle de poisson, pour la rendre plus incraissante. On purge de temps en temps avec des médecines douces, afin d'entraîner toutes les humeurs qui pourroient être encore impregnées des fucs vénéneux de la plante. On tâche ensuite, avec des remèdes toniques, & un régime analeptique, de rappeler les forces que les organes ont perdues par les vives secousses qu'ils ont essuyées dans l'effet du poison, & comme l'estomac est celui qui les éprouve le plus immédiatement, il est aussi celui qui reste le plus foible; l'usage de l'opiat indiqué à l'article du priapisme, lui sera très-salutaire.

Lorsque la fausse épilepsie est l'effet de l'irritation d'une pierre embarrassée dans les reins, il faut employer les remèdes qui conviennent à la colique néphrétique, en les associant avec les plus puissants anti-spasmodiques, pour calmer & procurer un relâchement dans les nerfs, dont la crispation augmente beaucoup les accidents, en appliquant plus fortement les parties circonvoisines sur la surface inégale de la pierre, ce qui est capable de causer des inflammations considérables, suivies d'abcès qui sont toujours mortels.

Le paroxisme de cette maladie exige

l'usage des saignées, des bains, des lavements, des fomentations, des boissons adoucissantes, & des narcotiques qui sont reconnus pour les anti-spasmodiques les plus efficaces.

L'infusion de la tige du solanum scandens, à la dose d'une once sur un pot d'eau, donnée pour boisson ordinaire, a eu le plus grand succès: cette plante est diurétique, & en même temps anti-spasmodique, par une légère vertu assoupissante dont elle jouit, ce qui la rend très-propre à remplir les indications que présente la maladie.

Après le paroxisme, c'est-à-dire, lorsque les accidents, qu'occasionnoit l'irritation ont été calmés, il faut travailler à dissoudre, ou du moins à faire couler dans la vessie les graviers, ou la pierre embarrassée dans les reins. On peut consulter à ce sujet les auteurs qui ont écrit sur cette matière, qui n'a point de rapport avec celle que je traite.

L'observation nous a appris que, lorsque les conduits urinaires se trouvent embarrassés, enforte que l'urine ne pouvant être transmise au-dehors, est obligée de refluer dans le sang, il en résulte différents accidents très-graves, dont le plus remarquable est le délire, ce qui annonce que le cerveau est l'organe le plus sensible à l'irritation que doit pro-

duire sur tout le genre nerveux l'âcreté d'une humeur excrétoire, qui s'est chargée des sels surabondants du sang. Cette irritation devient quelquefois assez considérable pour exciter tous les accidents de la fausse épilepsie, qu'il faut alors chercher à calmer par les remèdes cités à l'article ci-dessus, observant néanmoins d'être plus réservé dans l'usage des narcotiques que l'assoupissement, qui est ordinaire dans cet état, semble proscrire.

Lorsque la fausse épilepsie est la suite d'une fracture au crâne, il faut avoir recours aux moyens qu'indique la Chirurgie pour la cure des plaies de la tête.

Dans les accouchements laborieux, on voit quelquefois survenir les symptômes de la fausse épilepsie, qui souvent attaquent en même temps la mere & l'enfant; cet état très-dangereux est bientôt suivi de la mort de l'un & de l'autre, si l'on n'y porte le plus prompt secours.

Trois causes peuvent donner lieu à ce funeste accident. Le sang qui se porte avec trop de vivacité à la tête, dans les efforts violents du travail, l'irritation que souffre le cou de la matrice, qui se trouvant trop solide, se prête difficilement à la dilation qu'il doit souffrir, pour faire place à la tête de l'enfant, une hémorrhagie considéra-

ble, qui laisse la femme dans un état de foiblesse si grand, que ses organes ne sont plus capables d'une action régulière.

Dans le premier & le second cas, il faut promptement saigner la malade, lui faire mettre les pieds dans l'eau tiède, & terminer le plutôt possible l'accouchement, en tâchant de dilater assez l'orifice de la matrice, pour pouvoir introduire la main, & tirer l'enfant par les pieds, dans quelque situation qu'il se trouve, parce qu'il seroit on ne peut pas plus imprudent d'attendre dans cet état l'accouchement naturel. A l'égard du troisième cas, si on ne peut venir à bout de terminer sans délai l'accouchement pour faire cesser l'hémorrhagie, qui ne sauroit tarir que par ce moyen, on doit s'attendre à voir périr bientôt la mere & l'enfant; il faut consulter là-dessus Moriceau, Puzos & Levret.



CHAPITRE III.

De l'Épilepsie.

UN corps organisé, dont la substance jouit de cette singulière propriété de réagir, avec une force supérieure à l'action de celle qui l'a mis en jeu, composé de différents organes, qui par une structure particulière, dont nous n'apercevons que la superficie la plus grossière, ont chacun des mouvements différents en force, vitesse & direction, mais combinés de manière qu'ils concourent mutuellement à entretenir dans ce corps le juste équilibre d'action & de réaction, qui constitue la vie de l'animal, présente à nos yeux une machine si compliquée, qu'il faudroit être son propre créateur, pour connoître toutes les causes de cette multiplicité de phénomènes que l'observateur remarque en elle.

Qu'on ne soit donc pas surpris de rencontrer dans les symptômes de certaines maladies, des singularités qui paroissant s'éloigner des règles ordinaires que la nature suit dans ses opérations, mettent en défaut les principes les mieux fondés de la Médecine.

L'animal est une machine dont la mécanique ne sauroit se considérer qu'en grand ; mais parce que la chaîne des détails ne peut être suivie d'un bout à l'autre, doit-on sacrifier les connoissances acquises, à celles qui restent encore cachées sous le voile mystérieux de la nature ? Non sans doute ; il faut au contraire, sans s'écarter des principes déjà fondés sur nos connoissances réelles, travailler sans cesse à la découverte de nouvelles vérités, & ne pas se rebuter de les voir germer si lentement.

L'épilepsie est une maladie du caractère de celles que je viens de citer, ses symptômes ne présentent qu'un spectacle effrayant de trouble & de désordre dans l'économie animale, que l'observateur a considéré jusqu'à présent, sans en découvrir la cause immédiate ; mais quelque difficile que paroisse cette découverte, je n'ai point craint de travailler à sa recherche. Guidé par les lumières qui m'ont déjà fait appercevoir la cause prochaine de la catalepsie, j'ai osé me flatter de ne pas travailler sans succès.

En comparant les symptômes de l'épilepsie avec les causes éloignées que tous les auteurs lui ont reconnu, on a lieu de soupçonner que son véritable siège est dans le sens intérieur, & qu'une violente agitation de cet organe en est

la cause immédiate : cette agitation est telle , qu'il n'est plus en état de recevoir les impressions des sens extérieurs , comme cela lui arrive dans les accès violents de colere , ou de quelques autres vives passions qui le rendent insensible à toutes les impressions étrangères à l'objet qui l'occupe.

L'état du sens intérieur dans l'épilepsie , seroit donc diamétralement opposé à celui où il se trouve dans la catalepsie , puisque dans ce dernier , son ressort est perdu , de maniere qu'il demeure sans action , & que dans le premier , il jouit au contraire de toutes ses forces , qu'elles paroissent même augmentées , au point de faire éprouver à tout le genre nerveux les plus terribles effets de son action.

Rien ne ressemble plus aux démonstrations de fureur & de rage que donne un animal naturellement féroce , lorsqu'il est vivement irrité , que les accidents épileptiques. Les violentes contractions de tous les muscles du corps , de ceux du visage qui en rendent l'aspect effrayant , les yeux qui semblent se porter hors des orbites , tels qu'on les remarque dans les personnes furieuses , les cris , les grincements de dents , l'écume qui sort de la bouche , tout annonce que le sens intérieur est alors affecté , comme il le seroit dans un

mouvement de colere pouffé jusqu'à la rage ; il est des sujets en qui les symptomes épileptiques représentent une personne frappée de la plus vive terreur ; on les voit tout tremblants , les yeux hagards , chercher à fuir l'objet imaginaire qui les effraie , en pouffant des cris plaintifs , qui tiennent du gémissement : ce qui nous annonce que l'épilepsie est une affection du sens intérieur, dans laquelle cet organe a reçu des impressions semblables à celles qu'il éprouve dans la colere ou la frayeur. Cette opinion paroît confirmée par l'observation qui nous apprend que les accès d'épilepsie ont souvent succédé aux excès de ces deux passions. Pour soutenir la théorie que je viens d'établir sur l'épilepsie , par toutes les preuves dont elle est susceptible , il me reste à traiter des variétés de cette maladie , & des causes éloignées qui peuvent y disposer le sens intérieur.

Par rapport à ses variétés , j'ai déjà fait voir celles qui se trouvent dans les symptomes , dont les uns représentent tous les signes d'un excès de colere , & les autres ceux de la plus vive terreur ; il faut ajouter la différence qu'on remarque dans la violence des accidents. On voit des sujets qui tombent sur le champ , comme s'ils eussent été terrassés par le bras le plus vigoureux , qui

pouffent des cris semblables aux hurlements des bêtes féroces, qui s'agitent par des contorsions violentes de tous les membres, grincent des dents, répandent beaucoup d'écume par la bouche : triste effet des mouvements violents de la poitrine, qui éprouve alors les plus grandes difficultés à opérer la respiration. Ces symptômes sont suivis de déjection de matière fécale, d'urine, & souvent de la perte de l'humeur féminale. Après le paroxisme, les malades ne conservent aucun souvenir de ce qui vient de se passer, mais l'état de stupeur & d'accablement où ils se trouvent, est pour eux un funeste ressentiment des cruels accidents qu'ils viennent d'éprouver.

Dans d'autres, ces symptômes sont plus légers ; ils ne tombent pas aussi promptement, on en voit même qui s'agitent, & courent çà & là, sans perdre l'équilibre ; quelques-uns restent assis ; il en est qui conservent un souvenir confus de leur état.

Les paroxismes diffèrent aussi par leur durée ; ils sont très-longs dans quelques-uns, & dégèrent quelquefois en vraie apoplexie ; dans d'autres, ils sont courts, & laissent à peine un léger ressentiment de l'agitation où vient de se trouver le malade.

Afin de rendre plus sensible les effets

des causes éloignées de l'épilepsie sur le sens intérieur, je dois rappeler certains phénomènes que cet organe offre à l'observateur attentif, & qui donnent la solution de bien des difficultés qu'on ne sauroit résoudre sans leur reconnaissance.

1°. Le sens intérieur est de tous les autres organes le plus mobile, & celui en même temps qui conserve le plus longtemps les mouvements qu'on lui imprime. *Voyez, page xxxj.*

2°. Sa force réactive est telle que l'impression qui lui est communiquée par un des sens extérieurs, est capable d'exciter en lui la plus vive agitation : on a vu des personnes en qui le seul aspect de certains objets caufoit le plus grand désordre, par la réaction du sens intérieur sur toute la machine.

3°. La mobilité de cet organe, ainsi que celle de tous ceux qui composent l'animal, augmente en raison directe de leur délicatesse, ce qui rend les femmes & les enfants qui ont la fibre naturellement délicate, plus sujets aux maladies nerveuses que les hommes, en qui elle est plus ferme.

4°. L'observation nous instruit encore d'un phénomène singulier qu'il est très-intéressant de remarquer. Lorsque le sens intérieur a acquis ce degré de mobilité, poussé au-delà de celui qui est nécessaire pour maintenir la régularité

de son action, & qu'il a été une fois ébranlé par la secouffe d'une vive impression, de même que la corde d'un instrument entre en vibration, quand on fait résonner celle qui est à son unisson, tous les mouvements qui lui ont été communiqués lors de cette vive impression, se renouvellent à la plus petite cause, qui conserve quelque rapport avec celle qui a causé le premier ébranlement.

Tant que l'organe du sens intérieur conserve le ton nécessaire pour répondre à l'action des sens extérieurs, par une réaction réglée, & proportionnée au mouvement qu'il en reçoit, on lui voit diriger toutes les fonctions animales, chacune dans son ordre naturel, de manière qu'elles concourent toutes à procurer à l'individu le plus grand bien physique possible. Cet état avantageux du sens intérieur, n'est cependant pas encore si stable qu'il ne puisse souffrir quelque irrégularité, à l'occasion d'une trop vive impression, puisqu'on voit des personnes très-bien constituées, frappées jusqu'à perdre quelquefois la connoissance, par la surprise d'un objet inattendu, que la crainte ou la haine leur rendoit défagréable; on fait combien ces mêmes causes doivent devenir plus sensibles, sur celles en qui le sens intérieur est plus délicat, & par consé-

quent plus mobile. D'après ces principes, les causes éloignées de l'épilepsie doivent être divisées en internes & externes. Les internes sont celles qui affectent les organes du sens intérieur, soit en le rendant trop délicat, soit en altérant son organisation. Les premières peuvent prendre leur source ou dans un dérangement général de tous les organes, ou dans celui de quelques-uns en particulier.

Il est aisé de comprendre que le sens intérieur ne peut manquer de participer au dérangement général de toute la machine, puisqu'il en est un des principaux organes. Quant aux dérangements particuliers qui peuvent devenir la cause de sa trop grande délicatesse, & le disposer par-là aux attaques d'épilepsie, j'ai fait voir dans mes recherches sur les vrais principes de l'animalité, qu'il regne entre le cerveau, qui est le siège du sens intérieur, & la région épigastrique, un commerce intime de réaction, qui rend ces deux organes en quelque façon dépendants l'un de l'autre, voyez, page xxxiiij. L'affection contre nature de tous les visceres renfermés dans cette région, lorsqu'elle se trouve poussée à un certain degré, portera donc nécessairement ses mauvais effets jusques dans le sens intérieur. Les saburres de l'estomac, du canal intesti-

nal, la présence des vers ou d'une bile érugineuse qui irritent leur tunique nerveuse, une obstruction du foie, de la rate, du pancréas, une érosion du diaphragme, sont autant de maladies qui peuvent devenir les causes éloignées de l'épilepsie. Les affections de la matrice dans les femmes, peuvent aussi devenir la cause éloignée de cette maladie, par la correspondance de cet organe avec celui du sens intérieur. Personne n'ignore l'influence des desirs voluptueux sur les organes de la génération de l'un & de l'autre sexe. Ces mouvements agréables qu'ils excitent dans l'animal, étant les effets de la communication qui regne entre ces parties & le sens intérieur, n'ont plus lieu dans celui où cette communication a été détruite par la mutilation, & les objets qui auparavant agitoient le sens intérieur de la plus vive commotion, ne sont plus capables d'exciter en lui aucun mouvement.

Il est encore une cause interne de l'épilepsie, dont le siege par son éloignement de celui du sens intérieur, présente un phénomène difficile à expliquer; c'est celle qui paroît naître à l'extrémité de quelques-uns des membres; enforte que le malade, avant que de tomber dans l'accès, ressent dans cette partie une douleur ou un engour-

dissement, ou un froid qui le saisit, &c qui monte de l'endroit où il a commencé à se faire sentir, jusqu'à la tête, & alors les accidents d'épilepsie se déclarent.

Quoique la communication du sens intérieur avec tous les membres de l'animal, dont il dirige l'action, paroissent favoriser le sentiment de ceux qui prétendent que la cause de cette espèce d'épilepsie réside réellement dans l'endroit d'où elle paroît tirer son origine, il est cependant difficile de comprendre comment elle est en état d'occasionner dans le sens intérieur des accidents si graves. Ne pourroit-on pas croire que ces ressentiments ne sont que des symptômes de l'affection qui réside dans le cerveau, qui par certaines dispositions font éprouver ces sensations trompeuses, comme celles qu'on remarque dans les personnes à qui on a coupé un membre, & qui se plaignent quelquefois d'une douleur au bout du doigt, d'un pied dont ils sont privés depuis long-temps?

Au reste, il est peu intéressant de décider lequel de ces deux sentiments est le vrai; ils pourroient l'être tous deux dans différents sujets, mais ils ne sauroient rendre le traitement de cette maladie différent.

Les causes internes de l'épilepsie peu-

vent aussi se rencontrer dans l'organe même du sens intérieur, ou dans des parties circonvoisines. Ce seroit ici le lieu d'agiter une question qu'il n'est pas peu intéressant d'éclaircir; savoir, dans quelle partie du cerveau réside l'organe du sens intérieur. Les recherches anatomiques les plus exactes n'ont encore jeté aucune lumière sur cette matière; la substance du cerveau n'est pas de nature à en laisser facilement développer la texture. Quelle route donc choisir pour parvenir à cette connoissance? Celle de l'observation. Si on enfonce un poinçon dans le cerveau d'un chien, il ne donne aucun signe de douleur, qu'au moment que le poinçon est parvenu à la base de ce viscere, qui est l'endroit où tous les nerfs viennent aboutir; l'animal tombe alors en convulsions, & meurt avec tous les symptomes de l'épilepsie: ce qui semble désigner cet endroit pour le siege véritable du sens intérieur. Cette opinion paroît confirmée par l'observation des sujets morts épileptiques, en qui on a le plus souvent découvert aux environs de la base du cerveau des tumeurs, des concrétions, des érosions, & des amas de matières ichoreuses, qu'on ne pouvoit méconnoître pour être les véritables causes de l'épilepsie, & qui en effet sont celles que tous les Auteurs ont reconnus pour les causes

idiopathiques de cette maladie, en les distinguant de celles qui n'affectent que sympathiquement le cerveau.

Les causes externes de l'épilepsie prennent leur source dans tout ce qui est capable de communiquer au sens intérieur de trop vives secousses, comme un excès de colere ou de haine, une frayeur qui saisit tout-à-coup par la présence d'un objet hideux, d'un péril éminent, d'un bruit effroyable auquel on ne s'attendoit pas. Ces causes ont toujours un effet proportionné à l'état du sens intérieur; c'est-à-dire, que celle qui seroit capable de faire la plus vive impression sur une personne extrêmement délicate, ébranlera à peine celle qui jouit d'une constitution plus robuste; c'est par cette raison que les accès d'épilepsie sont plus communs la nuit que le jour, parce que dans le silence des ténèbres, & au milieu du repos qui favorise le sommeil, le ressort du sens intérieur est moins tendu que pendant le jour, où il se trouve soutenu par la diversité des sensations que lui communique successivement l'action des sens extérieurs; c'est encore par cette même raison que les terreurs paniques nous saisissent plutôt la nuit que le jour, dans le sommeil que dans la veille. Il est peu de personnes qui en s'endormant n'aient quelquefois éprouvé combien une idée

désagréable qui se présente à l'esprit, fatigue alors beaucoup plus l'imagination, qu'elle ne l'auroit fait pendant le jour.

Toutes ces observations nous démontrent que la trop grande mobilité du sens intérieur, est la cause prédisposante de l'épilepsie, & qu'une impression trop vive, communiquée à cet organe, en est la cause déterminante.

D'après une théorie qui nous instruit si clairement du siege de l'épilepsie, de sa cause immédiate, & de ses causes éloignées, rien n'est plus facile que de saisir les indications curatives que présente cette maladie. Elles consistent à rétablir dans l'organe du sens intérieur, le ton & la force nécessaires à la fibre qui le compose, pour maintenir la régularité de son action, & à éloigner tout ce qui est capable de lui communiquer de trop vives impressions; mais quelque simples que paroissent ces indications, elles n'en sont pas moins difficiles à remplir, & l'expérience nous apprend combien nous devons peu compter sur les remedes qu'on a jusqu'à présent employés pour combattre cette funeste maladie. Les difficultés qu'on éprouve à en opérer la cure, tiennent au secret le plus important de l'art de guérir, dont la connoissance enrichiroit la Médecine de la plus importante dé-

couverte ; mais la nature paroît s'être réservée seule ce secret , qui consiste à rendre à la fibre animale d'une manière stable & constante , le ton & la force qu'elle a perdue. Tous les remèdes que les Auteurs ont proposés pour cet objet , n'ont qu'un effet trompeur & momentané ; ils bandent le ressort de la fibre sans la fortifier , de manière qu'après leur action , elle reste nécessairement plus foible qu'auparavant ; c'est à quoi se réduisent toutes les vertus de ces cordiaux , si vantés chez les anciens Médecins , mais que l'expérience a si justement décrédités parmi les modernes.

Privés d'un remède aussi intéressant , est-il étonnant de rencontrer tant de maladies contre lesquelles on épuise vainement toutes les ressources de la Médecine , puisque tous les moyens qu'elle indique se bornent presque toujours à combattre ou à détruire la cause des maladies , sans pouvoir rétablir les dérangements qu'elles ont occasionnés dans la machine ? Par les saignées & les anti-phlogistiques , on vient à bout de détruire l'inflammation du poumon ou de quelqu'autre viscere ; mais la foiblesse des vaisseaux dont le ressort a été forcé par l'abondance du sang qui s'y est porté , ne sauroit être établie que par la nature , qui souvent n'est plus en
état :

état de parfaire son ouvrage, d'où il résulte une foiblesse habituelle dans la partie qui en altere pour toujours les fonctions.

Si nous ne pouvons nous flatter de rendre à la fibre animale le ton qu'elle a perdu ; si nous ne possédons encore aucun remède qui jouisse de cette précieuse propriété, quel moyen nous reste-t-il pour combattre une maladie telle que l'épilepsie, dont le siege réside dans l'organe le plus délicat de l'animal, & la cause prochaine dans la foiblesse de sa fibre ? & quand on seroit assez heureux pour trouver ce remède si désiré, quelle difficulté ne rencontreroit-on pas à le faire parvenir jusques dans la texture si déliée de l'organe du sens intérieur ? Ne pouvant rien contre la cause prochaine de l'épilepsie, contentons-nous d'attaquer les causes éloignées, & laissons à la nature le soin d'achever notre ouvrage.

Si les causes éloignées de l'épilepsie sont, comme nous l'avons annoncé, différentes entr'elles, on auroit tort d'avoir recours à des spécifiques pour la guérir : aussi ceux qu'on a vanté jusqu'à présent, ont bien prouvé par leur inefficacité, le peu de confiance qu'ils méritoient auprès du vrai Médecin. Parmi les causes éloignées de l'épilepsie dont j'ai donné l'histoire, il s'en trouve plu-

fièvres qui sont incurables, comme celles qui résident dans le cerveau, qui dépendent de quelque carie aux os de la base du crâne, d'une exostose qui comprime le cerveau, d'une érosion dans ses membranes, de quelque varice dans ses vaisseaux, ou enfin de l'amas de quelque matière ichoreuse dans ses ventricules. Toutes ces maladies que l'Art ne sauroit détruire, ne nous laissent aucune espérance d'une cure radicale, heureux quand on vient à bout de rendre les accidents moins graves & moins fréquents, par le régime & par quelques remèdes altérants.

Tout Médecin fait que les maladies chroniques, telles que les ulcères, les exostoses, les varices, & enfin, toutes celles dont je viens de parler, augmentent & diminuent alternativement; & cela, par les variations que l'état du malade éprouve, soit dans les changements de l'atmosphère, soit dans ceux des humeurs qui peuvent se vicier, ou en quantité, ou en qualité; ce qui est prouvé par l'observation de ces maladies lorsqu'elles sont externes. On remarque, par exemple, qu'un ulcère dans le cours de sa durée, même lorsqu'on le traite le plus méthodiquement, présente successivement des différences en bien ou en mal. Ces variations nous expliquent pourquoi les accès d'épilepsie

sont dans certains temps moins graves & moins fréquents, que dans d'autres, parce qu'ils suivent l'état des maladies qui les occasionnent.

Les saignées, dans les signes de pléthore sanguine; les purgatifs, dans ceux des humeurs; les altérants, lorsque la qualité en est viciée; les toniques, quand la fibre paroît relâchée; les délayants & les bains, lorsque elle est trop roide, sont les remèdes généraux que l'Art indique dans l'état que je viens de citer.

Mais pour attaquer plus particulièrement les causes de l'épilepsie, il faut bien observer le tempérament du malade, s'assurer de sa nature, & du vice qui domine chez lui. J'ai remarqué qu'une affection scrophuleuse ou rachitique, dont les accidents se portoient sur les os du crâne, ou sur les glandes du cerveau, ou sur ses membranes, étoit souvent la cause primitive à laquelle on devoit, dans certains sujets, rapporter l'épilepsie. Il faut alors employer les remèdes qui conviennent à ces maladies. Les purgatifs, les fondants, & principalement les sudorifiques, sont ceux qu'on doit choisir. Pour donner à ces remèdes toute l'efficacité dont ils sont susceptibles, & en même temps plus de simplicité, on les associe les uns avec les autres, & on en continue long-temps l'usage: car la constance

dans le Médecin & la patience dans le malade, sont absolument nécessaires pour les maladies chroniques, & surtout pour celles dont nous traitons. Lors même qu'il est impossible de les guérir radicalement, si on est assez heureux de trouver un moyen d'en adoucir les accidents, & de les rendre plus rares, je ne vois pas pourquoi on ne les mettroit pas continuellement en usage. On peut essayer avec espérance de succès, l'usage de la tisane suivante.

Prenez faïsepareille coupée & refendue une livre, gayac rapé demi-livre, esquine quatre onces, racines de bardane, & d'éluñacampana, de chacune quatre onces; faites pendant six heures bouillir le tout dans douze pots d'eau. Il faut suspendre dans le vase un nouet dans lequel on a mis quatre onces d'antimoine concassé, & un gros de sel de tartre; bien luter ensuite le couvercle avec de la pâte. Au bout des six heures, ajoutez une once de rhubarbe, quatre onces de séné mondé, de camomille romaine deux onces, de cumin une once. Recouvrez le pot, faites encore bouillir pendant une demi-heure; coulez ensuite la liqueur, mettez-la dans une bassine, avec trois livres de cassonade; faites bouillir pendant demi-heure, & enlevez l'écume à mesure qu'elle se forme; retirez du feu, &

lorsque la liqueur sera refroidie, vous y verserez six onces d'eau-de-vie, dans laquelle vous aurez fait infuser un gros de mouches cantharides. Versez ensuite la liqueur dans des bouteilles bien bouchées qu'il faut tenir dans un endroit frais pour être conservée; la dose est de quatre onces le matin à jeun, & autant quatre heures après le dîné. On peut ajouter dans cette tisane des poudres céphaliques & anti-spasmodiques, telles que celles de guttette, de valériane & de pivoine, à la dose d'un demi-gros dans chaque verre; l'huile animale de Dipel, à la dose de huit à dix gouttes; on substitue à cette huile celle de succin, dont la vertu est cependant inférieure. Il faut favoriser l'effet de ces remèdes par un régime, qui consiste à peu manger, & des choses légères, comme du mouton rôti, du poisson sur le gril, des œufs frais, peu de soupe, & jamais mitonnée, de l'eau bien légère pour boisson ordinaire (a). Si le malade présente des signes de sécheresse dans la fibre, on lui fait prendre de temps en temps des bains; il est aussi très-intéressant d'établir de lar-

(a) Ce remède a guéri plusieurs épileptiques. J'invite les gens de l'Art à ne pas le négliger dans les cas que je viens de citer.

ges cauterés, pour ouvrir à la nature des voies qui facilitent l'issue des humeurs qui surchargent ces tempéraments : on a vu ce moyen procurer de grands soulagemens dans l'épilepsie ; quelques Auteurs l'ont même regardé comme un spécifique de cette maladie. Si ces remèdes ne détruisent pas entièrement la maladie, on est du moins sûr d'en diminuer beaucoup les accidens, & de rendre les accès moins fréquents.

Quand on a lieu de soupçonner que les saburres de l'estomac & des premières voies occasionnent l'épilepsie, ce qui est annoncé par les douleurs que le malade ressent dans ces parties avant que de tomber dans l'accès, qui sont ordinairement suivies ou précédées de vomissemens de matière bilieuse, de couleur jaune ou verdâtre & quelquefois noire ; il faut alors, par tous les moyens que l'art indique, en procurer l'évacuation, & en prévenir le retour, après les avoir détrempés par d'abondantes boissons d'une tisane simple, ou d'une eau de poulet, ou d'une décoction d'orge. On fera prendre l'émétique, que l'on répétera suivant que l'abondance des humeurs l'indiquera ; on donnera ensuite les purgatifs, pour achever d'entraîner celles qui se trouvent dans les intestins, & lorsqu'on aura lieu de c. o. re.

que les premières voies sont nettes, on travaillera à en rétablir la force par les stomachiques, tels que ceux que j'ai indiqués à l'article du Priapisme.

Si on a lieu de soupçonner que les vers soient la cause de cette maladie, il faut avoir recours aux remèdes indiqués, page 95 & suiv.

Si ce sont des obstructions dans quelques viscères du bas-ventre, on cherche à les détruire par les fondants & les apéritifs, en choisissant ceux que l'observation nous a montrés plus efficaces. La terre foliée de tartre, à la dose de demi-gros, soir & matin, dans un verre de petit lait, avec une once de sirop des cinq racines apéritives, est un remède en qui j'ai toujours reconnu beaucoup de vertu contre les obstructions.

Lorsque l'épilepsie dépend d'une affection contre nature, dans la matrice, il faut tâcher de rétablir dans cet organe les fonctions qui en sont dérangées, par les différents emménagogues, dont on trouve les plus efficaces indiqués, page 100.

La cause de l'épilepsie qui semble venir de l'extrémité de quelque membre, par les douleurs qui s'y font sentir, ou par la sensation d'une vapeur froide qui s'en élève, avant l'accès, & se porte jusqu'à la tête, ne nous laissent aucun choix sur les remèdes qu'il faut

employer pour la combattre, parce qu'il est impossible de s'affurer si cette cause réside réellement dans cette partie, ou si une affection particulière du cerveau n'occasionne pas, comme je l'ai dit, ces sensations trompeuses; nous ne pouvons donc consulter à ce sujet, que ce que l'observation nous apprend. On a vu qu'une forte ligature du membre qui paroît affecté, prévenoit, ou du moins rendoit les accès moins violents: ce qui nous montre qu'en attaquant la cause de l'épilepsie dans cet endroit, quel que soit le vrai siege de cette cause, on peut en détruire ou en adoucir l'effet.

Il faut pour cela essayer différents moyens, jusqu'à ce qu'on ait rencontré le plus avantageux. La ligature du membre, dans le temps que le malade commence à ressentir les avant-coureurs de l'accès, est le premier remede indiqué, celui même auquel on doit toujours avoir recours.

Si le membre ou l'endroit d'où paroît venir la cause de l'épilepsie étoit sensiblement affecté de quelques maladies, comme d'une carie, d'un ulcere, d'un corps étranger qui irritassent quelques parties tendineuses, il faudroit, par tous les moyens qu'indique la Chirurgie, en tenter la cure. Si au contraire, on n'y reconnoît aucune maladie,

il faut avoir recours aux bains dans l'eau tiède, le vin aromatique, dans le sable échauffé à l'ardeur du soleil ou au four, aux frictions seches, ou avec les huiles aromatiques, les huiles anti-spasmodiques, telles que celles de Dipel, de succin, &c.

Quand ces remedes n'ont pas eu le succès qu'on desire, on applique sur la partie des emplâtres épispatiques, la pierre à cauter; on va jusqu'à y appliquer le feu; on fait suppurer les plaies qui en résultent, on a même soin de les entretenir ouvertes long-temps après la guérison du malade, si on a eu le bonheur de l'obtenir.

Nous avons dit que l'épilepsie pouvoit naître d'une cause externe, sans qu'on pût soupçonner dans le sujet aucun vice capable de la produire, sinon une trop grande délicatesse dans l'organe du sens intérieur. Nous avons fait voir comment ces causes externes agissoient, & comment la premiere impression qu'elles communiquoient à cet organe pouvoit se renouveler.

La cure de cette espece d'épilepsie, consiste à écarter du malade tout ce qui conserve quelque rapport avec la cause qu'on fait avoir donné lieu au premier accident, afin de rendre, autant qu'il est possible, les accès rares, parce que leur fréquence affoiblit de plus en plus

l'organe du sens intérieur. Elle consiste encore à prescrire au malade un régime qui tende à fortifier toute l'habitude de son corps. L'observation nous apprend que, lorsque dans les enfants, l'épilepsie dépend d'une cause externe, & qu'aucun vice dans la machine n'entretient cette maladie, elle se guérit ordinairement à l'âge de puberté, temps auquel la nature développée abandonne le soin de l'accroissement, pour s'occuper de celui de donner aux organes le ton & la force nécessaires à leurs fonctions; ce qui a fait dire à Hippocrate, que, si l'épilepsie ne se guérit point avant la vingtième année du sujet, elle devient incurable.

On doit donc aider la nature dans son ouvrage, pour en accélérer la perfection. Le travail de corps, l'exercice modéré, la dissipation, le séjour dans une campagne, située en bon air, sont les moyens reconnus les plus efficaces pour fortifier le tempérament. Il faut prescrire au malade un régime, qui sans être trop sévère, prévienne les indigestions & les amas d'humeurs mal élaborées; on lui défend l'usage de tous les aliments qui portent à la tête, comme l'ail, l'oignon, le poireau, les viandes noires, & toutes celles qui sont indigestes; des boissons fermentées & qui ont beaucoup de montant, comme les

vins fumeux, la biere trop houblonnée; on lui recommande d'éviter les vapeurs de charbon, & de toutes les substances qui affectent le cerveau; on lui fait prendre de temps en temps des anti-spasmodiques, qu'on choisit parmi ceux qui sont reconnus pour avoir plus de vertu: tels sont les poudres de guttette, de racines de valériane sauvage, de pivoine, de bétoine; l'eau de cerises noires, de tilleul, de primevere, de caille-lait, de reines des prés, du muguet; l'huile animal de Dipel, celle de succin, l'huile aromatique de Silvius. J'ajouterai à ces différents remèdes, le quinquina, dont la vertu ne se borne pas à réprimer les accès fébriles, mais qui jouit encore de celle de calmer & souvent de détruire les affections qui sont caractérisées par des paroxismes périodiques; c'est sans doute de sa qualité austere, qu'il tient d'un sel terreux, semblable à l'alun, que lui vient la propriété qu'il a de communiquer à la fibre, & principalement à celle qui compose les organes des premières voies sur laquelle il a une action plus immédiate, le ton & le ressort qu'elle a perdus, ce qui ranime l'action des forces centrales, d'où dépend celle de tous les autres organes. Quelques Auteurs indiquent le cinabre; mais je crois cette substance sans vertu, parce qu'elle est absolument

132 TRAITÉ DES MALADIES
insoluble dans nos humeurs, & j'ai re-
marqué que ceux à qui on fait prendre
du cinabre le rendent par les selles, tel
qu'ils l'ont pris.

CHAPITRE IV.

Des Convulsions.

LES convulsions générales dans les-
quelles le sens intérieur ne paroît point
affecté, & qui sont l'effet de l'irritation
que communiquent au genre nerveux
certaines maladies, comme les fievres
malignes, le cholera-morbus, les dou-
leurs néphrétiques, la piquûre dans cer-
taines parties tendineuses, les coliques
de Peintre, &c., doivent être traitées
par les remèdes qui conviennent à cha-
cune de ces différentes maladies. Ces
remèdes ont été indiqués au chapitre
du spasme; je m'abstiendrai de les rap-
peller ici, parce que le spasme & la
convulsion, qui diffèrent peu par les
symptomes, diffèrent encore moins par
la nature de la cause qui les produit,
& que les remèdes qui conviennent à
l'un, ne peuvent par conséquent man-
quer d'être favorables à l'autre.

Il est encore une espece de convul-
sions générales, à laquelle on a donné

Le nom de maladie sacrée (a), qui est caractérisée par une agitation violente & forcée de toutes les parties du corps, sans que le sens intérieur paroisse aucunement affecté, & sans que la cause en soit sensible : ce qui fait que les personnes attaquées de cette maladie passent parmi le vulgaire pour être possédées du Démon. On avoit autrefois recours aux exorcismes pour la guérir ; mais nous savons aujourd'hui qu'elle est l'effet d'une violente irritation dans le genre nerveux, occasionnée par le séjour de quelques mauvais levains dans les premières voies, comme une bile érugineuse, que les anciens appelloient atrabile.

Les affections de la matrice chez les femmes, sont aussi souvent la cause de cette singulière maladie, qui pendant sa durée, ne laisse à la malade presque aucun relâche. Une fille qui n'étoit pas encore réglée fut guérie de cette maladie qui la tourmentoit depuis huit jours, par le moyen de trois saignées, d'un émétique & d'un purgatif que lui prescrivit M. Sauvage. Quand ces remèdes ne détruisent pas entièrement les accidents, il faut avoir recours aux bains & aux anti-spasmodiques, tels qu'ils sont indiqués à l'article du spasme.

(a) Voyez Sauvage, Classe IV.

C H A P I T R E V.

Des Tremblements.

Nous avons mis les tremblements au nombre des convulsions, parce qu'en effet ils en ont les caractères, puisque ce sont des mouvements alternatifs & involontaires de contractions & de relâchements dans les muscles, qui ne diffèrent de ceux qu'on remarque dans les convulsions ordinaires, que parce qu'ils sont plus prompts & plus légers. Une foiblesse ou une trop grande rigidité dans la fibre motrice des muscles, sont les deux causes générales des tremblements.

Nous remarquons que la frayeur occasionne un tremblement, parce que la frayeur suspend, ou du moins ralentit l'action des forces centrales, qui sont l'appui de toutes celles de la machine, d'où il doit nécessairement résulter une foiblesse dans les muscles qui donne lieu au tremblement. Les personnes qui ont essuyé quelques maladies graves, celles qui se sont fatiguées par un travail forcé, éprouvent aussi des tremblements par la foiblesse des muscles, qui ne peuvent soutenir le poids du corps ou des mem-

bres avec assez de fermeté, de manière qu'un moment la faculté motrice l'emporte, & cede l'instant d'après à celle de gravité (a).

La cure de ces tremblements s'opere par le repos, le sommeil, un régime analeptique & un exercice modéré.

Les vieillards sont sujets aux tremblements; la foiblesse & la rigidité de leurs muscles, est chez eux la cause de cette maladie contre laquelle nous n'avons d'autre remede que la fabuleuse Fontaine de Jouvence. Les personnes accoutumées à boire beaucoup de vin, & surtout celles qui mangent peu; ceux qui font un usage abusif du café, & principalement lorsqu'ils se trouvent d'un tempérament sec, bilieux ou mélancolique, s'exposent à éprouver des tremblements qui ne sont susceptibles d'aucune guérison, à moins qu'ils ne se corrigent dès le commencement de cette pernicieuse habitude; ceux qui font un usage trop fréquent des narcotiques, sont aussi sujets à cette maladie.

Les bains tièdes, les frictions avec quelques substances onctueuses, comme l'huile de laurier, le savon noir, la moëlle de bœuf, &c. un régime humectant, sont les remedes qui conviennent à cet état.

(a) Sauvage, Classe IV.

Les ouvriers qui travaillent aux mines de plomb, de vif-argent, & des autres métaux, ceux qui ont été longtemps frottés avec l'onguent mercuriel, ou qui manient souvent le mercure, comme les ouvriers qui s'occupent à l'étamage des glaces, qui fondent des métaux, qui dorent, au moyen de l' amalgame du mercure avec l'or, qui peignent & vernissent les appartements, outre les coliques nerveuses, la stupeur des membres, les vertiges & le délire auxquels ils sont sujets, sont ordinairement attaqués de tremblements.

Les remèdes les plus efficaces pour cet état, sont les sudorifiques, les eaux thermales, sulphureuses, le lait coupé avec la décoction de falsepareille & d'esquine, les bains & les frictions; on a quelques observations de cures obtenues par le moyen de l'électricité.

Toutes les différentes especes de tremblements dont je viens de parler, ne se font sentir que lorsque le sujet fait agir ses membres, & n'ont point lieu quand ils sont en repos; mais il en est une especie qui ne laisse au malade aucun relâche dans le repos, comme dans l'action. Ce tremblement précède ordinairement les convulsions, ou leur succede, de maniere qu'il paroît dépendre de la même cause. Il est assez commun chez les personnes mélancoliques &

vaporeuses ; on le traite comme les convulsions.

Les tremblements peuvent être encore occasionnés par certaines maladies, dont le siege gît dans le cerveau. En 1571, il régna une épidémie dans la Saxe, dont les symptomes étoient un tremblement dans tout le corps, un violent mal de tête accompagné de vertiges. Les malades périssoient en peu de temps, sans qu'aucun remede pût les sauver ; on trouva dans les sinus du cerveau de ceux qu'on ouvrit, un insecte vivant ressemblant à un ver, de couleur rouge, & de la longueur d'un doigt, avec une tête pointue, & le cou garni de poil.

L'hydrocéphale cause aussi quelquefois des tremblements ; on en trouve un exemple dans Gui-Patin.

M. Sauvage rapporte l'observation d'un homme attaqué d'un tremblement, qui avoit pour cause des saburres dans les premières voies. Il étoit sans fièvre, & avoit la langue extrêmement chargée. Après l'avoir fait saigner, il lui fit prendre quinze grains d'Ipecacuanha, & trois onces de manne, ce qui le purgea par le haut & par le bas. Le troisième jour, il lui fit encore ouvrir la veine ; le quatrième, il le purgea, & le malade fut parfaitement guéri.

La pléthore peut aussi quelquefois causer des tremblements. On reconnoît

cette cause à la rougeur du teint, à la plénitude des vaisseaux, à la suppression des menstrues, de quelques hémorrhagies habituelles. Les saignées, la diete & les purgatifs sont les remedes qui conviennent à cet état.

CHAPITRE VI.

Danse de Saint-Vit.

ON peut joindre aux tremblements une maladie que les Auteurs ont nommée danse de Saint-Guy. On trouve plusieurs descriptions de cette maladie qui toutes sont peu conformes. Sa rareté en a rendu l'observation difficile, & l'on souvent fait confondre avec d'autres affections dont elle doit être distinguée telles que le tarentisme & le béribéri dont nous parlerons ci-après.

Cette maladie, rare dans tout Pays s'observe cependant plus ordinairement dans l'Allemagne & dans l'Angleterre que dans nos Contrées: ce qui semble annoncer que les froids des climats du Nord sont la cause prédisposante de cette maladie.

Sydenham est l'Auteur qui nous a donné la description la plus exacte de la danse de Saint-Guy. Il dit que c'est

une espece de convulsion, je dirai plutôt de tremblement convulsif, qui survient quelquefois aux enfants des deux sexes, depuis l'âge de dix ans jusqu'à celui de puberté. Celui qui en est attaqué commence à boîter, & n'est plus maître de tenir l'une de ses jambes en repos; il est quelquefois obligé de la traîner à la maniere des imbécilles. Le bras & la main du côté de la jambe affectée, sont aussi dans un mouvement perpétuel, sans qu'il puisse les retenir dans aucune attitude fixe.

Lorsqu'il veut s'en servir, par exemple, pour boire, il fait mille gestes ridicules, portant çà & là son verre, avant que de pouvoir parvenir à le conduire à la bouche; il avale alors avec précipitation, ce qui fait un spectacle risible pour quiconque n'en connoît pas la triste cause.

La cause prochaine de cette maladie dépend ou d'une trop grande foiblesse dans les muscles des membres affectés, qui les empêche de répondre à l'action du sens intérieur, de maniere que ce n'est qu'après des efforts répétés, que le sens intérieur vient à bout de leur faire prendre l'attitude qu'il a préméditée; ou d'une tension trop grande dans la fibre nerveuse, qui fait résister ces membres à la réaction du sens intérieur.

Le mouvement perpétuel qu'on remarque dans ces parties ainsi affectées, dépend de la réaction alternative des muscles antagonistes que le sens intérieur ne peut plus modérer; l'élasticité vivante dont ils jouissent, leur imprime ce mouvement alternatif qui subsiste par lui-même, jusqu'à ce qu'il soit arrêté par une force plus puissante. *Voy. p. xxxv.*

L'indication que présente la cure de cette singulière maladie, se tire de la cause qui l'a produite. Si c'est une faiblesse dans les nerfs, il faut employer les remèdes qu'on a indiqués à l'article de la paralysie; si au contraire c'est une trop grande tension, il faut se servir de ceux qui conviennent aux spasmes & aux convulsions.

○ Souvent les faburres contenues dans les premières voies, une bile érugineuse, ou quelques autres mauvais levains qui irritent la région épigastrique, & corrompent les humeurs, deviennent la cause occasionnelle de cette maladie; alors il est prudent de faire précéder les évacuans aux autres remèdes. Ceyne & Sydenham recommandent cette pratique; je ne crains point de la conseiller sous l'autorité d'aussi grands maîtres. Ceyne préféroit les vomitifs; Sydenham les purgatifs. Je suis d'avis qu'on emploie les uns & les autres. L'effet combiné de ces deux remèdes, remplira plus promptement les vues du Médecin.

CHAPITRE VII.

Du Tarentisme.

J'AUROIS pu passer sous silence cette maladie, qui, dit-on, est occasionnée par la piquûre d'une araignée, commune dans les environs Tarente, & que les naturalistes nomment tarentule. On regarde comme fabuleux presque tout ce qu'on raconte à son sujet.

Cependant si cette maladie a quelque chose de réel, comme tous les accidents s'exercent spécialement sur le genre nerveux, ce traité seroit incomplet, si elle y étoit omise.

Je rapporterai donc ce que l'on a écrit de plus vraisemblable & de plus raisonnable sur cette maladie.

La tarentule est une espèce d'araignée couverte de poils, grosse à-peu-près comme une noisette, portant huit pieds, & autant d'yeux; on remarque vers sa bouche douze petites cornes très-pointues, qui sont presque toujours en mouvement, & qui lui servent de pinces pour saisir les insectes dont elle se nourrit; on prétend aussi que c'est par ces mêmes cornes qu'elle transmet son venin.

La morsure de cet insecte est suivie d'une douleur qui peut être comparée à celle que fait ressentir la piquûre d'une abeille ou celle d'une fourmi. Quelque temps après, la partie mordue devient engourdie, & se trouve marquée d'un petit cercle livide, qui dégénere en une tumeur très-douloureuse; peu à peu l'engourdissement se communique dans tout le corps, & le malade tombe dans une profonde mélancolie. Il évite la vue des hommes; les couleurs noire & bleue lui deviennent désagréables; il affectionne au contraire le blanc, le rouge & le verd. Il recherche l'eau, & voudroit s'y plonger: effet bien contraire à celui que produit le venin de la rage qui fait prendre cet élément en horreur.

Le mal dans ses progrès rend le pouls foible, la respiration laborieuse, anéantit les sens, & se termine enfin par la mort du sujet, s'il n'est combattu par des remèdes convenables.

Ceux que la Médecine fournit, ont ordinairement peu d'effet; le remède le plus efficace, qu'on doit sans doute au hazard, est la musique. Lorsqu'une personne piquée par une tarentule, éprouve les accidents que je viens de décrire, ce qui n'arrive pas toujours, on fait venir un Musicien, qui d'abord essaie plusieurs airs sur un instrument, jusqu'à ce qu'il ait rencontré celui qui plaît au

malade; alors on lui voit commencer à remuer en cadence les doigts, ensuite les bras, les jambes, & enfin tout le corps; il se leve à la fin, & se met à danser quelquefois pendant six heures entieres, devenant toujours de plus en plus leste & fort; on le met ensuite dans le lit, où on ne lui laisse que le temps nécessaire pour se reposer des fatigues de sa danse; & par le moyen du même air, on le fait danser de nouveau, ce que l'on continue pendant six à sept jours, jusqu'à ce que le malade excessivement fatigué, se trouve hors d'état de danser: ce qui annonce sa guérison; car on prétend que tant que le venin agit sur lui, il ne cesse de danser sans paroître fatigué. Quand donc il commence à se sentir fatigué, il revient à lui comme d'un profond sommeil, sans aucun souvenir de ce qui lui est arrivé, & pas même d'avoir dansé.

Tous les malades n'en sont pas toujours quittes pour un seul accès; il en est qui les reprennent chaque année pendant vingt ou trente ans de suite: on est alors obligé de recourir aux mêmes remedes.

Le même air ne convient pas à tous les malades; cependant on a remarqué qu'en général ceux qui guérissent, sont tous des airs gais & animés.

Ce seroit perdre le temps bien inuti-

lement, que de rapporter toutes les fables qu'on a jointes aux effets déjà très-surprenants de la morsure de la tarentule ; j'en citerai simplement une, pour en faire connoître le ridicule. On raconte que la maladie ne dure que tant que la tarentule vit, & que cet insecte danse lui-même le même air qu'on fait danser à la personne qu'il a mordue.

La théorie que M. Geofroy établit sur les effets de la morsure de la tarentule, seroit assez analogue aux phénomènes de l'élasticité vivante, reconnue dans la fibre animale. Il prétend que le venin de cet insecte irrite les nerfs, & les tient dans une tension qui bride leur mouvement. Cette tension dans les nerfs devenant égale à celle de quelques cordes d'instrument, il n'est pas étonnant que, faisant résonner ces cordes, les vibrations de l'air, particulières au son qu'elles rendent, excitent un mouvement dans les nerfs qui sont à l'unisson de ces cordes, comme on voit une bouteille de verre frémir jusqu'à se casser, lorsque sans la toucher on produit un son analogue à celui qui lui est propre. Ce mouvement excité dans les nerfs rétablit l'action des vaisseaux, qui vient ensuite à bout de chasser le venin.

Loin de garantir la vérité de tout ce que

que je viens d'écrire au sujet du tarentisme, j'ai déjà prévenu du peu de foi qu'on devoit y apporter : tout y paroît trop extraordinaire ; cependant parmi ce merveilleux que la raison ne sauroit admettre, il peut se trouver quelque chose de vrai.

La Pouille, qui est le seul Pays où l'on dit que la piquûre de la tarentule est mortelle, est située dans un climat très-chaud ; ses habitants sont d'un tempérament fort sec, & ont la fibre nerveuse très-mobile : il ne seroit donc pas étonnant que la piquûre de cet insecte qui peut être venimeux, pût leur causer des accidents un peu extraordinaires, qui, bien-loin de céder aux cordiaux, remèdes ordinaires qu'on emploie contre toute sorte de venin, en sont au contraire irrités, & cedent ensuite aux remèdes humectants & rafraîchissants, ainsi qu'à la musique qui calme leurs sens, & dont ils sont grands amateurs.



C H A P I T R E VIII.

Du Béribéri & du Scélotyrbé.

LE béribéri est une maladie peu connue en Europe, & qu'on ne remarque guere que dans les Indes Orientales. Ceux qui en sent attaqués marchent à la maniere des moutons, les genoux roides & sans mouvement, n'ayant que les cuisses qui puissent se mouvoir. Ils ont un tremblement continuel dans les membres, & le plus souvent dans tout le corps, avec une espee d'engourdissement qui émouffe beaucoup en eux le sentiment. Ils ressentent une sorte de douleur à-peu-près semblable à celle qu'un grand froid fait éprouver aux doigts; la voix devient foible & enrouée, quelquefois même il survient une crampe dans les muscles de la poitrine, qui intercepte entièrement la voix, & gêne considérablement la respiration: le malade est alors en très-grand danger.

Cette maladie, qui n'est pas toujours mortelle, peut-être mise au nombre des chroniques, dont la cure est difficile.

On attribue sa cause à un froid subit, qui saisit le corps dans un moment où il

se trouve en sueur, de maniere que la transpiration est arrêtée, & la lymphe coagulée dans ses vaisseaux; ce qui occasionne cette rigidité dans tous les muscles qui en gêne les mouvements.

C'est donc en rendant à la lymphe sa fluidité, & en rétablissant la transpiration supprimée, qu'il faut chercher à combattre cette maladie. Pour cela, il faut faire prendre aux malades une tisane sudorifique, faite avec les bois de gayac, d'esquine & de falsepareille; on y ajoute, pour la rendre plus active, de la thériaque, du mithridat, de l'opiat de Salomon, &c. On fait précéder cette tisane par un purgatif, & quelquefois par l'émétique, lorsque ces remèdes sont indiqués par les signes de saburres dans l'estomac ou les intestins. On fait des frictions sur tout le corps avec les huiles pénétrantes de laurier, de muscade, de camomille, de pétrole, &c. On fait des fomentations avec des plantes résolutives, telles que la matricaire, l'armoïse, la verveine, la fauge, le romarin, &c. Les bains dans la décoction de ces plantes, seront aussi très-salutaires (a).

On peut joindre à l'histoire du béri-éri une maladie que quelques Auteurs

(a) Voyez Sauvage, Classe IV.

ont nommée scélotyrbé, les symptômes de cette dernière ayant beaucoup de rapport avec ceux de la première.

Les personnes qui sont attaquées de cette singulière maladie, marchent en courant; ils ne peuvent faire que quelques pas, au bout desquels ils sont obligés de s'asseoir ou de s'appuyer, sans quoi ils tomberoient nécessairement. On voit dans Lyon une femme affligée de cette maladie; elle porte un bâton sur lequel elle s'appuie; & lorsqu'elle veut marcher, elle commence à examiner si à dix ou douze pas de distance, elle trouvera de quoi s'asseoir ou s'appuyer; elle dirige alors sa marche en courant vers cet endroit, où elle se repose quelques minutes, pour ensuite poursuivre son chemin de la même façon. Ses membres & sa tête sont, comme dans le béri-béri, toujours tremblants, & sa voix est aussi enrouée.

Cette maladie vient d'une rigidité, & en même temps d'une grande foiblesse dans les muscles qui n'obéissent que difficilement à l'action du sens intérieur; & comme les muscles ne sont réduits dans cet état que par une cause qui a long-temps agi tant sur les solides que sur les fluides, tels que le vice arthritique, une humeur rhumatismale, un virus scorbutique ou syphillitique, la guérison d'une pareille maladie ne peut

être que très-difficile : aussi ne voit-on aucune observation de cure obtenue dans ce genre. Les remèdes qui peuvent convenir dans cette maladie, sont les mêmes que ceux que j'ai indiqués contre le béribéri. Les bains long-temps continués, opéreroient sans doute de très-bons effets.

CHAPITRE IX.

Des Convulsions particulières.

POUR terminer l'article des convulsions, il me reste à donner l'histoire de celles qui se bornent à quelques parties, & que je nomme pour cela particulières. Leur nombre est aussi multiplié que celui des parties qui composent notre corps ; mais je ne rappellerai que celles qui présentent une maladie assez grave, pour mériter des soins curatifs ; telles sont les convulsions de la mâchoire inférieure, qu'on nomme tic ; celles des levres qu'on nomme ris sardonique ; des paupières, qu'on appelle souris, & en latin *nystagmus* ; de la main & des doigts, qu'on nomme carphologie. Il faut y ajouter les palpitations, l'asthme convulsif, les coliques nerveuses, le hoquet & la cardialgie.

Le tic convulsif differe du spasmodique, par le mouvement involontaire de la mâchoire inférieure, qui la porte tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; tandis que dans le spasmodique elle demeure sans mouvement, fortement appliquée contre la mâchoire supérieure. D'ailleurs, ces deux maladies se traitent par les mêmes remedes; il faut consulter ceux que j'ai donnés à l'article du tic spasmodique.

CHAPITRE X.

Du Ris Sardonique.

LE ris sardonique est un mouvement forcé & involontaire des levres, causé par la convulsion de leurs muscles, & souvent de tous ceux de la face, qui représente le ris naturel. Lorsque la convulsion s'étend au muscle paucier, à ceux du cou, le malade fait alors une grimace assez semblable à celle d'un porte-faix chargé d'un pesant fardeau (a).

On lui a donné le nom de sardonique, parce que la sardoine qui, est une espece de renoncule aquatique très-vénéneuse,

(a) Sauvage, Classe IV.

fait ordinairement naître ce ris forcé dans ceux qui en ont mangé ; & que c'est à ce symptome qu'on croit devoir distinguer la nature de ce poison. Il n'est pas cependant si bien affecté à l'effet vénéneux de cette plante, qu'on ne le voie quelquefois survenir dans celui de quelques autres substances pernicieuses, & même dans d'autres maladies qui n'ont aucun rapport avec les poisons.

L'observation nous apprend que cette maladie est ordinairement occasionnée par l'irritation de la partie tendineuse du diaphragme, ou de quelque endroit voisin de cet organe, comme l'estomac, le foie, le médiastin & le péricarde.

Elle est un des principaux symptômes de la paraphrénésie, qui est une maladie symptomatique du cerveau, qui ne diffère de la phrénésie dont elle a tous les signes, que par le siège de sa cause qui réside dans le diaphragme, tandis que celle de la phrénésie se trouve dans le cerveau même.

On a toujours cru que la paraphrénésie étoit produite par l'inflammation du diaphragme ; mais depuis que l'ouverture de quelques cadavres, dont les sujets étoient morts avec tous les symptômes de cette maladie, a quelquefois fait voir qu'il n'y avoit point d'inflammation sensible dans cet organe, & que certaines maladies, où le diaphragme

paroissoit visiblement enflammé, ne présentoient aucun symptome de paraprénésie, on a mis en doute l'existence de cette maladie. Cependant l'inspection des cadavres ne présente pas des marques assez certaines sur les causes des maladies, non plus que sur les causes de mort, pour nous déterminer à abandonner des principes fondés sur de longues suites d'observations, & adoptés par les plus grands maîtres. Un organe peut être enflammé, sans que l'inflammation en soit sensible, sur-tout lorsqu'elle a son siege dans une partie tendineuse, qui admet peu de vaisseaux sanguins : cette partie doit alors peu changer de sa couleur naturelle, dont nous n'avons jamais une connoissance assez précise pour en faire le parallele avec l'état contre nature. D'ailleurs, toutes les inflammations ne sont pas formées par la partie rouge du sang; & ces dernières ne sont pas même celles qui causent le plus ordinairement des accidents dangereux, puisqu'on voit des inflammations externes, peu considérables par le changement de couleur que montre la partie, qui cependant sont bien plus douloureuses que d'autres en qui on remarque beaucoup de rougeur; les douleurs rhumatismales, celles de la goutte en sont une preuve.

On a souvent trouvé la plevre & le

poumon de fujets morts plevretiques, fans aucune marque fenfible de l'inflammation, que le violent point de côté & la fievre aiguë avoient clairement annoncée pendant leurs maladies. On auroit donc tort de mettre en doute, que les fympômes qui caractérisent la phrénésie, puiffent jamais être caufés par une affection du diaphragme, puisque cet organe que j'ai montré comme le centre & le balancier des forces animales, conferve avec le cerveau un commerce de réaction, qui doit faire participer le dernier à presque toutes les affections du premier.

Au contraire, si on observe bien les fympômes de la phrénésie, on aura lieu de se convaincre que le fiege de la cause réside le plus fouvent dans le diaphragme, ou, comme je l'ai déjà dit, dans les parties voisines; soit qu'elle vienne d'une inflammation de cet organe, ou de quelqu'autre irritation, & que la phrénésie idiopathique, c'est-à-dire, celle qui affecte immédiatement le cerveau, est plus rare que la fympomatique, qui se nomme paraphrénésie.

M. Bordeu, dans ses Recherches sur le pouls, qu'il distingue en supérieur & en inférieur, nous apprend à reconnoître facilement ces deux maladies si semblables par leurs fympômes. Lorsqu'on trouve le pouls grand, dilaté & fort,

qui est celui qu'il qualifie de supérieur, on est assuré que le cerveau est idiopathiquement affecté; quand au contraire il est petit & concentré, ce qu'il appelle inférieur, la phrénésie est symptomatique, & doit prendre le nom de paraphrénésie, parce que le siege de sa cause est dans le diaphragme ou dans quelques visceres voisins.

Cette distinction judicieuse du pouls, en supérieur & inférieur, par M. Bordeu, prouve bien clairement que le centre des forces animales est situé dans la région épigastrique; puisque toutes les maladies qui affectent immédiatement les visceres qui y sont contenus, troublent & diminuent sensiblement l'action vitale: ce qui est annoncé par la qualité du pouls qui devient petit, concentré & intermitten; tandis que celles qui n'affectent que le cerveau ou quelque autre partie, comme la poitrine, n'opèrent pas le même effet, puisque l'action vitale conserve dans ces dernières plus de force & de régularité que dans les premières: ce que l'on reconnoît à la force & à la dilatation du pouls qui accompagnent ces maladies.

Le ris fa donique, facile à reconnoître par ses symptomes qui sont très-sensibles, présente plus de difficulté, lorsqu'il s'agit de découvrir la cause qui l'a produit; il est cependant dangereux de

se tromper, parce que les remèdes qui conviennent dans un cas, pourroient être pernicieux dans un autre.

Il seroit, par exemple, dangereux de traiter le ris sardonique, causé par l'effet d'un poison, comme celui qui dépendroit de l'inflammation du diaphragme; l'un exige l'émétique & les antidotes qui sont décrits à l'article de la fausse épilepsie, pages 97 & 98, & l'autre les saignées, les calmants, les antiphlogistiques, & enfin tous les remèdes qui peuvent convenir au genre de maladie qui y a donné lieu. On s'assure de la nature de sa cause par l'examen de ce qui a précédé cette maladie. On reconnoît qu'elle est l'effet du poison, lorsqu'elle survient sans délire, sans fièvre aiguë, sans apparence d'aucune blessure au diaphragme, & sans qu'on puisse soupçonner dans le malade aucune disposition particulière capable d'exciter des mouvements convulsifs, & sur-tout si les accidents n'ont paru qu'après qu'on a mangé des aliments suspects. Lorsque le ris sardonique est accompagné de délire, de fièvre aiguë, de hoquet, de cardialgie, que le pouls est petit, concentré & intermittent, on doit le regarder comme un symptôme certain de la paraphrénésie.

S'il survient après une blessure voisine de la région qu'occupe le diaphragme,

c'est une marque qu'elle a pénétré jusque dans cet organe.

Les levres peuvent souffrir des distensions par la paralysie de leurs muscles, dont les uns relâchés cedent à l'action de leurs antagonistes ; ce qui fait faire une grimace qu'on pourroit confondre avec le ris sardonique : mais on reconnoît cette cause à la facilité avec laquelle les muscles se prêtent au mouvement qu'on fait faire aux levres qui se dirigent aisément du côté que l'on veut ; mais qui, lorsqu'on les abandonne, reprennent toujours la même situation. Cet état a d'ailleurs toujours été précédé des accidents qu'on fait être la cause ordinaire des paralysies, comme l'apoplexie, les coups, les chûtes sur la tête, sur le cou, qui ont occasionné quelque altération dans le cerveau, ou la moëlle de l'épine.

Le ris sardonique est une maladie très-grave, qui passe en général pour un symptome mortel : cependant Hippocrate, qui nous l'a présenté comme tel, rapporte une observation qui nous apprend qu'un sujet attaqué d'une fièvre continue, eut ce symptome, sans succomber à la maladie, dont il fut parfaitement guéri le septieme jour.

On peut donc dire en général que le danger du ris sardonique est proportionné à l'intensité & à la nature de sa cause.

Je ne parlerai point des remèdes qui conviennent à cette maladie, parce qu'il feroit inutile d'en employer d'autres que ceux qui sont propres à combattre les différentes maladies dont elle n'est qu'un symptôme; & la plupart sont étrangères à la matière que je traite.

CHAPITRE XI.

De la Souris.

ON a donné le nom de souris, & en latin *nystagmus*, aux mouvements convulsifs de l'œil, soit de son globe, soit des paupières, soit enfin de l'iris. (a)

La souris est souvent un accident de quelques autres maladies, & quelquefois elle dépend d'un vice particulier qui affecte immédiatement les nerfs de l'œil; on la voit aussi communément survenir dans les affections du sens intérieur, comme dans l'épilepsie & la catalepsie. (b) M. Sauvage rapporte l'avoir observée chez deux femmes

(a) Voyez Sauvage, Classe IV.

(b) Il n'est pas étonnant que les vives agitations du sens intérieur puissent produire dans l'œil quelques dérangements proportionnés à leur intensité, puisqu'il est l'organe le

158 TRAITÉ DES MALADIES
attaquées d'une maladie assez sembla-
ble, selon lui, à l'épilepsie, mais que
je croirois devoir plutôt rapporter à la
catalepsie, d'après les symptomes qu'il
annonce. Dans les paroxismes, la mala-
de se trouvoit tout-à-coup privée de tous
les sens, la respiration devenoit presque
insensible, le pouls demeuroit tranquil-
le, les yeux étoient fermés, & les mem-
bres sans mouvement conservoient leur
flexibilité naturelle; mais en la confi-
dérant attentivement, on appercevoit
un mouvement si rapide dans les cils,
qu'il étoit impossible d'en compter les
vibrations. Le paroxisme duroit quatre
heures, au bout duquel temps la malade
revenoit à elle, comme d'un profond
sommeil, & reprenoit ses sens, sans
conserver aucun ressentiment d'un grand
mal de tête qui la tourmentoit avant
l'accès. M. Sauvage prétend que ces ac-
cidents étoient occasionnés par un vice
dans l'estomac.

plus délicat des cinq sens, celui en même temps
qui agit le plus constamment sur le sens inté-
rieur, & qui conserve avec lui un commerce
plus intime de réaction : ce qui le fait regar-
der comme le fidele miroir de l'ame.

Les phrénétiques, les maniaques, les imbé-
cilles portent dans les yeux toutes les mar-
ques du désordre qui regne dans leur cerveau
& dans le sens intérieur.

Il est difficile de deviner le genre de cause qui , affectant immédiatement les nerfs de l'œil, donne lieu aux mouvements convulsifs de cet organe , ce qui rend cette maladie presque toujours incurable , à moins que le vice qui l'a produite ne soit léger & susceptible d'être guéri par la nature seule.

J'ai cependant vu réussir un moyen sur un sujet en qui les paupieres de l'œil droit étoient presque continuellement rapprochées l'une de l'autre par un mouvement involontaire & très-rapide. On lui fit une incision sur le bord des orbites au - dessous des tourcils , qu'on eut soin de relever , qui commençoit vers le grand angle de l'œil , immédiatement à la base du nez , & se continuoit jusque vers le petit angle. L'opération faite , ce mouvement ne reparut plus.

Il seroit à souhaiter que ce moyen fût praticable dans les mouvements convulsifs du globe de l'œil ; mais la difficulté d'attaquer sans danger les muscles qui le font mouvoir , ne nous permet pas de le tenter.

André , dans ses observations sur les Mouvements Convulsifs , donne l'histoire d'une maladie de l'œil , qui tient plutôt du spasme que de la convulsion : elle consiste dans des douleurs momentanées , dont les paroxismes duroient

trois ou quatre heures, & revenoient périodiquement trois ou quatre fois dans le jour ; les malades éprouvoient des douleurs lancinantes dans le globe de l'œil, & dans la partie supérieure & inférieure de l'orbite, avec de fortes pulsations, un sentiment de tension & une palpitation qui leur faisoient porter continuellement les mains à l'œil.

Dans le commencement de cette maladie, le pouls étoit resserré, la fièvre peu violente, la tête très-douloureuse, avec rhume & enchiffrement, sans aucune excrétion de crachat, ni d'humeur pituitaire. Il attribue cette maladie à une compression des nerfs orbitaires, par un engorgement de la membrane pituitaire, joint à une conjection dans les différents sinus du mucus qui s'y forme. Enforte que l'indication curative étoit de procurer le dégorgement de cette membrane, & de provoquer l'excrétion du mucus & de la salive ; ce qui s'opéroit en quatre ou cinq jours, par deux ou trois saignées, un régime atténuant, des diaphorétiques, des fumigations, & ensuite des purgatifs.



CHAPITRE XII.

De la Carphologie.

LA Carphologie est un mouvement quelquefois convulsif, quelquefois erroné, dependant ou d'une alienation dans l'esprit, ou d'un vice dans la vue, qui presente au malade des objets fantastiques qu'il s'efforce de prendre. (a) Quelle que soit la cause de cet accident, il est toujours le presage d'une mort prochaine, ainsi que ces mouvements de tremulation qu'on remarque dans les tendons du carpe, chez les personnes attaquées de fièvre maligne, de phrénésie, ou de quelques autres semblables maladies, & qu'on nomme ordinairement soubresauts, qui sont aussi d'un très-mauvais presage.

(a) Sauvage, Class. IV.



CHAPITRE XIII.

Des Palpitations.

LA palpitation est un mouvement particulier & contre nature, qui s'excite dans un organe, à l'occasion d'une irritation ou d'un embarras qui y survient. Il diffère du tremblement, en ce qu'il est plus fort & moins accéléré : les organes destinés aux fonctions vitales, comme le cœur & les artères, sont plus sujets aux palpitations que les autres; on en remarque cependant, mais plus rarement, dans l'estomac, la vésicule du fiel & la matrice : celles du cœur sont les plus dangereuses; il est donc intéressant d'en développer les causes, d'en expliquer les différents signes, & d'établir à leur égard la méthode curative la plus convenable : je ne saurois le faire avec plus d'exactitude & de clarté, qu'en rapportant les savantes observations de M. Sauvage sur cette matière.

La palpitation du cœur est, dit-il, une plus grande pulsation de cet organe qu'on ne devoit l'attendre d'après le battement des artères, qui est plus foible & souvent intermittent.

Le cœur dans chaque contraction vient frapper de sa pointe contre les côtes, d'une manière très-sensible; ce qui est l'effet de la réaction des oreillettes, dont les parois gonflées par le sang qui y aborde, repoussent la base du cœur & le portent contre les côtes.

Tant que ce mouvement est proportionné, soit par sa force, soit par sa vitesse, à celui des artères, il n'y a point de palpitation. Dans la fièvre, par exemple, le mouvement du cœur est plus fort & plus vite; mais on ne peut pas dire pour cela que cet organe soit en palpitation, parce que le mouvement des artères se trouve en même raison. Dans la syncope, le mouvement des artères devient foible, mais celui du cœur lui est proportionné: il n'y a donc point aussi de palpitation.

Nous avons fait voir que tout le mécanisme animal dépendoit de la faculté réactive des différents organes, qui entretient chez eux un mouvement perpétuel dont la force & la vitesse dépendent de la texture particulière de chacun d'eux, & de l'action qui les met en jeu; d'où il résulte que leur mouvement doit augmenter en raison des résistances que les fluides leur opposent, parce que la résistance des fluides devient à l'égard des solides le principe d'une réaction qui accélère leur mouvement; ce qui se

remarque sensiblement dans la fièvre, où la force & la vitesse de l'oscillation du cœur & des artères augmentent en proportion de la résistance qu'oppose le sang à leur action.

C'est dans cette propriété singulière de la fibre animale, sans laquelle la circulation seroit non-seulement dérangée au plus petit obstacle, mais cesseroit bientôt, pour peu qu'il subsistât, que l'on trouve la cause des différents phénomènes que présente l'économie animale, sans avoir besoin de recourir à cet être chimérique qu'on a gratuitement placé dans l'animal, pour veiller à sa conservation, & que différents Auteurs désignent sous le nom de nature, qui, selon eux, préside à toutes les fonctions vitales, combat leur ennemi, chasse ou détruit les causes des maladies, porte dans toutes les parties les secours que leur état exige.

Ils sont cependant forcés de convenir que l'intelligence peu commune, dont ils la supposent douée, ne l'empêche pas d'agir quelquefois d'une manière très-désavantageuse à l'individu qu'elle protège, puisqu'elle porte souvent dans un organe des secours qui lui deviennent pernicious, que souvent elle augmente les progrès d'une inflammation par les oscillations trop vives qu'elle excite dans la partie enflammée, qu'elle cause quel-

quefois dans l'économie animale le plus grand trouble à l'occasion d'une irritation particulière qui réside dans une partie peu essentielle à la vie ; de manière que , si l'on compare le bien qu'on lui attribue , au mal qu'elle occasionne , on seroit tenté de la croire plus nuisible que salutaire.

En voilà , je pense , assez pour montrer le ridicule de cette chimere , & pour lui faire préférer le système que j'annonce , dans lequel on ne rencontre pas de semblables contradictions , dans lequel on voit que tous les organes jouissent par leur structure & la propriété de la fibre qui les compose , de l'avantage de pouvoir augmenter la force & la vitesse de leur mouvement , en proportion des résistances qu'ils rencontrent , lesquelles résistances sont obligées de céder , à moins qu'elles ne soient d'une nature invincible ; car alors le plus foible doit céder au plus fort.

D'après ces notions , il est aisé de comprendre que le cœur doit entrer en palpitation , 1°. toutes les fois que le sang aborde dans ses ventricules en trop grande quantité ou avec trop d'impétuosité , 2°. toutes les fois qu'il le rencontre chez lui ou dans son voisinage quelques obstacles qui gênent la circulation du sang ; 3°. toutes les fois que le mouvement du cœur est sollicité par

l'action de quelque stimulant : de là naissent différentes especes de palpitations qui doivent se distinguer par leurs causes.

DE LA PALPITATION causée par l'anévrisme du cœur. M. DE SENAC, maladie du cœur, pag. 444. Lancisius de aneurismat.

Le ventricule droit y est plus sujet que le gauche, parce que ses parois sont plus minces.

Le sang porté dans les ventricules du cœur avec trop d'impétuosité, est ordinairement une cause des anévrismes du cœur : aussi tous ceux qui font des exercices violents, comme les coureurs & les porte-faix y sont très-sujets.

La rigidité des valvules qui opposent trop de résistance au passage du sang des ventricules, dans les grosses arteres ; les concrétions polipeuses qui bouchent au sang une partie de ses voies ; la frayeur, & certaines passions dans lesquelles le cœur & les arteres demeurent resserrés, sont autant d'accidents qui favorisent la formation des anévrismes tant du cœur, de ses oreillettes, que des grosses arteres, & qui occasionnent des palpitations.

On reconnoît la palpitation causée par l'anévrisme du cœur, parce qu'elle

est plus grande, plus fréquente, qu'elle augmente à la plus petite cause, qu'elle est accompagnée de syncope, qu'on sent battre contre les côtes & le cartilage xiphoïde un plus gros volume du cœur que dans l'état naturel. Le pouls devient quelquefois vif & plein, quoique dans le même temps la palpitation du cœur soit très-petite & presque imperceptible; ce qui est causé par l'engorgement du sang dans les oreillettes, tandis que les ventricules sont vuides.

Les anévrismes du cœur occasionnent souvent l'hémopthysie, la difficulté de respirer, l'asthme, la phthysie & l'hydropisie de poitrine.

Il n'est point de remède capable d'opérer la cure radicale de cette maladie; mais on en recule & tempere les accidents par l'habitude d'une vie tranquille, exempte de vives passions; en évitant tout ce qui peut causer de l'agitation, en usant sobrement d'aliments légers, & en se faisant tirer de temps en temps quelques palettes de sang. Les narcotiques prudemment administrés sont encore très-salutaires.

DE LA PALPITATION, causée par l'anévrisme de l'aorte. BAGLIVI, pag. 403.

Un homme sexagénaire étant tombé de dessus l'échelle de sa bibliothèque,

éprouva au bout de deux ans des anxiétés autour du cœur, des palpitations, avec une difficulté de respirer. Dans la crainte de passer pour vapoureux auprès de son Médecin, il s'abstint de lui faire part de son état.

Un jour qu'il étoit debout, & qu'il parloit à sa fille, il tomba mort sur le champ. Son Médecin ordinaire accourut, & attribua sa mort à une apoplexie; un autre l'attribua à un catarre suffoquant; M. Sauvage opina qu'elle étoit due à la rupture d'un anévrisme, qui avoit son siege autour du cœur: & l'ouverture du cadavre confirma son sentiment. A l'ouverture de la poitrine, on apperçut un grand sac livide; on trouva le péricarde distendu & plein de sang, l'aorte étoit quatre fois plus épaisse que dans son état naturel; elle étoit intérieurement garnie de lames osseuses, & présentoit en dehors des fentes noires, d'où le sang avoit coulé dans le péricarde.

Une fille souffrit pendant deux années de grandes palpitations, des vertiges, de fréquentes syncopes, une difficulté de respirer, une inégalité dans le pouls, avec les autres symptômes qui indiquent l'anévrisme. Les parties qui recevoient le sang de l'artere dilatée, furent souvent attaquées de stupeur, d'impuissance dans le mouvement, & même de paralysie.

paralytie. Cette observation est encore de Baglivi, où l'on voit que, selon Lancisius, dans les grands anévrismes il survient à la suite du temps Leucophlegmatie ou Ascite.

Dans les anévrismes considérables & sphériques de l'aorte, il se forme souvent des concrétions polipeuses, en forme de lames, comme l'ont remarqué Lancisius & M. Marcot, dans les Mémoires Académiques de Paris.

M. de Senes, de la Société Royale de Montpellier, très-habile géometre, tomba sur le dos. Deux ans après, il se plaignit d'une douleur qui traversoit la poitrine, & répondoit à la quatrième vertebre du dos, avec une légère difficulté de respirer, palpitation & intermission périodique dans le pouls, qui revenoit à chaque minute; il mourut dans un vomissement de sang. M. Sauvage trouva l'aorte descendante dilatée en forme de sac, du diametre d'un pouce: ce qu'il avoit prédit au Chirurgien Girard, avant l'ouverture du cadavre.

DE LA PALPITATION causée par le rétrécissement de l'aorte. LANCISIUS.

De anev. prop. 53. WILLIS. tom. 2.

p. 245. VIEUSSENS. obs. traité du cœur.

Un Chanoine d'un tempérament mélancolique étoit tourmenté de palpita-

tion, d'inégalité & d'intermittence dans le pouls, d'asthme & de vertiges, surtout dans les mouvements un peu violents du corps, & les vives passions.

Son cadavre fit voir les valvules de l'aorte en partie osseuses, & en parties cartilagineuses; ce qui avoit rétréci l'aorte, & causé dans l'oreillette droite, la veine cave, & le ventricule droit, moins dans le gauche, une dilatation considérable, du diametre d'un poing.

Un vieillard adonné au vin & à la biere étoit souvent attaqué de palpitation: son cadavre fit voir le tronc de l'aorte au sortir du cœur, osseux, & ses parois comprimés. WILLIS. *de palp.* p. 145.

Madame de Castre étoit tourmentée d'une grande difficulté de respirer, de palpitation, avec inégalité dans les pouls; on trouva après sa mort toute l'aorte, les arteres iliaques & spermaticques ossifiées. VIEUSSENS. *de cord. obser.*

DE LA PALPITATION causée par un polipe. Monsieur DE SENAC. liv. 4. ch. 20.

Son signe principal est une inégalité dans le pouls, qui change selon la figure & le siege du polipe.

Lorsque ce sont les arteres qui sont obstruées par le polipe, les ventricules du cœur sont dilatés; quand le polipe

se trouve dans le ventricule, la dilatation est alors dans les oreillettes. Le malade sent un poids & des douleurs diffusives vers la région du cœur, une grande anxiété, & une oppression qui augmente par les mouvements du corps.

Le polipe qui a son siege dans l'oreillette ou le ventricule droit, cause une plus grande difficulté de respirer, que dans l'oreillette gauche.

On prévient la formation du polipe, si après de grandes frayeurs on a soin de se faire ouvrir la veine; si dans de grands frissons on fait usage de boissons chaudes; si dans les maladies aiguës du poumon, on ne néglige pas les saignées & les boissons adoucissantes; si enfin dans les maladies chroniques, comme la mélancolie, on fait usage des eaux ferrugineuses & des martiaux.

Lorsque le polipe est formé, il faut éviter tout ce qui peut agiter le corps & l'esprit, se faire ouvrir de temps en temps la veine, & tenter la dissolution du polipe par l'usage du sel de tartre, du savon & de l'eau de chaux.

Lorsque le polipe a son siege dans le ventricule ou l'oreillette gauche, le malade a tous les symptomes d'une grande conjection de sang dans le poumon; il respire difficilement sans tousser ni cracher aucune matiere pituiteuse, & outre les autres symptomes communs aux

172 TRAITÉ DES MALADIES
especes précédentes, qui sont les douleurs, les anxiétés dans la région du cœur, qui augmentent par l'agitation du corps, il arrive à celle-ci de fréquentes syncopes, qui vont quelquefois jusqu'à la lipothymie, & même l'asphyxie, qui est l'état le plus proche & le plus semblable à la mort.

DE LA PALPITATION causée par l'abcès du péricarde. LANCISIUS. de anev. lib. 1. prop. 5.

Une personne attaquée de palpitation & de difficulté de respirer, que l'on croyoit devoir attribuer à un anévrisme, mourut subitement sans avoir été soulagée par la saignée; on trouva un abcès à la base du péricarde, plein d'une matière épaisse qu'on nomme méliceris, & qui étoit contenue entre les deux tuniques de cet organe.

DE LA PALPITATION causée par les vapeurs hystériques. De Sydenham.

On la reconnoît aux signes multipliés des vapeurs hystériques, aux spasmes internes, à la grande foiblesse de corps & d'esprit, qui les rend si sensibles, que le moindre sujet de chagrin ou de joie porte dans l'économie animale le plus grand trouble; & c'est alors que la

palpitation se fait plus vivement sentir. Le repos de corps & d'esprit, l'odeur des liqueurs spiritueuses, des boissons cordiales, l'usage enfin des anti-hystériques, dont on trouvera l'histoire à l'article de cette maladie, sont les remèdes qui conviennent à cette espèce de palpitation.

Les filles mal réglées qui ont les pâles couleurs, sont aussi sujettes aux palpitations, parce qu'elles ont un sang presque dissous, dans lequel nagent des grumeaux que la lenteur de la circulation laisse former, comme cela arrive au sang tiré de la veine, qui a reposé dans un vase: ces grumeaux s'embarassent dans les artères, & causent la palpitation. Cet état est accompagné de pesanteur & lassitude dans les membres, de difficulté de respirer. On guérit par le long usage des martiaux, & par les emménagogues.

DE LA PALPITATION causée par l'humeur arthritique. Monsieur Lazerne, Prof. de Montp.

Une personne septuagénaire sujette à la goutte, demeura deux ans, contre l'ordinaire, sans en éprouver aucun accès. Après de longs travaux de cabinet, il fut affligé pendant trois mois de vertiges, auxquels succéderent des palpitations de

cœur. Les vertiges s'étant dissipés, le sang se portoit de temps en temps à la tête. Dans le paroxisme des palpitations, il se sentoît presque suffoqué, & le pouls disparoïffoit ; aucun Médecin ne doutoit que ces accidents ne fussent l'effet d'un polipe. Au bout de dix-huit mois, les pieds commencerent à éprouver les douleurs de la goutte, & dans le même temps il fut guéri de ses palpitations.

DE LA PALPITATION tremblante, ou plutôt du tremblement de cœur.

Ses signes sont peu sensibles ; Galien dit que c'est un certain mouvement du cœur, semblable à la palpitation.

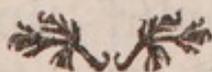
Selon le sentiment de M. Sauvage, c'est un mouvement, ou plutôt un tremblement de la poitrine, avec un pouls inégal & intermittent, qui répond à ce tremblement, accompagné de cardialgie & de difficulté de respirer, qui revient au plus petit mouvement du corps.

Ce tremblement est occasionné par l'anévrisme des oreillettes, ou par une dilatation considérable du cœur ; ce qui fait que la vraie palpitation, c'est-à-dire, le battement accéléré du cœur contre le côté gauche, n'est pas bien sensible ; on sent seulement une certaine trémulation vers la région du cœur,

qui agite la poitrine, soit en inspirant, soit en expirant.

Cette augmentation de la masse du cœur gêne la respiration, de manière cependant que le malade peut se coucher horizontalement, à moins que cet état ne soit compliqué d'hydropisie de poitrine : ce qui est assez ordinaire vers la fin de cette maladie. L'œsophage & l'estomac se trouvent aussi comprimés : ce qui occasionne des nausées, le vomissement & la cardialgie, sur-tout lorsque le malade se tient debout.

On voit ordinairement sur la fin de la maladie, survenir la toux & un crachement de sang noirâtre, des anxiétés, l'œdème des pieds & des jambes, l'hydropisie de poitrine, la difficulté de respirer, qui oblige le malade à se tenir la tête élevée en dormant ; les urines sont peu abondantes & rouges. Cette maladie paroît décrite & observée par quelques Auteurs qu'on trouve cités dans les maladies du cœur de M. de Senac.



C H A P I T R E X I V .

De l'Asthme convulsif.

L'Asthme est une difficulté de respirer qui se distingue des autres affections de la poitrine accompagnées de respiration laborieuse , parce que les accès en sont périodiques , & qu'elle forme une maladie chronique.

On reconnoît plusieurs especes d'asthme, parmi lesquelles l'humoral & l'asthme convulsif tiennent la premiere place ; mais je me bornerai à donner l'histoire de cette derniere espece , parce que les autres n'ont aucun rapport avec la matiere que je traite.

L'Asthme convulsif est une maladie causée par le spasme ou la convulsion des muscles de la poitrine , ou de la membrane qui lie les anneaux cartilagineux des bronches , & qui est en partie musculieuse , & en partie membraneuse. Nous établirons deux sortes d'asthme convulsif , que la différence des symptomes rend très-faciles à distinguer.

Pour que la respiration soit libre , & s'opere avec aisance , il faut que la capacité de la poitrine se puisse dilater

& refferrer facilement ; que les conduits qui transmettent l'air dans les cellules bronchiques , soient assez souples pour céder facilement à la pression de l'air qui ne pénètre dans le poumon que par son propre poids ; sans ces conditions , il doit nécessairement survenir des difficultés dans la respiration : c'est ce qu'on voit arriver dans le spasme ou la convulsion des nerfs de la poitrine , ou de ceux du poumon ; celle des nerfs de la poitrine gêne sa dilatation , & alors l'air ne trouvant pas assez de vuide dans le poumon , ne peut s'y introduire dans la quantité requise pour le dilater au point où il doit l'être pour faciliter la circulation du sang.

Le spasme de la membrane bronchique empêche les vaisseaux aériens de céder au poids de l'air ; ensorte que , quoique la capacité de la poitrine conserve la faculté de se dilater autant qu'il seroit nécessaire pour une inspiration naturelle , elle ne peut le faire par rapport au poids de l'air qui la comprime de tous les côtés , comme on n'ouvre qu'avec peine un soufflet dont les ouvertures , par lesquelles l'air doit s'introduire , sont bouchées.

L'asthme causé par la convulsion des muscles de la poitrine se reconnoît à la difficulté de respirer , qui est plus grande , plus laborieuse que dans l'au-

tre, à une douleur tensive de la poitrine, sans toux & sans expectoration.

Dans l'asthme causé par la convulsion des nerfs de la membrane bronchique, la difficulté de respirer est moins grande; les mouvements d'expiration & d'inspiration sont plus accélérés; le malade sent peu & souvent point du tout de douleur à la poitrine; mais il est ordinairement fatigué par une toux sèche, qui se termine à la fin de l'accès, par le crachement d'une humeur muqueuse peu abondante.

Ces deux états peuvent être compliqués, c'est-à-dire que la convulsion des nerfs de la poitrine se joint quelquefois à celle de la membrane bronchique, & alors les accidents tiennent de l'une & l'autre maladie; je ne parle point de celles qui se trouvent compliquées avec quelques autres vices du poumon, comme obstruction dans les glandes bronchiques, conjection d'humeur visqueuse dans les vaisseaux lymphatiques, &c. parce que leur cure exige des remèdes différents de ceux qui conviennent aux maladies des nerfs.

La cause prédisposante de l'asthme convulsif gît dans la délicatesse & la sensibilité trop grande des nerfs, tant de la poitrine que du poumon; aussi cette maladie est-elle presque toujours la compagne des autres accidents qui

naissent de la foiblesse générale du genre nerveux. On la voit survenir dans presque toutes les affections histériques. Il est des personnes qui en éprouvent les accès au plus petit trouble que portent dans la machine les passions de l'ame, comme la frayeur, le chagrin, la colere ou la joie.

Les causes occasionnelles sont en très-grand nombre, mais elles seroient le plus souvent sans effet, si la cause prédisposante n'avoit point lieu, c'est-à-dire qu'elles ne seroient pas capables d'exciter les accidents de l'asthme, dans un sujet dont les nerfs de la poitrine & du poumon jouiroient de la force & du ton convenables à la régularité de leurs fonctions.

On peut donc mettre au nombre des causes occasionnelles de cette maladie.

1°. L'âcreté d'une humeur qui irrite les nerfs de la poitrine, telle que celle de la goutte, du rhumatisme, des dartres, ou de quelques autres vices psoriques: on a vu alternativement succéder l'asthme aux douleurs de la goutte, & la goutte à l'asthme. J'ai traité une Demoiselle qui avoit eu l'imprudence de se faire passer par un topique une dartre qu'elle portoit depuis plusieurs années au visage, sans prendre aucun remede capable de détruire ou de corriger le vice dartreux, dont son sang étoit imprégné.

La disparution de cette dartre fut suivie d'une oppression très-violente, dont les accès revenoient deux, trois fois par jour; je lui appliquai un emplâtre vésicatoire sur l'endroit qu'avoit occupé la dartre, & qui étoit encore rouge: ce qui détermina l'humeur dartreuse à reprendre son premier siege, & dès-lors l'oppression cessa.

2°. La diminution ou la suppression subite de la transpiration, ou de quelques autres évacuations, comme le flux menstruel ou hémorrhoidal.

3°. Les affections de l'estomac, dont les nerfs irrités par quelque mauvais levain communiquent à ceux de la poitrine le spasme qu'ils éprouvent; les vents qui en dilatant sa cavité, pressent le diaphragme, & distendent tous les nerfs voisins.

Une fille de quinze ans éprouvoit depuis six mois une oppression dont les accès se renouvelloient constamment demi-heure après ses repas; son estomac étoit alors très-gonflé par des vents; l'usage de l'opiat stomachique indiqué à la page 71, la guérit parfaitement dans l'espace de deux mois. Je fis précéder ce remede d'un émétique, & de deux potions purgatives.

4°. Une hémorrhagie ou un flux menstruel trop abondant, en affoiblissant le genre nerveux, peut aussi de-

venir la cause occasionnelle de l'asthme convulsif. On voit souvent des femmes sujettes à des regles abondantes, qui les affoiblissent beaucoup, & leur font éprouver plusieurs accidents des maladies nerveuses, dont elles se trouvent ensuite délivrées dans leur grossesse, par la cessation du flux menstruel.

5°. L'irritation des nerfs de la matrice se communique souvent à ceux de la poitrine. J'ai vu une femme hystérique dont les accidents étoient accompagnés d'une violente oppression, qui ne cessoit que par l'évacuation d'une humeur glaireuse qui s'écouloit par le vagin. Puis-je ajouter qu'on accéléroit la guérison des accès, quand par le chatouillement du clitoris on provoquoit la sortie plus prompte de cette humeur?

Le paroxisme de l'asthme convulsif est un accident qui tourmente beaucoup les personnes sujettes à cette maladie; on ne doit donc rien négliger pour en diminuer la force & en abrégier la durée.

La saignée est de tous les autres moyens celui qui opere un effet plus sûr & plus prompt. En diminuant la quantité du sang, elle produit dans le genre nerveux un relâchement qui est bientôt suivi de celui de la poitrine; mais, outre que la saignée peut être

dangereuse dans plusieurs cas, comme dans l'asthme causé par indigestion, dans celui qui survient à la suite de quelques évacuations trop abondantes, &c. c'est que son effet étant de relâcher & d'affoiblir la fibre nerveuse, elle augmente sa disposition aux spasmes & aux convulsions, de manière qu'elle ne calme ordinairement un accès que pour en faire naître plus promptement un autre.

J'ai connu une fille qui commença à éprouver les accès d'un asthme convulsif à quinze jours de distance les uns des autres. Le Chirurgien qui la servoit prit l'habitude de lui ouvrir la veine, & négligea tout autre remède, celui-ci lui ayant toujours réussi; les accès se rapprochèrent de plus en plus, & furent ensuite si fréquents, qu'ils revinrent jusqu'à deux, trois fois par jour. Cette fille seroit morte victime des saignées trop réitérées qui lui procuroient cependant un soulagement momentané, si un Médecin plus éclairé ne lui eût interdit ce remède perfide, en lui en substituant d'autres qui la ramenerent peu à peu à son précédent état. Elle jouissoit, il y a quelques années, d'une assez bonne santé; les accès de l'asthme étoient légers, & revenoient rarement.

Cette observation nous apprend combien les saignées doivent être ménagées

dans les maladies des nerfs, puisque leur effet est presque toujours contraire à la cause primordiale qui les occasionne. J'ai éprouvé que les bains de pieds dans une eau agréablement chaude, calmoient assez promptement les spasmes & les convulsions. Je fus appelé dernièrement pour secourir une Dame qui étoit attaquée d'un violent accès hystérique; elle avoit une oppression si grande, qu'elle paroissoit presque suffoquée; la rougeur de son visage annonçoit que le sang revenoit difficilement de la tête; tous ses membres étoient roides, & de temps en temps agités par des mouvements convulsifs; je lui fis mettre les pieds & les mains dans l'eau chaude, je lui en fis respirer la vapeur, & les accidents cessèrent au bout d'un quart-d'heure, sans être obligé d'employer aucun autre remede.

Quand les bains ne sont pas suffisants, on doit avoir recours aux potions anodines & aux narcotiques, en y joignant les remedes qui conviennent au genre de cause qui a produit la maladie, comme le musc, le castoreum & le camphre. Lorsque l'asthme est accompagné de vapeurs hystériques, il peut arriver que l'oppression ne cede point encore à ces remedes, & qu'elle devienne de plus en plus pressante; on doit alors tenter la saignée; il suffit

quelquefois d'ouvrir la veine, pour voir tout-à-coup les accidents se calmer, quoiqu'il soit encore très-peu sorti de sang : ce qui nous apprend que pour soulager le malade, il est inutile d'en tirer une grande quantité, puisque l'ouverture de la veine produit un relâchement suffisant pour faire cesser le spasme des muscles de la poitrine ; il est donc prudent de la refermer, dès qu'on s'apperçoit que le malade commence à être soulagé, afin de ménager sa force, dont la foiblesse est toujours la cause primordiale de la maladie.

Tels sont les remèdes qui doivent être employés dans le paroxisme de l'asthme convulsif. On cherche ensuite à en prévenir, ou du moins à en éloigner les retours par l'usage des remèdes propres à combattre les différentes causes qui y ont donné lieu, ainsi que je l'ai expliqué dans le commencement de ce chapitre.



CHAPITRE XV.

De la Colique Nerveuse.

ON appelle improprement coliques, les douleurs aiguës qui se font sentir par intervalle dans l'abdomen, quoique celle de l'intestin colon fût la seule qui dût naturellement porter ce nom, puisque le mot de colique tire son étymologie de cet intestin.

On appelle colique d'estomac, la douleur momentanée de ce viscere; colique hépathique, celle du foie; splénique, celle de la rate; néphrétique, celle des reins. On nomme colique bilieuse, celle qui est causée par la bile; pituiteuse, celle qui a pour cause une pituite que les anciens appelloient vitrée, parce qu'elle est blanche & transparente comme le verre; sa viscosité la fait adhérer fortement aux intestins, & son âcreté en irrite vivement la membrane nerveuse. On appelle sanguine, celle qui est produite par l'engorgement du sang dans les vaisseaux qui rampent sur le canal intestinal; & enfin nerveuse, celle qui dépend du spasme ou de la convulsion des nerfs qui se distribuent aux différents viscères contenus dans la capacité du ventre. Cette dernière espece comprend la coli-

que de Poitou, celle des Peintres, celles qu'on nomme hystérique; & enfin, toutes celles qui sont causées par la foiblesse & la trop grande sensibilité du genre nerveux, auxquelles les personnes vaporeuses sont sujettes.

Quoique la colique de Poitou, ainsi que celle des Peintres, soient des maladies qui attaquent spécialement le genre nerveux, puisqu'on leur voit souvent succéder la paralysie des extrémités inférieures, je m'abstiendrai dans cet ouvrage d'en donner l'histoire, parce que je ne saurois rien ajouter à la description qu'en ont fait plusieurs Auteurs, & aux moyens curatifs qu'ils ont indiqués; on peut consulter à ce sujet M. Dubois, M. Bordeu, & plusieurs observations qu'on trouve dans la bibliothèque raisonnée.

Je nomme coliques hystériques, non-seulement celles qui ont leur siège dans la matrice, mais aussi toutes les douleurs qui se font sentir dans les différentes régions du ventre, & qui dépendent d'une irritation communiquée par les affections de la matrice.

Il est peu de personnes du sexe qui n'éprouvent des coliques hystériques aux approches du flux menstruel. Celles en qui cette évacuation se fait difficilement y sont plus sujettes que les autres, & les souffrent plus violentes. Ces

coliques font l'effet de la distention qu'occasionne dans les nerfs de la matrice l'affluence du sang qui s'accumule dans ses vaisseaux, pour ensuite faire éruption & s'écouler par le vagin.

Les femmes nouvellement accouchées font aussi plus ou moins sujettes aux coliques de matrice, que leur font éprouver les vives contractions de ce viscere, qui cherche à se débarrasser du sang & d'une espece d'humeur laiteuse dont ses parois font gorgés.

Lorsque ces coliques, tant celles qui surviennent à l'approche des regles, que celles qui succedent à l'accouchement, ne font pas absolument insupportables, il convient de n'employer aucun remede pour les guérir, afin de ne point troubler la nature dans ses opérations, en s'opposant aux efforts qu'elle fait alors pour expulser des humeurs dont le séjour lui deviendroit pernicieux.

Mais les douleurs qu'elles excitent font quelquefois si vives, & portent un si grand trouble dans l'économie animale, qu'elles font souvent suivies de convulsions, & même d'accès épileptiques très-dangereux. Nous ne devons alors rien négliger pour les calmer.

On calme celles qui surviennent à l'approche du flux menstruel par la saignée, si le tempérament de la malade, ou quelque autre indisposition n'en

contr'indique pas l'usage, par l'application sur le ventre de linges chauds ou par des fomentations chaudes d'une décoction de camomille & de matricaire.

J'ai vu réussir le remède suivant auprès d'une Demoiselle qui étoit tourmentée tous les mois de ces coliques, au point de tomber dans de violentes convulsions. Je lui fis appliquer sur le ventre une omelette faite avec de la mie de pain, du lait, des œufs, de l'oignon & du safran en assez grande quantité; cette application la soulagea très-prompement. Depuis elle a eu souvent recours à ce remède, qui facilitoit l'éruption de ses règles. J'ai aussi presque toujours vu réussir la potion suivante: Prenez eau de canelle orgée une once; eau de mallice deux onces; teinture de castoreum vingt gouttes; laudanum dix gouttes; sirop de pavot blanc demi-once. J'ai remarqué que cette potion, loin de retarder l'éruption du flux menstruel, comme on pourroit le présumer, par rapport au laudanum, dont l'effet ordinaire est de ralentir les excrétions, elle la provoquoit au contraire, en détruisant le spasme & la crispation des vaisseaux de la matrice qui s'opposent à cette éruption.

On peut avec les mêmes précautions employer les mêmes remèdes pour soulager les femmes qui sont, après leur accouchement, cruellement tourmentées.

tées des coliques de matrice, parce que leur état présente les mêmes indications à remplir, qui font de détruire le spasme & la crispation des nerfs de la matrice. Les personnes délicates, qui ont la fibre nerveuse foible d'une mobilité & d'une sensibilité trop grande, sont sujettes à des coliques nerveuses, capables d'en imposer par les différents symptomes qu'elles affectent, selon les endroits où elles se font sentir; tantôt dans la région des reins, elles y prennent tous les signes de la colique néphrétique; quelquefois sur la vessie, elles la feroient croire embarrassée d'une pierre, quoique cependant le spasme & la crispation des nerfs de ces organes soient les seules causes des accidents que les malades éprouvent.

Il est intéressant de distinguer ces especes de coliques d'avec celles dont elles affectent le caractère, tant pour le pronostic qu'on doit en porter, (dont la justesse honore autant le Médecin, que son erreur lui fait tort) que pour les remèdes qu'il convient de mettre en usage.

On les distingue par la connoissance qu'on prend du tempérament du malade. On a lieu de présumer que la colique est simplement nerveuse, lorsque la personne qui l'éprouve est sujette aux accidents de vapeurs; qu'elle a eu

précédemment d'autres symptomes qui ont annoncé la foiblesse & la trop grande sensibilité des nerfs; qu'après que la douleur s'est dissipée, & dans un moment où la malade paroît assez bien se porter, elle s'en trouve sur le champ attaquée à l'occasion d'une frayeur, d'un chagrin, & de quelques autres passions qui dans une telle disposition s'allument avec la plus grande facilité.

Sydenham rapporte une observation bien faite pour prouver ce que je viens d'avancer. Une Dame fut tout-à-coup saisie d'une douleur violente dans la région de la vessie, suivie d'une suppression d'urine, qui lui fit croire qu'elle portoit une pierre dans la vessie. Mais Sydenham, qui avoit été appelé pour la secourir, instruit que cette Dame étoit sujette à diverses affections hystériques, défendit l'usage des remèdes relâchans, qu'un Apothicaire se préparoit à lui donner, & lui prescrivit un narcotique qui fit cesser subitement la suppression d'urine.

Le même Auteur donne l'histoire d'une colique nerveuse, qui porte tous les caractères de celle qu'on nomme bilieuse, & qui est causée par des pierres embarrassées dans les conduits biliaires, qui s'opposent au passage de la bile dans le duodenum, & la font refluer dans le sang; d'où il résulte une

jaunisse, après laquelle les accidents commencent à se calmer, & laissent au malade quelque intervalle, pour ensuite se renouveler, souvent avec plus de violence.

Le spasme des nerfs hépatiques peut produire le même effet, en crispant les petits conduits cystiques & hépatocystiques, qui dans cet état ne laissent plus couler la bile, & l'obligent à refluer dans le sang : ce qui occasionne un ictère, comme dans la colique bilieuse.

Quoique les causes de ces deux maladies soient très différentes, leurs symptômes se ressemblent si parfaitement, que Boerhaave lui-même, contradicteur à cet égard de Sydenham, n'a pas admis la distinction de cet Auteur, & a prétendu que la colique qu'il nomme nerveuse, est une vraie colique bilieuse; mais quelque respectable que soit le sentiment de Boerhaave, les observations de Sydenham sont trop fideles & trop savantes pour nous laisser aucun doute sur l'existence de cette maladie; d'ailleurs, on peut penser que Boerhaave à qui l'on doit la découverte des causes de la colique bilieuse, que les anciens Médecins avoient ignorée, prévenu de cette nouvelle découverte, a condamné trop légèrement Sydenham.

Je suivrai donc ce dernier dans les préceptes qu'il nous donne sur cette

espece de colique nerveuse. Parfaitement instruit des remedes qui conviennent aux maladies des nerfs, il rejette avec raison les saignées & les purgatifs répétés, qui sont indiqués dans la colique bilieuse, & qui dans celle-ci aigrissent les accidents, en augmentant la foiblesse du genre nerveux.

En effet, si l'on considere que la cause primordiale de cette maladie gît dans la grande délicatesse & la grande sensibilité des nerfs, il sera aisé de concevoir que des remedes faits pour évacuer des humeurs grossieres, en sollicitant vivement l'action des organes secrétoires & excrétoires, ne peuvent qu'aggraver les accidents; & quoique le vomissement des matieres bilieuses dont cette colique nerveuse est souvent accompagnée, semblent indiquer les évacuans, on ne sauroit les employer sans s'exposer à rendre mortelle une maladie, qui par elle-même ne menace d'aucun danger pour la vie.

Les calmants, les anodins & les narcotiques, sont les seuls remedes qui conviennent: cependant il arrive quelquefois que ces remedes n'ont pas l'effet qu'on en attendoit, parce que, comme l'a remarqué Sydenham, quand l'estomac se trouve farci d'humeurs, les narcotiques n'agissent que très-imparfaitement. Il faut alors avoir recours à
la

la saignée, mais avec beaucoup de ménagement, & aux purgatifs les plus doux. Après cette précaution, on prescrit le laudanum ou les gouttes anodines dans une potion cordiale, telle que celle qui est indiquée ci-dessus, qui ont alors plus d'effet, données à une petite dose, que ne l'auroit eu une plus grande dose avant que l'estomac fût débarrassé.

La jaunisse qui succede quelquefois à cette colique, se dissipe ordinairement sans le secours d'aucun remede : cependant quand elle subsiste trop longtemps, on peut employer le remede suivant indiqué par Sydenham. Prenez racines de garance & de curcuma, de chacune une once ; de grande chélideine, feuilles & racines, & de sommités de petite centaurée, de chacune une poignée ; faites bouillir dans partie égale d'eau & de vin du Rhin, de la mesure d'une pinte & demie qu'on fait réduire à une pinte ; coulez ensuite la liqueur, & y ajoutez deux onces de sirop des cinq racines apéritives : le malade en prendra un demi-setier chaud, matin & soir. L'expérience m'a appris que ce remede étoit très-efficace dans toutes les jaunisses, quelles causes qu'elles puissent avoir.

Les bains & tous les remedes indiqués à l'article des vapeurs, pour for-

194 TRAITÉ DES MALADIES
tifier le genre nerveux, doivent aussi
entrer dans le traitement de la colique
nerveuse.

CHAPITRE XVI.

Du Hoquet.

LE hoquet est un mouvement convulsif du diaphragme, par lequel il est subitement abaissé : ce qui occasionne une prompte inspiration, accompagnée d'un son aigu, que produit le passage accéléré de l'air par la glotte.

Les causes du hoquet sont les mêmes que celles de l'éternuement ; l'une dépend de l'irritation de la membrane pituitaire, qui se communique aux muscles de la poitrine ; & l'autre de l'irritation de l'orifice supérieur de l'estomac & souvent de l'œsophage, qui se communique au diaphragme.

Les personnes délicates y sont plus sujettes que les autres : ce qui fait que les enfants en sont plus souvent atteints que les adultes. On remarque que les gourmands, & ceux qui mangent avidement sans beaucoup mâcher, ou qui ne détremper pas assez les aliments par la boisson, éprouvent assez ordinairement cet accident.

Quand le hoquet est simple, il est sans douleur; mais il arrive quelquefois que l'œsophage entre en convulsion en même temps que le diaphragme, ce qui raccourcit ce conduit, & occasionne un tiraillement vers l'orifice supérieur de l'estomac, dans l'instant que le diaphragme s'abaisse, qui produit dans cet endroit un sentiment douloureux.

Le hoquet est souvent causé par l'acrimonie, soit des humeurs, soit des aliments; on remarque que la corruption du lait dans l'estomac des enfants, leur cause cet accident.

Guldenklec rapporte quelques observations de hoquet survenu pour avoir mangé de la ciguë, de l'euphorbe, de l'ail, de l'oignon, du gingembre; les mets trop épicés, outre les mauvais effets qu'ils produisent dans l'économie animale, causent souvent des hoquets incommodes & douloureux.

Le hoquet vient encore à la suite de la suppression de quelques évacuations périodiques ou critiques, dont l'humeur retenue se porte sur l'estomac ou sur quelques autres parties voisines du diaphragme. On l'a vu survenir à la suppression de la goutte, de certaine douleur rhumatismale, à la dysenterie, aux hémorrhoides & au flux menstruel, supprimés.

Le hoquet est souvent un symptôme dangereux d'une autre maladie, comme de la paraphrénésie, de l'entérocele, de la phrénésie, de la colique néphrétique, de la dysenterie.

Dans les fièvres malignes, le hoquet est un très-mauvais présage, à moins qu'il ne survienne dans un jour critique, & dans le temps que les urines ont donné des signes avantageux de coction; le hoquet alors ne menace d'aucun danger, il annonce au contraire une évacuation critique par le vomissement ou par les selles.

Le hoquet qui survient à la suite d'hémorrhagie considérable, de grandes évacuations, comme dans le cholera-morbus; est aussi très-dangereux.

Il est des espèces de hoquets qui semblent dépendre de l'action détraquée du diaphragme, sans qu'on puisse en découvrir la cause. Hequet, dans son ouvrage intitulé : *Naturalisme des convulsions*, part. 2. p. 113. rapporte l'histoire d'un hoquet singulier. Une fille de vingt-trois ans étoit continuellement tourmentée d'un hoquet violent, dans lequel elle imitoit l'aboiement du chien; à peine pouvoit-elle avaler un bouillon, par rapport aux convulsions du diaphragme & des intestins.

Cette fille étoit à l'Hôpital, auprès de quatre autres malades de son sexe,

qui commencerent le troisieme jour à prendre aussi le hoquet.

Lorsqu'il cessoit à l'une, les trois autres le prenoient pendant demi-heure, & après ce temps, elles étoient toutes quatre agitées par des convulsions si fortes, qu'à peine quatre hommes étoient en état de les retenir; au bout de quatre heures que duroient ces convulsions, elles demeuroient une heure sans paroître respirer; elles avoient ensuite une demi-heure de calme, pendant laquelle elles paroissent assez bien se porter. Après ce temps, tous les accidents se renouvelloient dans le même ordre décrit ci dessus.

J'ai vu une pauvre femme attaquée d'un hoquet habituel, qui produisoit un bruit si aigu & si fort, qu'on ne pouvoit l'entendre sans frémir. On voit des hoquets périodiques qui reviennent tous les mois ou tous les ans, & dont les paroxismes sont entre eux de la même durée.

On lit dans Manget l'histoire d'un malade qui étoit tous les ans attaqué d'un hoquet qui duroit quatorze jours; il dormoit tranquillement dans la nuit, mais dès le matin le hoquet le prenoit, & ne cessoit de le tourmenter jusqu'au soir: il fut foulagé par les saignées.

Le hoquet est quelquefois causé par la compression de l'orifice supérieur de l'estomac, qui peut être produite par l'enfoncement du cartilage xiphoïde,

par le gonflement ou l'obstruction du lobe du foie qui touche l'estomac, ou de quelques autres visceres voisins, comme la rate, l'épiploon, le pancréas, &c.

La blessure de l'estomac occasionne le hoquet; il est bientôt suivi de la mort.

Les personnes vaporeuses sont assez sujettes au hoquet, par rapport aux vents qui s'accumulent dans leur estomac, & qui en distendent les parois.

Les remedes qui conviennent pour guérir le hoquet, sont différents selon la cause qui l'a produit, puisque ceux qui sont propres pour l'arrêter dans un sujet, feroient capables de l'exciter dans un autre. L'émétique qui convient pour le hoquet qui est occasionné par les saburres de l'estomac, nuiroit infailliblement à celui qui seroit causé par l'irritation de la membrane nerveuse.

Le hoquet simple qui survient après avoir mangé, n'exige aucun remede; il n'est pas de longue durée; on peut en hâter la cessation en avalant un verre d'eau fraîche, en retenant quelque temps sa respiration, en provoquant l'éternuement, en comprimant ou en ferrant un peu la poitrine.

Lorsque le hoquet est causé par l'acrimonie des humeurs ou des aliments, on le guérit par l'usage des adoucissans, tels que les émulsions, l'eau de poulet, l'huile d'amande douce, & le lait.

Le hoquet qui survient dans les maladies inflammatoires, se traite par les saignées, les antiphlogistiques, & les remèdes qui conviennent spécialement à la maladie qui y a donné lieu.

Si le hoquet vient à la suite de la suppression de quelques évacuations, il faut par tous les moyens que l'Art indique, chercher à les rétablir.

Le hoquet qui est causé par la compression du cartilage xiphoïde, se guérit par le secours du Chirurgien, qui remet ce cartilage à sa place. Lorsque cette compression est occasionnée par le gonflement ou l'obstruction du foie, de la rate, ou de l'épiploon, ou de quelques autres parties voisines de l'estomac, il faut mettre en usage les remèdes qui conviennent pour détruire les obstructions.

On guérit le hoquet occasionné par les vents qui distendent l'estomac, dans les personnes vaporeuses, par l'usage des carminatifs associés avec les anodins & les anti-spasmodiques. Celui dont l'effet est le plus prompt, est la liqueur éthérée, faite avec l'huile de vitriol & l'esprit de vin, qu'on donne à la dose d'une cuiller à café, dans un verre d'eau. La semence d'anis, les gouttes minérales anodines d'Hoffman, le succin, le castoreum, l'opium & ses préparations, conviennent aussi dans ce hoquet, & dans

tous ceux qui dépendent d'une affection spasmodique.

Je ne crois pas devoir faire un chapitre particulier d'une maladie dans laquelle ceux qui en sont attaqués semblent aboyer & hurler à la maniere des chiens, ce qui a fait donner à cette maladie le nom de cynique. Je pense qu'elle ne doit pas être distinguée du hoquet convulsif, avec lequel elle a beaucoup d'analogie.

J'ai eu occasion d'observer cette maladie dans une fille de quatorze ans, d'une constitution très-délicate, & qui avoit été toute sa vie très-sujette aux convulsions. J'ai remarqué que le bruit qu'elle faisoit, imitoit assez celui du hoquet ordinaire, avec cette différence qu'il se trouvoit entrecoupé, & produisoit trois ou quatre tons différents, tandis que dans le hoquet simple, il ne s'en fait qu'un seul; d'ailleurs, c'étoit dans une inspiration subite que se formoit ce bruit, comme on le remarque dans le hoquet. Les muscles des levres étoient agités par des mouvements convulsifs qui lui faisoient faire une grimace assez grotesque. L'accès duroit ordinairement une demi-heure, & les intervalles n'étoient guere plus longs. Le paroxisme commençoit toujours par un gonflement dans l'estomac, qui s'étendoit peu à peu jusqu'à la gorge; elle étoit plus fatiguée, après avoir mangé, qu'à jeun. L'usage des

bains avoit beaucoup soulagé cette fille ; mais la petite vérole qui enleva de ce monde la malade , ne laissa pas à son Médecin la satisfaction de la guérir radicalement de cette singuliere maladie , comme il avoit lieu de l'espérer.

Je pense que cette maladie présente les mêmes indications à remplir que le hoquet auquel sont sujettes les personnes vaporeuses. *Voyez page 199.*

CH A P I T R E XVII.

De la Cardialgie.

LA cardialgie est une douleur vive de l'orifice supérieur de l'estomac , dont l'effet est de produire dans la région du cœur un resserrement qui gêne l'action de cet organe , d'où il résulte ordinairement une grande foiblesse qui va quelquefois jusqu'à la syncope.

On remarque le même accident dans toutes les affections de la région épigastrique ; elles sont presque toutes caractérisées par un pouls petit & concentré , parce que cette région est le centre des forces animales , dont la vigueur dépend de l'état sain des visceres qui y sont contenus.

La cardialgie est une maladie aiguë dont les accidents sont très-graves , &

le danger proportionné à la cause qui l'a produite.

Celle qui est causée par l'inflammation de l'estomac, est plus dangereuse que celle qui dépend de la distention que l'air échappé des aliments, & raréfié à un certain point, peut produire dans les parois de ce viscere, & qu'on nomme en conséquence venteuse. Celle-ci se distingue de la cardialgie inflammatoire, par le gonflement de l'estomac, la difficulté de respirer qui est une suite de ce gonflement, par la douleur qui s'aggrave après avoir mangé, par les vents que le malade rend par la bouche, & enfin par l'absence de la fièvre, qui dans la cardialgie inflammatoire est très-vive.

Tout ce qui peut irriter la membrane nerveuse de l'estomac, soit médiatement, soit immédiatement, est capable de faire naître la cardialgie. Une bile corrompue, des aliments âcres, le lait caillé ou des vers dans l'estomac des enfants, des remèdes violents, les poisons, causent des cardialgies dont la douleur & le danger sont proportionnés à l'intensité de ces différentes causes.

La plus terrible est celle qui est l'effet du poison; elle occasionne dans les nerfs de l'estomac un spasme & une tension des plus violentes, qui se communiquent bientôt à tous ceux de la région

épigastrique. Les hypocondres deviennent durs, le malade éprouve les plus vives douleurs. Les convulsions, le délire, les vertiges, les palpitations, l'oppression, la suppression d'urine, les syncopes, le froid des extrémités, sont autant de symptômes de ce funeste accident, qui ne tarde pas d'être suivi de la mort, quand par les remèdes indiqués pour le poison, on n'a pu en arrêter les progrès, ou qu'ils ont été administrés trop tard.

La cardialgie peut aussi être purement nerveuse; on la reconnoît aux différents symptômes qui accompagnent la délicatesse & la grande foiblesse du genre nerveux, qui ont déjà été cités à l'article de la colique, qui dépend de la même cause. Un mouvement de colère, une frayeur, ou quelques autres passions, sont capables d'exciter cette maladie dans les personnes vaporeuses. Les remèdes, qui conviennent à cet état, ont été indiqués à l'article de la colique nerveuse. *Voyez, page 192.*

D'après cet exposé des différentes causes qui peuvent produire la cardialgie, il est aisé de comprendre combien il seroit dangereux de traiter cette maladie toujours avec le même remède. Les cordiaux, par exemple, qu'on voit communément employer, comme la thériaque, les confectons, les eaux spiri-

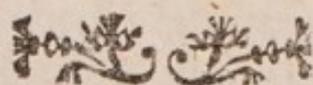
tueuses, quels ravages ne causeroient-ils pas dans un viscere enflammé, ou déjà irrité par l'âcreté d'une substance corrosive?

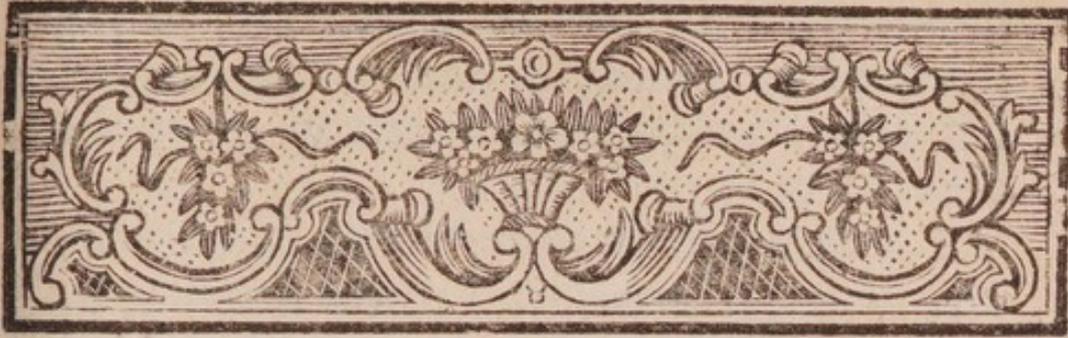
La cardialgie inflammatoire exige les saignées & les antiphlogistiques.

La cardialgie venteuse demande les carminatifs, tels qu'ils sont indiqués à l'article du hoquet, *page 199.*

Celle qui est causée par les vers, se guérit par les anthelmentiques. *Voyez, page 96 & suiv.*

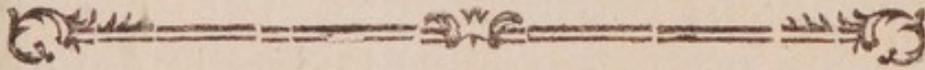
La cardialgie qui est l'effet d'un poison ou de quelques remedes violents, se traite premièrement par les antidotes reconnus contre l'espece de poison qui l'a causée, comme le vinaigre & la thériaque, pour les poisons tirés des végétaux; la lessive de cendre, contre le sublimé corrosif. 2°. On tâche ensuite d'adoucir & de défendre les parois de l'estomac contre les pointes rongeantes de ces substances pernicieuses, par des remedes gras, huileux, gommeux & mucilagineux. *Voyez, page 102.*





TROISIEME PARTIE.

TRAITÉ DES VAPEURS.



CHAPITRE I.

ON a donné improprement le nom de vapeurs à un état contre nature du genre nerveux, qui excite dans l'économie animale une multiplicité d'accidens dont il seroit aussi difficile de compter le nombre, que de donner une description exacte de leur variété.

Quelqu'ancienne que soit cette maladie, elle n'a pas encore épuisé toutes les formes qu'elle est susceptible de prendre. Tous les jours on la voit paroître sous un déguisement nouveau; il n'est point de maladies dont elle n'affecte les caracteres, de maniere à en imposer aux plus habiles de l'Art. Est-il donc étonnant qu'elle ait donné lieu à tant de systêmes; que si peu d'Auteurs se

soient accordés sur la cause prochaine de cette maladie, & encore moins sur les remèdes qui conviennent pour la combattre ?

La Médecine est de toutes les Sciences celle qui marche le plus lentement à sa perfection. La découverte d'une vérité est souvent pour elle l'ouvrage de plusieurs siècles. Depuis Hippocrate jusqu'à Harvée, elle a ignoré le mécanisme le plus intéressant de l'économie animale. (a) Elle est parvenue jusqu'à ce jour sans avoir aucune connoissance certaine d'une maladie sur laquelle elle s'exerce tous les jours, & qu'elle a nommée vapeurs, faute d'en connoître les véritables caractères, qui lui auroient sans doute indiqué un nom plus propre & plus convenable à sa nature.

Il faut cependant convenir que nos connoissances sur cette maladie sont plus étendues que celles de nos Prédécesseurs, qui ne voyoient dans les symptômes qu'elle présente, que des fumées se portant de l'estomac à la tête, & de la tête à quelques autres parties. Nous savons aujourd'hui, à n'en pas douter, qu'elle est l'effet d'une idiosyncrasie particulière du genre nerveux, qui le rend si mobile & en même temps si sensible,

(a) La circulation du sang.

que la plus petite cause est capable d'exciter en lui les mouvements les plus violents, & en même temps les plus irréguliers; mais quel est le principe de cet état contre nature, de cette mobilité & de cette sensibilité si outrée des nerfs? C'est une question agitée depuis long-temps, mais à laquelle on n'a pas encore répondu d'une manière satisfaisante. Les uns ont accusé le relâchement, d'autres la tension, quelques autres le racornissement du genre nerveux. Je ne parle point de ceux qui ont bâti à ce sujet mille systèmes ridicules qui serviroient plutôt à l'histoire des écarts de l'esprit humain, qu'à celle d'une maladie dont ils connoissoient si peu la nature.

Avant que de proposer mon sentiment à cet égard, je crois devoir me livrer à quelques réflexions sur la constitution des personnes sujettes aux vapeurs, & examiner en même temps les effets que doivent produire dans l'économie animale les différentes causes éloignées qu'on a généralement reconnues capables de faire naître cette maladie.

Les enfants, les personnes du sexe, & les hommes d'un tempérament délicat, ont naturellement le genre nerveux plus mobile, plus sensible, & en conséquence sont plus sujets aux mala-

dies nerveuses, que les adultes & les hommes d'une constitution robuste.

Cette première réflexion commence donc à nous annoncer que la mobilité & la sensibilité des nerfs sont toujours proportionnées à la délicatesse de toute l'habitude du corps.

Examinons maintenant l'état des nerfs dans un sujet délicat, & prenons pour exemple la constitution de l'enfant. Son tempérament humide ne nous permettra pas de soupçonner aucun racornissement dans ses nerfs. L'accroissement auquel son corps est à chaque instant soumis, exige dans la fibre qui le compose, une souplesse & une ductilité qui ne sauroient permettre une tension démesurée. L'impulsion des fluides qui par leurs efforts du centre à la circonférence développent & augmentent le volume de ses organes, doit maintenir la fibre nerveuse dans un ton opposé au relâchement. Il est donc nécessaire de conclure que ce n'est ni le relâchement ni la tension, & encore moins le racornissement qui occasionnent la grande mobilité & la grande sensibilité qu'on remarque dans les nerfs de l'enfant. Si nous considérons ensuite la constitution du sexe, nous reconnoissons en lui une idiosyncrasie, qui le rapproche beaucoup du tempérament des enfants; & si on en excepte le relâche-

ment de la fibre nerveuse, qui, chez les femmes, peut dans certaines circonstances avoir lieu, la tension & le racornissement seront toujours des états contraires à leur tempérament.

Cette seconde réflexion nous démontre que la trop grande délicatesse de la fibre nerveuse, est la seule cause de sa trop grande mobilité & de sa sensibilité trop exquise.

La délicatesse de la fibre nerveuse ne doit pas cependant être regardée comme la cause prochaine des maladies des nerfs, parce qu'elle n'est point incompatible avec l'état d'une parfaite santé, puisqu'il peut régner dans une personne très-délicate ce juste équilibre entre les solides & les fluides qui facilite & favorise toutes les fonctions; mais aussi sera-t-il plus susceptible de se déranger, par une cause légère, que celui qui existe dans une personne plus robuste. Nous voyons que les enfants tombent facilement dans un état de spasme & de convulsion. Le séjour des vers dans l'estomac ou dans les intestins, une légère acrimonie dans leurs humeurs suffisent pour leur causer ces accidents, & il ne faut rien moins dans un homme robuste que l'âcreté corrosive d'un poison, l'humeur délétaire d'une fièvre maligne, une vive irritation de quelque partie tendineuse ou aponévrotique, pour produire de pareils effets.

Par cette troisième réflexion, nous apprenons que la délicatesse du genre nerveux ne sauroit être la cause prochaine des vapeurs, mais seulement sa cause prédisposante.

Dans mes recherches sur les vrais principes de l'animalité, j'ai démontré, page xlj, que c'est dans l'action réciproque des quatre principaux organes de l'animal, qui sont le cœur, le diaphragme, le canal intestinal, & le cerveau, que consiste tout le jeu de la machine, que la santé dépend du juste équilibre de leur réaction alternative; que la région épigastrique est le centre de toutes les forces animales, & en même temps leur point d'appui; que tous les ébranlements de la machine y causent une impression très-sensible, d'où il résulte que cette région doit jouir d'une force tant active que passive, capable de balancer l'action de tous les organes, sans quoi l'équilibre, bientôt détruit, causera dans l'économie animale les plus grands désordres.

Ces vérités sont démontrées par l'expérience. Une trop grande abstinence nous fait bientôt éprouver une foiblesse générale de tout le corps; dans cet état, il suffit d'avaler un verre de vin, ou de quelque liqueur un peu active, qui, agissant sur les fibres nerveuses de l'estomac, en relève le ton, & en excite

l'action, pour sentir à l'instant ranimer nos forces : ce qui prouve que le ton des autres parties dépend de celui de la région épigastrique, puisqu'il se rétablit avant que la liqueur, qui n'a pu encore agir que sur l'estomac, puisse être parvenue & distribuée dans tous les organes.

Dans le temps que nos forces sont dans l'état le plus vigoureux, si on mange quelques aliments pernicioeux, tels que des substances animales corrompues, comme un œuf pourri, certaine plante vénéneuse ou d'une vertu narcotique, l'estomac tombe dans une foiblesse qui est bientôt suivie de celle de tout le corps. Les angoisses, les syncopes, les vertiges, les nausées, les mouvements convulsifs qui accompagnent cet état, annoncent le désordre & le trouble que porte dans l'économie animale la destruction des forces centrales ; si par le vomissement on débarasse l'estomac de ces substances pernicioeuses, tous ces accidents cessent, le calme succede au trouble, & les forces abattues se relevent en peu de temps.

Ce sont là autant de preuves incontestables de l'influence des forces épigastriques, que je nomme centrales, sur toutes celles des autres parties du corps.

C H A P I T R E II.

Des Causes éloignées des Vapeurs.

EXaminons maintenant quel effet peuvent produire sur une machine ainsi constituée, les causes éloignées des vapeurs. Le résultat de cet examen sera sans doute la découverte de la cause prochaine.

Délicatesse du tempérament, première cause éloignée des vapeurs.

Je dois mettre à la tête des causes éloignées des vapeurs, la délicatesse naturelle du tempérament de certains sujets, en qui, comme je l'ai dit, la fibre nerveuse est si mobile, qu'elle devient extrêmement sensible à la plus légère impression. Il est aisé de comprendre que les forces centrales qui se trouvent à chaque instant ébranlées par les différentes impressions auxquelles la trop grande sensibilité les expose, doivent perdre aisément leur ressort, & alors l'équilibre qui doit régner entre les forces centrales & celles de la circonférence, se trouve détruit: ce qui donne lieu à différents dérangements que j'expliquerai dans la suite. Il me

suffira pour le présent de dire que les impressions que reçoit la machine animale, tant des corps extérieurs, par le canal des sens, que de ceux qui agissent dans l'intérieur, comme sont les aliments, & tout ce qui peut être admis dans les premières voies, ou qui circule avec le sang dans nos vaisseaux, ont toujours une intensité proportionnée à la délicatesse de la fibre nerveuse, & de plus à l'état de foiblesse où se trouve le sujet dans le moment qu'il reçoit ces impressions; en sorte qu'un coup porté sur une personne délicate, lui causera une commotion plus vive, qu'il ne le feroit, toute proportion gardée, dans un homme robuste; dans un sujet débilité par le jeûne, que dans celui en qui les aliments viennent de relever les forces.

La vie oisive & sédentaire, seconde cause éloignée des vapeurs.

L'expérience nous apprend qu'une vie molle & sédentaire prive la fibre animale de ce ton & de cette vigueur, que lui donnent le travail & l'exercice.

Les habitants de la campagne, occupés du soin précieux de la culture des terres dont les travaux seroient aussi salutaires à leur santé, qu'ils sont utiles à la subsistance des hommes, si l'aisance dont ils sont privés, les mettoit à

l'abri de cette foule de maux, qui prennent leur source dans une affreuse misère, jouissent du moins d'une constitution qui les dérobe à toutes ces infirmités qui accompagnent l'état de mollesse & d'oïveté que fait naître l'opulence.

*L'abus des aliments, troisieme cause
éloignée des vapeurs.*

Une machine qui ne subsiste que par le mouvement, composée de fluides & de solides qui exercent entr'eux une action continuelle & réciproque, doit par les frottements multipliés auxquels elle est exposée, faire à chaque instant des pertes & des dissipations qui entraîneroient bientôt sa ruine, si la nature n'avoit pourvu à sa conservation par les réparations qu'elle l'a mise en état de se procurer, en lui donnant des organes destinés à recevoir & à convertir des substances étrangères en la sienne propre. Ces organes sont ceux de la digestion. Un sentiment particulier qu'on nomme appétit, & qui tire sa source d'un commencement de débilité qu'éprouvent ces organes trop long-temps vuides, nous fait rechercher les aliments, qui, parvenus une fois dans l'estomac, en relevent les forces, d'abord par leur seul poids, & l'action stimulante des sels qu'ils contiennent, ensuite par les

sucs nutritifs qu'ils fournissent. Je dis d'abord par le poids des aliments, parce que son action sur les nerfs de ce viscere en ranime réellement les forces, qui commençoient à languir : c'est ce que M. de Buffon a très-bien observé dans la description qu'il donne du loup. Cet animal carnassier, qui ne trouve pas toujours de quoi satisfaire sa voracité, est exposé à faire de longues abstinences qui le débilitent beaucoup. Dans cet état, il a l'instinct de manger de la terre, dont certainement il tire peu de substance nutritive, mais qui par son poids excite le jeu & le ton des nerfs de l'estomac : ce qui réveille les forces languissantes des autres parties.

D'après l'usage que nous venons de reconnoître dans les aliments & les effets qu'ils produisent dans l'estomac, il est aisé de comprendre que, s'ils sont de nature à faire sur lui une trop vive impression, soit par leur pesanteur, soit par la qualité trop stimulante des sels qu'ils contiennent, soit enfin par les mauvais sucs qu'ils fournissent, il en résultera une foiblesse de ce viscere, qui sera bientôt suivie de celle de toute la machine, parce que ses forces dépendent, comme je l'ai déjà dit, de la vigueur de celles que je nomme centrales, dont l'estomac & le canal intestinal sont avec le diaphragme les prin-

cipaux organes ; que si par des qualités contraires , les aliments ne sollicitent pas assez l'action de l'estomac , il restera dans une inaction qui le laissera peu à peu tomber dans la langueur , & donnera en conséquence lieu aux mêmes accidents , puisqu'il est d'expérience que nos organes s'affoiblissent par le défaut d'exercice.

Ces principes nous apprennent quelle est la qualité & la quantité des aliments dont nous devons faire usage.

Celui-là commettrait une grande erreur , qui croiroit prendre une nourriture avantageuse & propre à soutenir ses forces , en usant d'aliments qui renferméroient sous un très-petit volume beaucoup de suc nourricier ; leur légèreté les rendroit , je le répète , peu propres à exciter le ton & l'action des organes digestifs , d'où dépendent les forces de tout le corps : aussi les personnes qui s'occupent à des travaux pénibles , ne conserveroient pas longtemps les forces qu'ils exigent , s'ils se nourrissoient de ces aliments légers qu'on prescrit aux convalescents , & qui deviennent nécessaires aux tempéraments énervés par la mollesse & l'oïveté.

Des aliments trop doux & sans saveur causeront le même inconvénient. On remarque qu'ils se digèrent mal , à moins

moins qu'on n'en relève le goût par un assaisonnement convenable. Un potage sans sel, la chair de jeunes animaux mangée sans apprêts, causent des indigestions, faute de stimulant qui excite l'action de l'estomac.

Nous voyons par ces principes qu'il est également pernicieux d'user d'aliments trop pesants ou trop légers, trop doux ou trop favoureux, & que les abus qu'on commet dans ces différents genres, débilitent les forces des organes digestifs, d'où il résulte une foiblesse générale, très-propre à faire naître la maladie que je traite.

Abus des boissons, quatrième cause éloignée des vapeurs.

Tous les animaux qui transpirent beaucoup, & qui vivent d'aliments peu aqueux, (a) sont assujettis à avaler une certaine quantité de liquide, qui délaie les substances dont ils se nourrissent, & fournit au sang la sérosité qui lui est nécessaire.

Le liquide le plus convenable, celui

(a) Les lievres, les lapins & plusieurs autres animaux qui ne vivent que de plantes aqueuses, ne boivent point, ou du moins très-rarement.

que la nature a destiné à tous les animaux sans distinction, est l'eau; sa qualité dissolvante de toutes les substances qui conviennent à la nutrition de l'animal, qui sont les gommés, les mucilages & les fucs gélatineux, la rendent la plus propre à favoriser l'élaboration des aliments dans les premières voies, & à fournir à l'extrait chyleux qui en résulte, le véhicule le plus avantageux. On voit par-là combien il est dangereux de renoncer, comme le font plusieurs personnes, à l'usage salutaire de cette boisson, pour y substituer celle des liqueurs fermentées, qui ont une qualité toujours suspecte, soit par la manière dont elles sont faites, soit par la nature des substances qu'on emploie pour les faire, soit enfin par les différents ingrédients pernicioeux que la cupidité de ceux qui en font commerce y fait ajouter. D'ailleurs, ces liqueurs fermentées ont plusieurs propriétés contraires au mécanisme de la digestion. La première est de dissoudre les substances résineuses & huileuses, contenues dans les aliments, de les mêler avec le chyle, & ensuite avec le sang; & comme ces substances ne sont pas de nature à s'assimiler à nos humeurs, elles y restent toujours comme des corps étrangers qui fatiguent nos solides, & fournissent une surabondance de matière excrémentitielle.

le, qui surcharge les organes sécrétoires & excrétoires, & en affoiblit peu à peu l'action.

La seconde propriété des liqueurs fermentées, est de coaguler les sucg gélatineux: effet très-contraire à la nutrition, qui exige que ces sucg, les seuls propres à réparer nos pertes de substance, soient exactement dissous dans le sang, pour pouvoir être portés dans les plus petits vaisseaux capillaires, où s'exécute tout le mystere de la nutrition.

Leur troisieme propriété est de durcir la fibre animale: ce qui cause dans les membranes de l'estomac & des intestins, une sécheresse & une roideur qui gêne l'action de ces organes, & obstrue les glandes destinées à fournir les sucg digestifs.

Leur quatrieme propriété & la dernière qu'il soit nécessaire de considérer, relativement à notre objet, est d'aiguillonner la fibre nerveuse, de la tenir dans une tension qui en force le ressort. Cette dernière propriété des liqueurs fermentées, les rend quelquefois avantageuses, parce que dans les cas de relâchement, elles servent à redonner du ton aux parties, & à ranimer leur action languissante; mais on doit savoir que les secours qu'on en retire sont souvent suspects, parce que leur effet n'est que momentané, & que le ton qu'elles ont

procuré est ordinairement suivi d'un plus grand relâchement, à moins que la nature ranimée par leur secours ne devienne en état de le soutenir ensuite constamment.

Nous venons de voir que l'eau est la boisson la plus convenable; mais on ne la trouve pas par-tout de la même qualité; elle peut être altérée de mille manières, par différentes matières hétérogènes, dont il seroit difficile de compter le nombre, & encore plus de distinguer la nature. Les unes sont chargées de sel vitriolique de toutes espèces, comme les sels sélénites, dont les bases terreuses sont unies à l'acide vitriolique; tous les sels à base métallique, qui sont très-multipliés, & tous ceux à base alcaline, qui ne sont pas moins en grand nombre. Les autres tiennent en dissolution des matières terreuses, gypseuses ou pierreuses; quelques autres sont chargées de substances volatiles, que les fermentations ou les feux souterrains développent de différentes matières minérales, comme sont les bitumes, les sulfures, les huiles & les pyrites.

Toutes ces différentes matières hétérogènes qui se trouvent mêlées avec l'eau en plus ou moins grande quantité, lui donnent des qualités qui quelquefois la rendent salutaire comme remède, mais toujours nuisibles comme boisson.

ordinaire, parce que la plus simple, la plus pure, est en même temps la plus dissolvante & la plus légère, celle par conséquent qui est la plus propre à favoriser la digestion, & à fournir au sang un véhicule léger & favorable à sa circulation.

L'eau differe aussi par le degré de chaleur ou de froid qu'elle acquiert, suivant la qualité & l'exposition des terres à travers lesquelles elle se filtre, dont les unes sont échauffées par des feux souterrains, ou par la fermentation des substances qu'elles contiennent; les autres refroidies par les glaces & les neiges qui séjournent long-temps sur certaines Montagnes élevées, comme celles de Savoie, du Piémont, des Pyrénées, &c.

L'eau chaude uuit à l'estomac, parce qu'elle relâche & ramollit trop ses tuniques; celle qui est trop froide condense les fucs gastriques, & roidit la fibre nerveuse des organes de la digestion; il faut donc choisir un degré moyen, qui cependant soit plus éloigné du chaud que du froid, parce que le premier est plus pernicieux que l'autre. La chaleur qui résulte du frottement continuel des solides sur les fluides, demande à être sans cesse modérée, sans quoi les humeurs desséchées & raréfiées forceroient le ressort des vaisseaux.

L'air qui s'introduit dans les poumons au moment de l'inspiration, contribue par sa fraîcheur à tempérer cette chaleur : ce qui n'est pas encore suffisant ; il faut que la fraîcheur des boissons vienne aussi de temps en temps la calmer. Les personnes échauffées par l'exercice, celles qui sont travaillées d'une fièvre ardente, recherchent avec empressement les boissons froides. On auroit tort de les en priver, sur la crainte qu'elles leur devinssent nuisibles, puisque rien ne convient mieux à leur état ; à moins que, par un degré de froid trop considérable, elles ne fussent capables de supprimer la transpiration alors très abondante, & de condenser trop promptement les humeurs raréfiées.

Ces principes qui nous apprennent la qualité des boissons dont nous devons faire choix, nous indiquent en même temps les mauvais effets qu'opere sur l'économie animale leur abus, & l'altération qu'en éprouvent l'estomac & le canal intestinal. Je ne m'étends pas davantage sur cet article, qui présente encore beaucoup de choses intéressantes à dire, parce que je serai obligé d'en parler encore dans la suite de ce traité.

*Les passions de l'ame, cinquieme cause
éloignée des vapeurs.*

J'ai fait voir dans mes recherches sur les vrais principes de l'animalité, que le sens intérieur avoit une action réactive, non-seulement sur les organes destinés aux fonctions animales qu'il dirige, selon la détermination qu'il reçoit des différentes impressions que font sur lui les sens extérieurs; mais que cette action s'étend encore sur les organes qui exécutent les fonctions vitales : ce qui a été prouvé par l'exemple que j'ai donné des effets sensibles qu'opere l'agitation du sens intérieur sur le mouvement du cœur, sur celui de la respiration, sur les organes de la digestion, & sur plusieurs autres. On a vu que le cœur entre en palpitation, & tressaille, quand un objet chéri & inattendu se présente à nos yeux; qu'il semble, au contraire, perdre toutes ses forces devant celui qui répugne ou effraie nos sens; que la respiration devient difficile, & ne se fait que par soupirs, quand un vif chagrin nous affecte; & qu'enfin toutes les vives affections de joie ou de tristesse font éprouver vers la région épigastrique un faisissement très-sensible, qui annonce bien clairement que c'est l'endroit où se rapportent tous les ébranlements de la machine.

Si ce mécanisme merveilleux qui fait correspondre tous nos organes avec celui du sens intérieur, donne à notre être une perfection, en faisant participer la substance corporelle à toutes les modifications que l'ame reçoit des causes morales, il devient aussi très-souvent un principe de dérangement dans notre machine, dont il est nécessaire de connoître les effets.

Les passions sont, à l'égard du sens intérieur, ce que les aliments sont à l'égard de l'estomac, & des autres organes des premières voies. Ce sont elles qui réveillent & soutiennent le ton & les forces du sens intérieur. Une personne qui en seroit absolument privée, tomberoit dans une langueur mortelle, parce que l'inaction du sens intérieur influeroit bientôt sur tous les autres organes, qui, comme je l'ai fait voir, ont besoin d'être animés par sa réaction. Quoiqu'on ne voie personne tout-à-fait réduit à cet état d'insensibilité, j'aurai cependant occasion de donner l'histoire d'une maladie qui prend sa source d'une semblable cause.

Pour suivre plus loin la comparaison que je viens de faire, j'observerai que les passions agissent sur le sens intérieur comme les aliments sur l'estomac. Les unes en réveillent le ton, & quelquefois lorsqu'elles sont trop vives, vont

jusqu'à forcer son ressort ; les autres trop modérées le laissent languir ; & d'autres qu'on doit regarder comme les poisons de cet organe, en abbattent & détruisent les forces.

L'aiguillon des desirs, les treffaillements de la joie, l'enthousiasme de l'amour favorisé, la douce satisfaction d'une jouissance flatteuse, doivent être regardés comme autant de restaurants infailibles, qui portent dans le sens intérieur & delà dans toutes les parties du corps, de nouvelles forces & une nouvelle vie. Toutes ces passions portées à l'excès, agitent trop vivement l'organe du sens intérieur ; la réaction qu'il exerce sur les autres devient trop active ; le siege des forces centrales qui reçoit l'impulsion de tous ces mouvements, s'en trouve ébranlé & bientôt affoibli : delà naît cette foiblesse générale que nous avons déjà regardée comme la cause prédisposante des vapeurs.

L'inaction qui résulte de cet état presque indifférent de l'ame, foiblement affectée par les passions, jette toute la machine dans une espece de langueur qui ralentit l'action des solides sur les fluides, donne lieu aux stagnations d'humeurs, & déränge le mécanisme des secrétions. L'ennui, les inquiétudes, les mal-aïses, les bâillements, les soupirs qui accompagnent cet état, sont autant

de symptomes qui annoncent les mauvais effets qu'il produit sur l'économie animale.

La crainte, la frayeur, le chagrin, l'envie, la jalousie & le désespoir affectent le sens intérieur, comme les substances pernicieuses affectent l'estomac; ils anéantissent ses forces & en détruisent le ressort, en sorte qu'il demeure incapable d'aucune réaction sur les autres organes. L'abattement subit, le tremblement, l'oppression, la perte de connoissance, & quelquefois la syncope, sont les accidents inséparables des impressions pernicieuses que font sur le sens intérieur ces malheureuses passions.

Il en est d'autres qui produisent sur lui le même effet que certaines substances, qui par leur âcreté irritent vivement les membranes de l'estomac: ce sont les excès de colere & de fureur, qui portent dans le sens intérieur la plus violente agitation, dont les effets dans la machine animale sont la forte contraction de tous les muscles, le resserrement spasmodique de tous les organes, qui s'annonce dans la poitrine par l'oppression; dans l'abdomen, par sa tension; dans la tête, par la rougeur que fait paroître le sang fortement exprimé dans les vaisseaux capillaires de la peau; dans les yeux, qui semblent se porter hors des orbites; en un mot dans toute

l'habitude du corps, par le gonflement des vaisseaux & la tension des muscles.

L'application à l'étude & sur-tout à celle des sciences abstraites, sixieme cause éloignée des vapeurs.

L'étude est un exercice de l'ame, comme le travail en est un du corps; toutes les sciences, celle même qui n'a pour objet que les choses immatérielles & qu'on nomme métaphysique, ne parviennent à l'ame que par le canal des sens, puisque l'ame qui habiteroit un corps qui en seroit totalement privé, demeureroit certainement incapable d'acquérir aucunes connoissances. C'est donc en exerçant nos sens, que nous cultivons les sciences; cet exercice devient, comme celui du corps, agréable ou pénible, favorable ou pernicieux: le sens intérieur, qui en est le principal agent, est aussi l'organe qui en éprouve le plutôt les bons ou les mauvais effets.

Les sciences dont les objets sont facilement perçus par nos sens, qui présentent à l'ame des rapports agréables par l'harmonie de leur accord, loin de fatiguer le sens intérieur, en exercent avantageusement l'action, & portent dans toute la machine une légère activité qui en favorise toutes les fonctions: telles sont la poésie, la musique, & la peinture.

Celles des choses dont les rapports sont difficiles à saisir, parce qu'ils sont peu sensibles à nos sens, ou parce que ces rapports trop multipliés nous obligent à mettre une grande application dans leur recherche, présentent à l'ame un exercice qui fatigue beaucoup le sens intérieur, par la tension trop long-temps continuée de cet organe. Quand on veut éviter les mauvais effets qu'elles sont capables de produire dans l'économie animale, on doit peu prolonger les moments qu'on emploie à leur étude; il faut quelquefois se distraire par des occupations agréables, qui laissent au sens intérieur le temps de réparer ses forces, sans quoi son ressort trop long-temps bandé, se détruira & donnera lieu aux accidents qu'entraîne nécessairement la foiblesse de cet organe.

*L'usage immodéré du coït, septieme
cause éloignée des vapeurs.*

Le coït dans l'un & l'autre sexe, & principalement dans les hommes, est une fonction qui, quoique naturelle, agite vivement tout le genre nerveux, puisqu'elle ne s'exécute que par le spasme & la convulsion de presque toutes les parties du corps, & spécialement des organes de la génération, & que l'évacuation de l'humeur la plus précieuse à l'animal, en est le résultat.

J'ai expliqué à l'article du priapisme, les mauvais effets que son usage immodéré étoit capable de produire dans l'économie animale, & les bornes qu'il étoit prudent de donner à cet agréable, mais dangereux exercice. Je répéterai simplement que le sens intérieur, ainsi que les forces centrales, en sont toujours vivement ébranlés.

Les évacuations dérangées, huitième cause éloignée des vapeurs.

Nos humeurs continuellement agitées par le mouvement que leur communique l'action des solides, éprouvent des altérations qui peu-à-peu les décomposent & les réduisent enfin à un état qui rend leur séjour nuisible, parce que chargées des débris des solides & dépouillées de ce gluten qui invisque les pointes des sels qu'elles contiennent, elles causent nécessairement sur les nerfs une irritation qui en crispe les fibres, & donne lieu à mille accidents.

Il étoit donc nécessaire qu'il y eût des voies ouvertes à ces humeurs, pour favoriser leur sortie à mesure qu'elles sont ainsi décomposées.

La nature a employé à cet effet plusieurs organes dont les principaux sont la peau & les reins.

L'excrétion la plus abondante est celle

qui se fait par les vaisseaux excrétoires de la peau, & qu'on nomme transpiration. Sanctorius nous a appris que l'évacuation qu'elle produit, surpasse de cinq huitiemes celles réunies de toutes les autres. Elle varie cependant selon les changements que peuvent apporter à la surface de la peau la différence des climats, celle de l'athmosphère, & la nature des tempéraments. Dans les pays chauds, elle est plus abondante que dans les pays froids; dans un temps sec, que dans un temps humide; dans un tempérament robuste, que dans celui qui est délicat.

La transpiration est ordinairement insensible; lorsqu'elle augmente jusqu'à pouvoir être apperçue, on la nomme sueur. Quelques Auteurs ont prétendu que la sueur étoit une évacuation qui n'avoit rien de commun avec la transpiration. Leur sentiment est fondé sur ce qu'on observe que des personnes qui transpirent peu, suent quelquefois beaucoup: mais il n'est pas difficile d'expliquer ce phénomène, sans admettre aucune différence dans ces deux évacuations.

Les personnes robustes ne suent que par un exercice violent, & la transpiration se fait chez eux très-régulièrement; elle est toujours proportionnée à la qualité & à la quantité des aliments dont

ils se nourrissent. Celles au contraire qui sont d'un tempérament délicat, transpirent moins, & d'une manière moins régulière, parce que le mouvement systaltique de leurs vaisseaux, qui est trop foible pour pousser constamment l'humeur de la transpiration à travers les vaisseaux capillaires de la peau, la laisse accumuler dans le sang. L'âcreté qu'elle y acquiert sollicite ensuite l'action des solides qui la porte alors en abondance vers la peau, d'où elle sort en forme de rosée, ce qui établit la sueur. Aussi remarque-t-on que ces personnes délicates, dans l'intervalle des sueurs auxquelles elles sont sujettes, ont la peau très-seche & très-aride. On remarque encore que ces sueurs ne sont pas générales, c'est-à-dire, qu'elles ne s'étendent pas ordinairement sur toute l'habitude du corps. Il est certaines parties qui en doivent être regardées comme les émonctoires, parce qu'elles donnent à nos humeurs superflues une issue plus facile. C'est vers ces endroits que la transpiration se porte alors en abondance, après s'être, comme je l'ai dit, accumulée dans le sang. Je connois des personnes qui ne suent que très-rarement en été, parce que dans cette saison la transpiration insensible se fait régulièrement par les vaisseaux excrétoires de toute la peau,

& qui dans l'hiver, où elle est moins abondante, ont les aisselles, la plante des pieds ou quelque autre partie toujours mouillées de sueur: ce qui est causé par la difficulté qu'éprouve l'humeur de la transpiration à s'échapper à travers les pores trop resserrés de la peau, en sorte qu'elle est obligée de se porter en plus grande abondance vers les endroits qui lui font moins de résistance.

En voilà, je pense, assez pour nous confirmer que la sueur n'est qu'une transpiration devenue sensible par son abondance. Voyons maintenant les accidents qu'est capable de produire dans l'économie animale son dérangement.

Une transpiration trop abondante prive le sang de sa fluidité, & affoiblit les solides. Les habitants des pays extrêmement chauds sont foibles, languissants, d'une couleur pâle & livide, parce que la transpiration abondante, à laquelle ils sont habitués, évacue avec les humeurs excrémentitielles une partie de la lymphe qui devoit servir à l'entretien des solides, & donner au sang la fluidité qu'il doit avoir pour circuler librement; d'où il résulte des embarras dans la circulation, des congestions d'humeurs, des obstructions dans les visceres, & principalement dans ceux du bas-ventre, qui y sont plus sujets. La transpiration supprimée ou retardée,

laisse le sang surchargé d'une humeur qui lui est devenue étrangere, dont l'âcreté, qui augmente de plus en plus en raison de son séjour, tient les vaisseaux dans un état de crispation, qui gêne la circulation, irrite le genre nerveux, jusqu'à causer dans les personnes délicates des spasmes & des convulsions. C'est elle qui cause les rhumes, les rhumatismes, les fievres, & qui fournit la matiere des dartres, des érépelles, des phlegmons & de plusieurs autres maladies de la peau.

La chaleur, l'exercice, un air sec & certaines passions agréables favorisent la transpiration: il seroit dangereux qu'elle fût souvent portée jusqu'à la sueur, qu'on peut regarder comme inutile, & souvent comme nuisible, à moins qu'elle ne soit critique.

Le froid, le repos, un air humide, le chagrin, la tristesse, la crainte, la malpropreté de la peau, sont autant de causes qui ralentissent cette excretion salutaire.

L'urine est après la transpiration, l'évacuation la plus abondante. L'humeur dont elle est formée a beaucoup d'analogie avec celle de la transpiration; aussi remarque-t-on qu'elles se suppléent souvent l'une à l'autre. L'urine devient plus abondante, quand on transpire moins; si on passe subitement d'un endroit chaud dans un endroit frais, on sent bientôt une envie d'uriner, parce que les pores

de la peau que le contact de l'air froid resserre, s'opposent au passage de la transpiration qui se porte alors vers les reins, où il se sépare en conséquence une plus grande abondance d'urine. Les personnes délicates, qui, comme nous l'avons dit, transpirent peu, urinent beaucoup. J'ai vu un homme, qui, après avoir essuyé une maladie très-grave, demeura pendant sa convalescence si foible, que la transpiration fut long-temps à se rétablir; les reins qui suppléaient à cette évacuation, fournissoient une quantité d'urine si copieuse, qu'on fut tenté de le croire attaqué du diabete. Je tranquillifai ceux qui s'intéressoient au sort du malade, en assurant que cet accident diminueroit à mesure qu'il reprendroit ses forces, ce qui fut confirmé par l'événement. L'urine est aussi très-abondante chez les personnes vaporeuses, parce qu'elles transpirent peu, & principalement dans les accès de vapeurs, où les vaisseaux de la peau sont dans une crispation qui en rétrécit considérablement le diametre; elles rendent alors une grande quantité d'urine claire, peu ou point du tout colorée.

Les accidents qui naissent de l'évacuation dérangée des urines, sont à peu près les mêmes que ceux de la transpiration. Leur trop grande abondance dessèche le sang, entraîne une partie de la lympe

nourriciere, ce qui jette bientôt dans la phthysie & le marasme. Il faut cependant savoir que lorsque l'urine ne devient trop abondante que par le défaut de transpiration, cet état n'est pas suivi d'accidents aussi fâcheux, puisque dès que la transpiration vient à se rétablir, soit naturellement, soit au moyen de quelques diaphorétiques, on voit bientôt diminuer la quantité des urines, qui ont toujours conservé leur qualité naturelle. Dans le diabete, les urines toujours copieuses, très-difficiles à modérer, sont douces & ont un goût de miel qui annonce qu'elles entraînent avec elles les substances balsamiques du sang, & le dépouillent des sucs nourriciers destinés à l'entretien de la machine, & à la réparation de ses pertes de substance.

Les urines supprimées, ou en trop petite quantité, laissent le sang surchargé d'une humeur qui lui est devenue étrangère par la décomposition qu'elle a soufferte, dont les sels qui se sont développés irritent vivement le genre nerveux, & principalement les membranes de l'estomac & du cerveau, puisque le vomissement & le délire accompagnent ordinairement la suppression d'urine. Elles le laissent encore surchargé d'une grande quantité de sérosité qui le rend trop aqueux, & qui détruit le gluten qui lie les globules. Dans cet état, la partie

féreuse s'infiltré à travers les tuniques des vaisseaux, & forme des épanchements qui causent les hydropisies.

Le résidu grossier des aliments qui n'a pu se convertir en chyle, & en même temps la partie la plus crasse des humeurs qui ont servi à la digestion, comme le suc gastrique, la bile, le suc pancréatique, & celui qui se forme dans les glandes qui sont répandues dans tout le canal intestinal, doivent être évacués par l'anus, après avoir séjourné le temps nécessaire pour que le chyle en soit parfaitement extrait.

Lorsque cette évacuation est trop prompte & trop fréquente, une grande partie des substances qui auroient dû être converties en chyle, & passer dans le sang pour le renouveler, se trouve entraînée avec les différentes humeurs que fournissent les organes de la digestion, dont une partie doit rentrer dans la masse, ce qui dessèche le sang, & prive le corps des sucs nourriciers qui devoient servir à son entretien : d'où résulte une foiblesse générale, & particulièrement celle de la région épigastrique, qui en éprouve la première les mauvais effets (a). L'obstruction des viscères, la phthysie & le marasme, sont

(a) Un dévoitement simple, sans fièvre & sans aucun autre accident, affoiblit beaucoup & en très-peu de temps.

les suites de ces évacuations immodérées & trop long-temps continuées.

Quand par un vice contraire cette évacuation est tardive, les excréments s'échauffent & se dessèchent; ils acquièrent un degré de corruption qui les rend très-âcres; les membranes des intestins en sont irritées; l'air qui s'en dégage distend leurs parois, en force le ressort. Les coliques, les borborigmes, la cardialgie, la migraine, les nausées, sont les accidents ordinaires aux personnes qui ont ainsi le ventre paresseux.

Le sexe, dès l'âge de puberté, est sujet à une évacuation périodique, dont la régularité ne contribue pas moins à entretenir la santé, qu'à favoriser la fécondité.

La délicatesse du tempérament des femmes, le mouvement systaltique de leurs vaisseaux, moins fort que chez les hommes, ralentit en elles toutes les excrétions, & principalement celles de la transpiration; mais la nature a pourvu aux inconvénients qui résulteroient nécessairement du séjour des humeurs superflues & accumulées, en leur pratiquant une issue par laquelle elles pussent s'évacuer, lorsque leur amas s'est augmenté au point de devenir nuisible. Les vaisseaux de la matrice se prêtent alors à l'impulsion du sang qui s'y porte, comme vers l'endroit qui lui oppose moins de résistance, & là il y fait une irruption

d'autant plus facile, que leurs parois plus souples & plus lâches résistent moins à son action. De ce mécanisme naît un double avantage, celui que je viens d'expliquer, & en même temps celui de maintenir la texture de la matrice dans un état propre à recevoir le précieux dépôt de la génération, & à l'y conserver, en lui fournissant les aliments nécessaires à son entretien.

Cette évacuation qu'on nomme flux menstruel, doit être proportionnée à la pléthore, que la nature du tempérament ou quelques autres circonstances ont pu faire naître dans l'intervalle de ses périodes; c'est-à-dire, qu'elle doit être plus abondante dans celles qui transpirent peu, que dans celles qui dissipent beaucoup par cette voie: aussi les femmes d'un tempérament robuste, qui font beaucoup d'exercice, & qui habitent des pays chauds & secs, ont cette évacuation moins abondante que celles qu'une vie molle & oisive a rendu délicates, ou qui habitent des climats froids & humides. Ce sont ces raisons qui mettent tant de différence dans cette évacuation, soit par sa durée, soit par sa quantité.

Lorsque le flux menstruel se trouve supprimé ou trop abondant, il en résulte plusieurs accidents, dont la force & le danger dépendent des circonstances & des causes qui peuvent y donner lieu.

S'il se trouve supprimé tout à-coup, dans le temps qu'il étoit déjà établi, ou qu'il étoit prêt à l'être, les accidents sont ordinairement très-graves, parce que deux causes concourent à les multiplier & à les aggraver, la pléthore, & l'engorgement de la matrice, dont les nerfs distendus par le sang qui s'est accumulé dans ses vaisseaux, souffrent une irritation qui se communique le plus souvent à tout le genre nerveux. Des coliques violentes, des douleurs de tête, des vertiges, des oppressions, des convulsions générales & particulières, qui dégénèrent quelquefois en vrais accès épileptiques, sont les suites ordinaires de cet état.

Quand le flux menstruel ne se supprime que peu à peu, ou lorsque le sang n'a point encore fait irruption dans les vaisseaux de la matrice, les accidents qui en naissent sont moins graves, parce que la matrice est alors peu ou point du tout engorgée; il n'y a que la pléthore générale qui les cause. Ils se bornent pour l'ordinaire à des pesanteurs, des inquiétudes, des douleurs à la tête, des engourdissements, des lassitudes dans les membres, qui sont bientôt suivis des pâles couleurs & d'un goût dépravé.

J'ai cru devoir entrer dans ces détails sur les accidents qu'entraîne le dérangement du flux menstruel, pour avoir

occasion de réfuter le sentiment de quelques Auteurs de nom qui n'admettent point la pléthore pour cause de l'évacuation périodique des femmes.

L'objection la plus forte qu'ils font contre ce système, est que les accidents subits & violents qu'on voit naître presque dans la même heure que les menstrues ont été supprimées, ne peuvent être les suites d'une simple pléthore.

Je réponds qu'en effet ils ne sont pas produits par une simple pléthore, mais qu'ils sont, comme je viens de l'expliquer, causés par l'engorgement de la matrice, qui communique à tout le genre nerveux l'irritation où elle se trouve alors.

Quand le flux menstruel devient trop abondant, il cause des épuisements dont l'estomac ressent les premiers effets. La foiblesse de ce viscere s'annonce bientôt par son affaissement, qui fait dire aux femmes qui sont dans cet état, que l'estomac leur tombe. Cet accident est commun à toutes les évacuations immodérées que peut éprouver la machine animale; aux pertes des femmes, soit en blanc, soit en rouge; au flux démesuré des hémorrhoides; à l'écoulement abondant d'une gonorrhée; au dévoiement; en un mot, à toutes les évacuations quelconques, qui diminuent trop promptement la masse des humeurs, parce qu'alors

lors les solides s'affaissent, perdent le ton nécessaire à leur action, d'où naît une foiblesse générale, qui devient ensuite la source de mille autres maladies.

L'engorgement & l'obstruction des visceres, neuvieme cause éloignée des vapeurs.

L'engorgement & l'obstruction des visceres sont souvent la suite des affections vaporeuses; mais souvent aussi elles les précèdent, & en deviennent la cause éloignée.

Les visceres du bas ventre sont ceux qui sont les plus sujets aux obstructions; le tissu & la mollesse de leur substance, joints à la lenteur de la circulation du sang dans leurs vaisseaux, les disposent à ces maladies.

Il naît plusieurs accidents de l'obstruction d'un viscere. Le premier est le dérangement, & quelquefois l'abolition entière de ses fonctions.

Le second, la pression de ce viscere sur les parties voisines, par son poids, son volume & sa dureté qui ont augmenté.

Le troisieme, la distention des nerfs qui entrent dans sa composition, & celle de ceux qui l'avoisinent, qui peut même se propager fort loin.

L'obstruction du foie dérange la secretion de la bile, fait éprouver sur les reins, sur l'estomac & les intestins, une pression proportionnée à l'augmentation de son

volume qui les blesse d'autant plus, que ce viscere a acquis plus de dureté; elle distend les nerfs hépatiques; ceux de l'estomac, de la rate, des reins, & du mésentere, participent aussi plus ou moins à cette distention. On voit par-là les différents maux qui peuvent résulter de l'obstruction d'un seul viscere; elle peut troubler les fonctions de tous ceux qui l'avoisinent, & de proche en proche multiplier les accidents: aussi n'est-il pas rare de voir les obstructions des visceres du bas-ventre se succéder les unes aux autres, jusqu'à ce qu'enfin ils se trouvent tous obstrués.

J'ai ouvert un homme qui étoit mort hydropique; sa maladie avoit commencé par une fièvre quatre, qui fut suivie d'un ictere universel; son ventre grossit peu à peu, & fit sentir plusieurs duretés dans différents endroits; il se forma dans la suite un épanchement; la mort termina enfin cet état. Je trouvai le foie d'un volume peu augmenté; mais sa substance étoit très-dure, & les vaisseaux lymphatiques qui rampent sur sa surface étoient gonflés, & formoient dans plusieurs endroits des vésicules en forme d'hydatides; la vésicule du fiel étoit très-petite, & ses membranes paroissoient flétries; la rate avoit acquis un volume double de celui qui lui est naturel; le rein droit étoit prodigieusement enflé &

dur ; le gauche l'étoit moins ; le mésentere étoit parfemé de glandes , dont les unes avoient la grosseur d'un pois , & les autres celle d'une grosse noisette ; le pancréas étoit le seul viscere glanduleux qui parût dans son état naturel.

Tout annonce que cette maladie avoit commencé par l'obstruction du foie , qui avoit ensuite causé celle des autres viscères.

L'action des forces centrales qui dépend de l'état sain des viscères contenus dans la région épigastrique , qui exige dans la fibre qui les compose , cette élasticité qui les dispose à une réaction toujours proportionnée au mouvement qu'ils reçoivent , ne peut manquer d'être dérangée & affoiblie , lorsque quelques-uns d'eux se trouvent obstrués , puisque par ces obstructions , la fibre nerveuse distendue , son ressort forcé , n'est plus capable que d'un mouvement irrégulier , ordinairement foible , mais quelquefois très-violent , par l'irritation à laquelle sa grande délicatesse la rend très-sensible.

Telles sont les principales causes éloignées des vapeurs , qui peuvent être compliquées avec une infinité d'autres qui en rendent les effets plus ou moins prompts , & les accidents plus ou moins graves , selon l'état & la nature du tempérament sur lequel elles agissent. On a vu que ces causes tendoient toutes à affoi-

blir le ressort & l'action des forces centrales, & à détruire par ce moyen l'équilibre qui doit régner entr'elles & celles de la circonférence. C'est donc dans l'état de ces forces centrales que nous devons rechercher la cause prochaine des vapeurs, puisque de leur ton ou de leur foiblesse dépend la force ou l'atonie de toute la machine. Nous la trouverons dans la trop grande délicatesse des fibres nerveuses, qui entrent dans la composition des différents visceres que renferme la région épigastrique; cette délicatesse les rend susceptibles d'entrer, à la plus petite cause, dans un mouvement forcé & irrégulier, auquel doivent nécessairement participer les autres organes: delà l'éréthisme, le spasme, les mouvements convulsifs, symptomes si communs des vapeurs. L'irritation venant à cesser, le ressort des forces centrales qui vient d'être forcé, tombe dans un affaissement qui est bientôt suivi de celui de toute la machine: delà les sentimens de foiblesse, les étourdissements, les vertiges, les angoisses, les syncopes, les gonflemens des hypocondres, les borborigmes, les rots & les bâillemens qu'on remarque chez les vaporeux. Le sens intérieur dont le ressort est tantôt bandé, tantôt relâché, parce qu'il suit nécessairement l'état des forces centrales, ne peut plus répondre qu'ir-

régulièrement aux impressions des sens extérieurs. Delà cette inconstance dans les desirs, ce peu de suite dans les idées, ces sentiments successifs de joie & de tristesse, ces vives faillies, & ce morne silence, qui font jouer aux vaporeux un rôle si bizarre, que souvent on seroit tenté de leur refuser le sens commun.

Si les fonctions animales éprouvent un tel dérangement, celles qu'on nomme vitales ne conservent pas plus de régularité. Le mouvement de systole & de diastole, qui par des conduits multipliés à l'infini, porte dans toutes les parties le sang avec la vie, participe aussi à la foiblesse des forces centrales. Delà cette irrégularité dans le pouls des vaporeux, qui tantôt languissant, se fait à peine sentir, & tantôt vivement agité, devient quelquefois aussi accéléré que celui qui annonce la fièvre la plus ardente: d'où il résulte un sang & des humeurs mal élaborées, un vice dans les sécrétions & les excrétions, qui empêche aux différentes humeurs d'acquérir les qualités nécessaires à leur usage. La transpiration quelquefois trop abondante, le plus souvent supprimée, ou prive le sang de la fluidité nécessaire à sa circulation, ou le laisse surchargé de parties salines, dont il auroit dû se dépouiller; l'âcreté qu'il acquiert cause dans les vaisseaux une irritation qui les tient dans un éréthisme

continuel. De tous ces accidents en naissent d'autres plus graves encore. Les stases, les engorgements, les obstructions, le dépérissement enfin de toute la machine, qui ne trouve plus dans le sang cette substance douce, gélatineuse & balsamique, qui doit à chaque instant la réparer, & fournir au genre nerveux l'onctuosité d'où dépend l'élasticité nécessaire à ses fonctions, sont autant de degrés par lesquels les tristes victimes de cette malheureuse maladie descendent à pas lents dans le tombeau.

CHAPITRE III.

De la cause prochaine des vapeurs.

LE système que je viens d'établir sur la cause prochaine des vapeurs, nous rapproche du sentiment des anciens, qui plaçoient dans les hypocondres le siège de cette maladie. L'observation qui fut toujours leur guide, & que les modernes ont trop négligée, leur avoit appris que les principaux accidents des vapeurs prenoient leur source dans la région des hypocondres; ils paroissent même avoir entrevu sa cause prochaine qui gît dans la foiblesse de cette région: ce qui nous est annoncé par la qualité stimulante & corroborative des remèdes qu'ils indi-

quent contre cette maladie: remedes qui sembleroient en effet propres à remplir l'indication qu'elle présente, si, tandis qu'ils agissent en sollicitant & en irritant la fibre nerveuse, ils pouvoient la maintenir constamment dans le ton & la vigueur qu'ils paroissent lui donner; mais ils en forcent au contraire le ressort, de maniere qu'elle reste après leur action plus foible qu'auparavant. Ces remedes, connus sous le nom de cordiaux, portent toujours avec eux un caractere trop inflammatoire ou trop irritant; les uns qui tiennent des esprits inflammables, durcissent & dessechent les parties qui les recoivent; les autres chargés de fels ou fixes ou volatils, agacent vivement le genre nerveux, ce qui affoiblit de plus en plus son ressort.

On se défie aujourd'hui, avec raison, de ces fortes de remedes, qui, sous le titre fastueux d'élixir, de baume, d'esprit, de quintessence, avoient acquis dans l'ancienne Médecine un crédit bien au-dessus de leur mérite; nous ne voyons plus que les ignorants & les Charlatans les prodiguer; le bon Médecin est toujours fort circonspect & fort réservé sur leur usage.

Celui-ci pourroit se vanter d'avoir trouvé le grand secret de la Médecine, qui auroit découvert un moyen de rendre aux solides affoiblis une force

& une action stable & permanente. Mais c'est - là la pierre Philosophale de la Médecine , qui n'existe peut-être point dans la nature , ou qui du moins a échappé jusqu'à présent à toutes les recherches. Quel moyen nous reste donc pour satisfaire à l'indication que présentent les forces affoiblies de la région épigastrique , que nous venons de reconnoître pour la seule cause prochaine des vapeurs ? Celui d'aider la nature dans ses opérations , en lui prêtant à propos les secours dont elle a besoin , en écartant les obstacles qui s'opposent à la régularité de son action , & en détruisant les causes éloignées du dérangement qu'elle éprouve.

En vain nous obstinerions - nous à vouloir rétablir mécaniquement le ressort de la fibre nerveuse. La nature seule s'est réservé ce secret : nous pouvons en solliciter l'action , mais jamais lui redonner cette trempe , d'où dépend son élasticité naturelle , parce qu'elle la tient d'une humeur que lui fournit la nutrition , qui ne lui parvient qu'après avoir éprouvé mille élaborations qui en ont atténué les molécules , au point de la rendre si subtile , qu'on pourroit en faire un être intermédiaire entre la matière & l'esprit.

CHAPITRE IV.

Des variétés des vapeurs.

AVANT que de traiter des moyens & des remèdes qu'il convient d'employer pour la cure des vapeurs, je dois encore entrer dans quelques détails sur la nature de cette maladie. Car, quoique nous ne lui reconnoissions qu'une seule cause prochaine, qui est l'affoiblissement des forces centrales, par laquelle l'équilibre de toute la machine se trouve détruit, elle ne laisse pas d'avoir des variétés dont il est à propos d'être instruit.

Ces variétés établissent plusieurs genres de vapeurs, que nous distinguerons d'abord par la différence des causes éloignées qui les ont fait naître; ensuite par la complication des maladies avec lesquelles elles peuvent se rencontrer; & enfin par les accidents qu'elles occasionnent, dont les uns affectent une partie plutôt qu'une autre.

Je distinguerai encore les vapeurs en aiguës & en chroniques. Peu de personnes peuvent se flatter de n'avoir jamais essuyé quelques accès de vapeurs. Ces accès ne sont que passagers, lorsque leur cause ne dépend que d'un affoi-

blissement momentané des forces centrales. Une indigestion, un exercice un peu trop violent, une application forcée, un chagrin, une passion trop vive, causent ordinairement dans presque tout sujet, des accès de vapeurs, dont la force & la durée sont toujours proportionnées à la nature du tempérament & à l'état des forces centrales; mais lorsque la foiblesse n'est pas habituelle, le ton des organes se rétablit de lui-même, & l'accès finit dès que la cause cesse d'agir. Cet état n'exige aucun remède; cependant il est prudent d'éviter des rechûtes fréquentes, parce que leur impression sur la fibre nerveuse tend toujours à en détruire le ressort, ce qui peut le faire dégénérer en une maladie chronique & opiniâtre.

La différence des vapeurs, par rapport à leurs causes éloignées, exige l'attention la plus scrupuleuse de la part du Médecin, parce que delà dépend le bon ou le mauvais succès du traitement, qui doit toujours être analogue au principe de la maladie, puisque les remèdes généraux qui conviennent à tous les genres de vapeurs, seroient le plus souvent infructueux, sans le secours de ceux qui sont en état de combattre la cause particulière qui les a fait naître. Par exemple, les vapeurs qui naissent de l'abus des aliments exi-

gent des remèdes particuliers qui pourroient nuire à celles que l'abus des boissons a occasionnées ; celles-ci même demandent un traitement différent, selon la nature des liqueurs dont on a abusé. Les liqueurs fermentées durcissent & roidissent, comme nous l'avons dit, la fibre ; il faut chercher à la ramollir & à la relâcher, par l'usage continué des délayants & des relâchans. Au contraire, les boissons aqueuses, qu'on prend chaudes ou tièdes, comme le thé, les différentes infusions de fleurs de mauve, de violette, de pied de chat, de bouillon blanc & de tant d'autres substances végétales, dont plusieurs personnes ont la manie de faire usage sous différents préjugés, comme d'aider à la digestion, d'adoucir la poitrine, de rafraîchir, d'abattre les fumées de l'estomac, occasionnent un relâchement & une foiblesse dans la fibre, qu'il faut corriger par des remèdes propres à lui rendre son ton & sa force : ce qui nuirait infailliblement aux vapeurs causées par l'abus des liqueurs fermentées. Sans entrer dans d'autres détails, ce que je viens de dire prouve assez combien il est intéressant, dans le traitement des vapeurs, de s'assurer de l'espèce de cause qui leur a donné lieu.

Les vapeurs compliquées avec d'autres maladies, exigent des remèdes dont

les effets combinés concourent à détruire en même temps les unes & les autres.

Les vapeurs caractérisées par des accidents qui affectent plus particulièrement une partie que l'autre, comme la douleur partielle qui se fait sentir à la tête, qu'on nomme clou hystérique, le resserrement spasmodique de la poitrine, qui cause l'oppression, celui des muscles du larynx, qui occasionne l'étranglement, demandent toutes un traitement particulier, analogue à chacun de ces accidents.

Il est encore un genre de vapeurs, que je distingue par le siège de sa cause prochaine, qui ne réside point dans la région épigastrique, mais seulement dans la matrice. Cette distinction adoptée des anciens, & mal-à-propos rejetée par presque tous nos Auteurs modernes, trouve la preuve de son existence dans les caractères qui sont particuliers à cette maladie.

Nous avons fait voir que les vapeurs, qu'on nommoit proprement hypocondriques, dépendoient de la trop grande délicatesse du genre nerveux & d'un affoiblissement des forces centrales. Celles au contraire, qui prennent leur origine dans la matrice, & que les anciens ont nommées hystériques, peuvent exister dans une personne d'ailleurs très-robuste, & en qui les forces centrales

jouissent de la plus grande vigueur, parce qu'elles sont l'effet d'une simple affection contre nature de la matrice qui augmente sa mobilité & sa sensibilité, au point que la plus petite cause est capable d'occasionner en elle une irritation, qui se communique ensuite aux autres organes, avec lesquels les nerfs correspondent; tels sont principalement ceux de la région épigastrique, & de la tête.

J'ai eu souvent occasion de remarquer des femmes de la campagne, d'une très-forte constitution & sans aucune disposition à ce qu'on appelle vapeurs hypochondriques, qui étoient dans certains temps cruellement tourmentées par tous les accidents qui caractérisent les vapeurs hystériques. Il n'est pas rare de les voir survenir chez les jeunes filles qui sont prêtes à être réglées, & en qui le sang menstruel ne peut faire son éruption qu'après avoir forcé, non sans difficulté, les vaisseaux trop fermes & trop resserrés de la matrice. Cette évacuation devenant ensuite facile & bien réglée, elles n'en éprouvent plus aucun accès; & si on les voit revenir, c'est au temps où les menstrues sont prêtes à tarir, par la diminution du diamètre des vaisseaux, & la roideur que l'âge leur fait naturellement acquérir.

J'ai vu une Demoiselle, en qui la bonne santé & la gaieté naturelle de son humeur sembloient interdire tout accès aux affections vaporeuses. Elle eut l'imprudence de se laver les pieds dans une eau très-froide, au moment où ses regles commençoient à couler, ce qui les supprima tout-à-coup; deux heures après, elle tomba dans les plus violents accès de vapeurs hyftériques. Les symptomes multipliés de cette maladie, qui ordinairement ne se rencontrent pas tous à la fois dans un même sujet, sembloient s'être réunis sur elle; tels furent les coliques, l'oppression, la douleur fixe & locale à la tête, le resserrement des muscles du larinx, le sentiment d'une boule qui lui sembloit monter du bas ventre jusqu'à la gorge, les borborigmes, les rots, les mouvements convulsifs dans lesquels elle se replioit en arriere en forme d'arcade, de maniere que son corps n'appuyoit alors que sur le sommet de la tête & sur le bout des talons. Dans cet état, je voulus lui faire avaler une cuillerée d'huile, qui m'a toujours réussi à calmer le spasme de la poitrine, d'où dépend l'oppression; mais le resserrement de la gorge ne permettoit pas la déglutition. Pour relâcher les solides qui étoient dans une contraction des plus violentes, j'eus recours à la saignée

qui diminua l'oppression & rendit la déglutition plus libre ; je lui fis alors avaler quelques cuillerées d'huile d'amandes douces , qui acheverent de détruire le resserrement spasmodique de la gorge ; mais les coliques subsisterent très-vives. Je les calmai avec la potion suivante : Prenez eau de mélisse deux onces , eau de cannelle orgée demi-once ; sirop de diacode demi-once ; teinture de castoreum dix gouttes ; laudanum liquide douze gouttes. Cette potion qu'elle prit en deux doses , à demi-heure d'intervalle , lui procura quelque temps de sommeil un peu interrompu. Les mouvements convulsifs diminuerent aussi beaucoup ; je songeai alors à rappeler l'évacuation , dont la suppression venoit de causer tant d'accidents ; je fis pour cela mettre la malade dans un demi-bain tiède , où je l'obligeai à demeurer pendant trois heures , & à le réitérer deux fois par jour : les regles reparurent le troisième jour ; mais elles ne furent point aussi abondantes qu'à l'ordinaire , ce qui la laissa dans un état valétudinaire pendant un mois entier : elle se plaignoit tantôt de coliques & de douleurs à la tête , tantôt d'oppression , & quelquefois de resserrement à la gorge ; mais ces accidents étoient légers , comparés avec ceux qu'elle avoit d'abord éprouvés. J'em-

ployai ce mois à la préparer à une plus abondante évacuation menstruelle par la continuation des demi-bains, & par une ample boisson de tisane délayante, faite avec une petite poignée d'orge, une pincée de fleurs de tilleul & une once de miel blanc sur deux pots d'eau; & vers les approches du temps où les regles devoient naturellement paroître, je lui fis prendre une tisane emménagogue, qui fut suivie du plus heureux succès. Les regles vinrent, l'écoulement fut abondant & sans aucun accident. Depuis, la Demoiselle a joui d'une santé parfaite, sans qu'on ait jamais remarqué en elle aucun symptôme de vapeurs.

Le traitement que j'employai pour rappeler dans cette Demoiselle la régularité du flux menstruel, que son imprudence avoit dérangé, a déjà été en partie indiqué à la page 100. L'expérience souvent réitérée m'a appris que c'est celui qui dans ces occasions réussit le mieux. L'usage continué des demi-bains tièdes, relâche & ramollit les vaisseaux de la matrice & de ses parties voisines; la boisson abondante d'une tisane délayante donne au sang beaucoup de fluidité, de manière que les solides, ainsi que les fluides, deviennent par ce moyen très-disposés à favoriser l'évacuation menstruelle; il ne

s'agit plus que de saisir le moment où la nature fait des efforts pour obliger les vaisseaux de la matrice à se prêter à l'abord du sang qu'elle y porte, afin de lui donner à propos les secours que sa foiblesse ou la force des obstacles exige, en excitant le jeu & l'action des vaisseaux par la vertu stimulante des remèdes emménagogues.

Cette observation, qui nous montre une personne bien constituée & sans aucune disposition aux affections vaporeuses, tout-à-coup saisie des plus cruels accidents qui caractérisent les vapeurs hystériques, par la suppression subite de ses règles, ne sauroit nous laisser aucun doute que la cause de ces accidents n'ait pris sa source dans la matrice irritée & distendue par le sang menstruel qui ne pouvoit plus s'écouler par rapport à la constriction de l'extrémité des vaisseaux, occasionnée par la surprise du froid que cette fille éprouva dans le moment où elle eut l'imprudence de mettre les pieds dans l'eau: ce seroit donc se refuser à l'évidence, que de ne vouloir admettre aucune différence entre les vapeurs hypocondriaques & celles qu'on nomme hystériques, puisque leurs causes sont si différentes, que l'une dépend de la foiblesse des forces centrales, & l'autre d'une affection contre nature de la matrice; ce seroit aussi

s'exposer à commettre de grandes fautes dans le traitement de ces deux maladies, parce que les remèdes qui conviennent à l'une peuvent devenir très-nuisibles à l'autre. Les emménagogues les plus actifs sont quelquefois indiqués dans les vapeurs hystériques, & l'expérience nous a appris qu'ils sont des poisons dans les vapeurs hypocondriaques.

Que de malades ont été déjà victimes de semblables équivoques ! Les remèdes qui avoient réussi dans le traitement des vapeurs hystériques, ont d'abord été employés dans celui des vapeurs hypocondriaques ; & parce que leur effet contraire à ces dernières en a augmenté les accidents, ils sont devenus suspects, & à peine a-t-on osé s'en servir, même dans les cas où on les a vu constamment réussir. Bannissez de la Médecine l'ambre, le succin, le castoreum, le musc, & tous les remèdes de cette nature, nous crie un Médecin, qui vient de s'en servir au préjudice d'un malade, dont l'état ne demandoit que des rafraîchissans & des adoucissans, parce qu'il aime mieux proscrire ces remèdes que de reconnoître sa faute, & se mettre en état d'apprécier mieux une autre fois leur vertu, en les employant dans les maladies où ils conviennent.

Pour éviter les suites malheureuses d'une pareille méprise, il faut s'attacher à bien distinguer les signes qui caractérisent les vapeurs hystériques, parce que les symptômes de cette maladie conservent avec ceux des vapeurs hypocondriaques, un rapport qui est bien capable d'induire en erreur.

Nous reconnoissons les vapeurs hystériques, 1°. par leurs accès qui sont périodiques, & qui se renouvellent toutes les fois que le sang se porte en plus grande abondance à la matrice pour y faire l'éruption menstruelle; 2°. par tous les signes qui indiquent le mauvais état de la matrice, qui se reconnoissent aux difficultés qu'ont les regles à s'établir, ou du moins à suivre leur cours naturel; cette évacuation étant totalement supprimée dans les unes, & ne s'établissant dans les autres que difficilement, & en trop petite quantité; 3°. à l'écoulement habituel d'une humeur séreuse, lymphatique ou purulente, qui annonce dans la matrice différents vices, selon la nature de l'écoulement; tels que le relâchement de ses vaisseaux, l'irritation de ses fibres nerveuses, son ulcération, l'obstruction de ses parois, qui peut dégénérer en squirre & en tumeur cancéreuse. Il est rare que les femmes attaquées de quelques-unes de ces maladies ne soient sujettes aux vapeurs hystériques.

Il peut arriver (& la chose est malheureusement trop commune) que la cause des vapeurs hystériques subsiste avec celle des vapeurs hypocondriaques; elles naissent même souvent l'une de l'autre: car tel est l'effet de l'organisation de la machine animale; les fonctions d'un organe principal ne sauroient être dérangées sans nuire à celles de plusieurs autres, parce que leur régularité dépend d'un parfait équilibre entre leurs forces réactives.

Quand ces deux causes se réunissent dans le même sujet, on doit s'attendre à le voir en butte à des accidents si multipliés, si différents entr'eux, en un mot, si bizarres, que le plus habile Médecin entreprendroit en vain de les définir, & encore moins d'expliquer la cause particulière de chacun d'eux.

Nous voyons des exemples de cet état, dans ces femmes naturellement foibles, délicates & mal réglées; dans celles qui ont détruit leur tempérament par un mauvais régime; qui ne font de l'oisiveté habituelle où elles vivent, que pour se livrer à la volupté, passant successivement du repos aux plaisirs convulsifs de l'amour, ou à d'autres excès aussi pernicieux. Le genre nerveux, toujours ou dans l'inaction, ou dans un mouvement forcé, tombe nécessairement dans la plus grande foi-

blesse ; le sens intérieur vivement agité par les passions souffre à chaque instant des ébranlements qui en détruisent le ressort ; l'action des forces centrales devient de plus en plus languissante, & bientôt la machine dérangée dans toutes ses parties, n'a plus rien de régulier dans ses mouvements ; ses ressorts se bandent & se relâchent, sans ordre & sans détermination. Les accidents les plus opposés entr'eux semblent se réunir. On voit la syncope succéder aux mouvements les plus violents des convulsions, & ceux-ci à la syncope, l'insomnie à la léthargie, les vives douleurs à l'insensibilité, le froid à la chaleur, les ris aux pleurs, la joie à la tristesse, l'espérance au désespoir, & *vice versa*. Cet état paroît présenter une indication si compliquée, qu'il a été jusqu'à présent regardé comme l'écueil & l'opprobre de la médecine ; ses accidents multipliés sont les têtes de l'hydre, qui renaissent sous le fer qui les coupe : en vain tenteroit-on de les détruire, si l'on n'attaque pas le principe commun de leur vie. C'est donc en portant toutes nos armes contre les causes primordiales, que nous pourrons espérer de voir peu à peu disparaître ces accidents. Mais avant que d'indiquer le traitement qu'exige cette maladie compliquée, je dois donner celui des

262 TRAITÉ DES MALADIES
vapeurs hystériques simples, c'est-à-
dire, qui ne sont point accompagnées
de celles qu'on nomme hypocondria-
ques.

CHAPITRE V.

De la Cure des Vapeurs hystériques.

POUR entreprendre avec succès la
cure des vapeurs hystériques, il faut
premièrement reconnoître quelle est
l'affection contre nature de la matrice
qui les a produites. Si c'est la suppression
des regles, il faut, par les moyens que
j'ai indiqués, p. 100 & 256, chercher à
les rétablir; il est intéressant de ne
pas perdre du temps, parce que le mal
empire & devient plus opiniâtre à me-
sure qu'il vieillit. Combien voyons nous
de personnes du sexe devenir la victime
de leur négligence à ce sujet! On at-
tend le période prochain, il manque;
on espere sur le suivant, qui ne paroît
point; & d'attente en attente, on tom-
be dans un état, qui, lorsqu'il n'est
pas incurable, résiste long-temps à l'ac-
tion des remedes les mieux administrés;
d'ailleurs, dans les commencements,
on n'est pas obligé d'employer des em-
ménagogues aussi actifs, ni de les con-

tinuer si long-temps : ce qui garantit les malades des impressions toujours défavantageuses de ces remedes , dont la vertu stimulante fatigue l'estomac , en produisant sur ses fibres nerveuses une irritation qui en affoiblit le ressort. Cette considération doit nous rendre toujours circonspects dans l'administration des emménagogues ; il faut , autant qu'il est possible , défendre les premières voies contre leur impression , par l'usage des délayants & des adoucissants : sans cette précaution , on s'expose à faire naître une maladie plus dangereuse encore que celle qu'on veut détruire , je veux dire , les vapeurs hypocondriaques , en affoiblissant les organes des forces centrales.

Quand l'affection contre nature , qui cause les vapeurs hystériques , s'annonce par un écoulement en blanc , il faut rechercher la cause de cet écoulement : si c'est un simple relâchement des vaisseaux lymphatiques de la matrice , sans qu'on puisse soupçonner ni ulcération , ni obstruction dans ce viscere , il faut travailler à le fortifier & à le raffermir par l'usage des remedes toniques & astringents , aidés d'un exercice modéré , sans lequel on emploieroit en vain tous les autres remedes.

Parmi un grand nombre de substances propres à remplir l'indication que

cet état nous présente, & dont les Auteurs, qui ont traité cette matière, nous ont laissé des recettes sans nombre, j'en me bornerai à prescrire celles que l'expérience m'a montrées les plus efficaces & les plus sûres; il est prudent de commencer par les remèdes les moins actifs, & d'en proportionner la dose à l'état de la maladie.

On commence par les bains froids, auxquels il est cependant à propos d'accoutumer le sujet, en lui faisant prendre les premiers un peu tièdes; les bains froids sont toniques, ils condensent les humeurs raréfiées & leur donnent plus de consistance: ce qui produit deux effets très-propres à calmer un écoulement causé par le relâchement des vaisseaux, & souvent par la trop grande fluidité des humeurs; les boissons froides, que l'on rend un peu astringentes par l'infusion de quelques plantes styptiques telles que l'ortie blanche, la renouée, l'argentine, l'aigremoine, la nummulaire, dont on prend de chacune une petite poignée, qu'on fait bouillir pendant une heure dans deux pots d'eau: on y ajoute, lorsque l'infusion est faite & coulée, le jus d'un ou de deux citrons; on peut l'édulcorer avec une once ou deux de sirop de grande consoude. Cette infusion doit être prise froide, la moitié le matin,

à jeun, en quatre verrées, à un quart d'heure de distance, & l'autre moitié le soir, trois heures après le dîné, de la même manière que le matin. On continue ces remèdes pendant un mois ou six semaines, & suivant l'effet qu'ils produisent, on augmente ou on diminue les doses, soit en quantité, soit en qualité. J'ai ajouté avec succès, dans l'infusion prescrite, demi-once de cachou; j'ai aussi fait prendre le suc d'ortie grièche, à la dose d'une once, soir & matin, & j'en ai éprouvé de bons effets. Quand ces remèdes n'ont pas eu tout le succès qu'on desire, on prescrit le suivant, qui est celui où doivent se borner toutes nos tentatives, parce que s'il ne réussit pas, on fatigueroit en vain la malade par d'autres remèdes: Prenez rhubarbe concassée un gros, myrrhe deux gros; faites infuser au soleil, dans un vase bien bouché, pendant huit jours, dans trois onces d'eau de Rabel bien faite, c'est-à-dire, que l'acide vitriolique soit bien combiné avec la quantité requise de bon esprit de vin, pour adoucir sa causticité; la malade prend soir & matin, depuis douze jusqu'à trente gouttes de cette teinture, dans un verre de l'infusion ci-dessus, & continue son usage pendant quinze jours. Il faut aider ces remèdes par un régime propre à en favoriser les effets. La nourriture

doit être légère & analeptique; le mouton, la volaille bouillie, plus souvent rôtie, les potages avec les farineux qui sont incrassants, comme le riz, le vermicelli, la semoule, le sagou, le salep, l'orge, le gruau, sont les aliments qu'on doit prescrire. L'eau pure, légère & fraîche, seule ou mêlée, avec un quart de vin vieux de bonne qualité; c'est-à-dire, qui ne soit point acide ni tartareux, & encore moins frelaté, doit être la boisson ordinaire.

Il est rare qu'un pareil traitement ne détruise pas la cause de cet écoulement simple, qui ne dépend, comme je l'ai dit, que du relâchement des vaisseaux lymphatiques de la matrice; si du moins il n'en tarit pas entièrement la source, il y apporte un si grand changement, qu'il n'est plus capable de causer aucun dérangement. Ce traitement a d'ailleurs l'avantage de fortifier beaucoup le genre nerveux, & par conséquent de le garantir de ces mouvements irréguliers qu'une trop grande sensibilité pourroit lui causer.

Quand l'écoulement a de l'odeur, qu'il est d'une couleur jaune ou verdâtre, il annonce ou l'ulcération de la matrice, ou le mauvais état des humeurs de la malade; il est nécessaire de s'assurer laquelle de ces deux causes produit un pareil écoulement, pour em-

ployer les remèdes propres à la combattre.

Je n'entrerai dans aucun détail à leur égard, parce que les maladies de la matrice sont si multipliées, soit essentiellement, soit accidentellement, qu'il faudroit un traité de plusieurs volumes, pour en faire l'histoire & en donner la méthode curative. En renvoyant aux Auteurs qui ont écrit sur cette matière, & spécialement à Astruc, qui les a traitées très-au long, je me contenterai d'avertir que ces maladies, lorsqu'elles deviennent la cause des vapeurs hystériques, exigent dans leur traitement des ménagements & des attentions particulières, qu'il seroit très-dangereux de négliger. Il faut d'abord proscrire tous les remèdes trop actifs & trop stimulants; ceux de cette nature, qu'on seroit indispensablement obligé d'employer, doivent être mitigés & adoucis, autant qu'il est possible, en les associant aux calmants, aux anti-spasmodiques & quelquefois même aux narcotiques.

Il faut bien se persuader que les bains froids ou du moins légèrement tièdes sont le plus puissant remède contre les mouvements irréguliers du genre nerveux; que par conséquent, autant qu'il est possible, il faut en admettre l'usage, parce qu'il est rare que les personnes disposées aux affections vaporeuses

puissent s'en trouver mal; que les délayants & les boissons froides leur sont ordinairement salutaires; que les saignées & les purgatifs sont au contraire des remèdes très-dangereux; qu'on ne doit se déterminer à les employer que dans les cas d'une nécessité absolue, & qui exige toute la sagacité d'un habile Médecin pour la reconnoître. La faute qu'on pourroit commettre dans leur non usage, sera toujours moins grande que celle qu'entraîneroit leur abus.

Quant aux vapeurs hystériques qui se trouvent compliquées avec celles qu'on nomme hypocondriaques, leur traitement est ordinairement aussi difficile que les accidents en sont singuliers. Souvent celui qui a paru aujourd'hui avantageux, semble devenir le lendemain contraire; souvent on se voit obligé d'abandonner un remède sur lequel on venoit de concevoir les plus grandes espérances. La nature est si inconstante dans ces sujets, qu'elle déconcerte à chaque instant les projets les mieux formés sur les moyens curatifs qu'on s'est proposés. Mais ces difficultés qui rebutent le Médecin & laissent la malade sans espoir de guérison, ne sont cependant pas toujours invincibles. J'ai eu l'avantage de les surmonter dans une semblable maladie. L'histoire du traitement que j'employai pour guérir Ma-

demoiselle *** servira de précepte sur la méthode qu'il convient de suivre dans pareil cas.

A l'âge de dix-huit ans, le flux menstruel n'avoit point encore paru; de fréquentes indispositions, auxquelles une lymphe trop épaisse l'avoit rendue sujette, depuis son enfance jusqu'à l'âge de quatorze ans, avoient engagé ses parents, plus tendres que prudents, à la confier successivement à plusieurs personnes, dont le plus grand nombre n'entendoit rien moins que la médecine, & qui toutes éprouverent sur cette petite victime les chimériques vertus de leur spécifique; les purgatifs les plus actifs, les sudorifiques, les diurétiques, les emménagogues de toutes les especes, sous toutes les formes, passerent dans l'estomac de cette pauvre Demoiselle, qui, comme on doit l'imaginer, en fut extrêmement affoiblie. Aussi devinrent-ils le principe d'une affection vaporeuse hypocondriaque, qui dès l'âge de quatorze ans s'annonça par les symptomes les plus caractérisés. Les premiers accidens se déclarerent dans les premières voies, qui se refuserent bientôt aux fonctions de la digestion. L'estomac pouvoit à peine supporter le poids des aliments les plus légers; ils n'étoient pas parvenus dans ce viscere, qu'ils y causoient un sentiment de pesanteur très-incom-

mode ; peu de temps après les vents en distendoient les parois , au point que la respiration devenoit très - gênée ; cet accident alloit quelquefois jusqu'à la suffocation. Le sang qui trouvoit alors de la difficulté à circuler dans les rameaux de l'aorte inférieure , ainsi que dans ceux de l'artere pulmonaire , se portoit à la tête , y causoit des pesanteurs , des battements dans les arteres temporales , des étourdissements & souvent des vertiges ; le teint s'animoit des plus hautes couleurs ; à cet état succédoit assez ordinairement une défaillance , & quelquefois une véritable syncope , qui fit souvent craindre pour les jours. Le vomissement de tous les aliments qu'elle avoit pris terminoit enfin la scene tragique qu'ils venoient de causer.

Les forces centrales ainsi affoiblies entraîneroient bientôt la ruine de celles de toute la machine ; le genre nerveux devint si mobile & si délicat , que la plus petite cause faisoit sur lui la plus vive impression ; un bruit inattendu , la présence de quelqu'un qu'elle ne voyoit pas habituellement , lui causoient un tremblement & une horripilation dont elle ne pouvoit se défendre. Elle éprouvoit vers la région épigastrique une sensation de délicatesse & de foiblesse si grande , qu'il lui sembloit que le coup le plus léger porté sur cette partie , devoit

être pour elle un coup mortel. Je l'ai vu tomber en syncope au simple geste d'une main qui se portoit devant son estomac ; elle devint d'une mélancolie si grande, que tout ce qu'on imaginoit pour la distraire, loin de l'amuser, augmentoit sa tristesse jusqu'à lui faire verser des larmes.

Après avoir demeuré deux ans dans cet état, tout-à-coup ses maux empirent par une nouvelle maladie, qui aux accidents déjà trop multipliés de celle-ci, en ajouta de plus terribles encore. Ce nouvel orage étoit dû à l'état de la matrice mal constituée, peu disposée à laisser couler librement le sang menstruel qui commençoit à se porter en plus grande abondance dans ses vaisseaux, & qui n'y trouvant point d'issue, en distendoit les fibres nerveuses.

Les convulsions auxquelles jusqu'alors elle n'avoit pas encore été sujette, furent les premiers effets de cette nouvelle cause ; elles survinrent à la suite d'une violente colique qui l'avoit tourmentée pendant plusieurs jours. Les premiers accès furent moins violents, moins longs, & ne s'étendirent pas sur toutes les parties du corps ; les muscles de la poitrine, ceux de la mâchoire & de la face furent d'abord les seuls attaqués ; aux convulsions succédoit un assoupissement qui devint dans la suite léthargique.

Ces accidents nouveaux reparurent régulièrement tous les mois, en prenant chaque fois de nouvelles forces; les convulsions devinrent générales, & avec perte de connoissance; elles se terminoient par une léthargie qui laissoit la malade sans autre signe de vie, qu'un clignotement presque insensible des paupieres. Revenue de cet état, elle ne conservoit aucun souvenir de ce qui s'étoit passé; mais elle se sentoit si accablée & si foible, qu'elle se croyoit alors près de mourir. Cette idée remplissoit son imagination de pensées tristes qu'elle exprimoit avec tant d'énergie, & un air si touchant, que tous ceux qui la voyoient dans cet état ne pouvoient s'empêcher de mêler leurs larmes aux siennes.

Dans l'intervalle de ces paroxismes que je nomme hystériques, parce qu'ils étoient causés par l'irritation de la matrice, les accidents de l'affection hypochondriaque, dont j'ai parlé, subsistoient dans le même état. L'oppression que causoit la présence des aliments dans l'estomac, se renouvelloit régulièrement deux fois par jour, & quelquefois quatre. Comme cet accident étoit celui qui la fatiguoit le plus, je cherchai d'abord à le calmer. Parmi les différents remèdes que je tentai à cet effet, je n'en trouvai point qui la soulageât aussi promptement qu'une cuillerée d'huile d'olive.

que je lui faisois avaler , en la laissant couler doucement dans la bouche ; le spasme des nerfs de la poitrine cédoit comme par enchantement à la vertu adoucissante de ce remede , qui depuis ce temps , m'a presque toujours réussi dans de pareilles circonstances.

Lorsque cette Demoiselle me fut confiée , sa maladie étoit parvenue à son dernier période ; les remedes multipliés qu'on lui avoit fait prendre , loin d'én calmer les accidents , les avoient toujours augmentés. Ses parents rebutés de leur mauvais succès , étoient déterminés à ne plus faire aucune tentative. Je fus prié de vouloir tenter cette cure , par une de ses amies dont j'avois mérité la confiance dans une maladie , qui , sans être à beaucoup près si grave , étoit de la même nature. Je le fis sans me flatter de réussir. La complication de cette maladie , les causes éloignées qui y avoient donné lieu , me faisoient envisager des difficultés insurmontables. D'un côté , je voyois un estomac ruiné par l'action d'une foule de remedes violents qu'on lui avoit fait prendre , pour guérir une maladie dont la cause dépendoit d'un épaisissement dans la lymphe ; de l'autre , une matrice mal constituée , dont l'état annonçoit les plus grandes difficultés à permettre l'écoulement menstruel. Il ne m'étoit pas permis de tenter

les remèdes emménagogues, puisqu'ils auroient infailliblement augmenté l'affection hypocondriaque; & ceux qui conviennent à cette maladie, me laissoient peu d'espoir de procurer l'écoulement menstruel: cependant il étoit absolument nécessaire de remplir cette dernière indication. Il fallut donc chercher un moyen qui pût y satisfaire, sans augmenter l'affection hypocondriaque. Les bains tièdes me parurent le premier remède indiqué. Je les lui prescrivis. Dans les commencements ils parurent avoir peu d'effet. Je lui faisois prendre en même temps tous les jours deux lavements d'eau commune, & légèrement tiède; ils étoient indiqués par une constipation des plus opiniâtres. Les douze premiers ne furent point rendus, ou du moins en très-petite quantité, qui n'alloit jamais au quart de celle qu'elle avoit reçue, ce que j'attribuai à la sécheresse & à l'ardeur de ses entrailles. On auroit voulu les rendre purgatifs, mais je m'y opposai, dans la crainte d'irriter des parties qui ne l'avoient déjà que trop été. J'osai promettre que lorsque les intestins seroient bien humectés & relâchés par les lavements simples, ils se vuideroient alors aisément, & que dès ce moment la malade commenceroit à être soulagée; on attendoit ce moment avec impatience, parce que jusqu'alors, loin d'avoir

éprouvé aucun soulagement, sa foiblesse sembloit au contraire avoir augmenté.

Comme la malade ne pouvoit prendre aucun aliment quelconque, sans s'en trouver incommodée, de la maniere que je l'ai annoncé ci-dessus, j'imaginai, après en avoir tenté plusieurs, de lui faire un potage bien clair avec de la farine de riz rôtie, un petit morceau de cannelle & de beurre bien frais, qu'on y ajoutoit lorsque le potage étoit cuit. Elle supporta cet aliment & en fut beaucoup moins incommodée que des autres. Je remarquai depuis que le bouillon de viande lui étoit extrêmement contraire. Une eau de riz bien légère fut sa boisson ordinaire; je la lui faisois prendre froide en grande quantité, & principalement le matin à jeûn. Le huitieme jour de ce traitement, ou plutôt de ce régime, le ventre commença à se vider; il sortit d'abord plusieurs excréments de différentes couleurs, de différente consistance & de différentes figures; il y en avoit de noirs, de jaunes, de verdâtres & de blanchâtres; les noirs étoient durs, ronds, & ressembloient à de la terre desséchée; les jaunes étoient plus mous & ovales; les blancs étoient d'une figure fort irréguliere, & paroissoient être une matiere glaireuse cuite. Ceux qui vinrent ensuite, ressembloient à une boue peu épaisse, mêlée de blanc, de

gris, de noir & de jaune. La malade commença à se sentir foulagée par cette évacuation; la tête qu'elle avoit habituellement embarrassée & pesante devint plus libre, & lui parut plus légère; son estomac se prêta mieux aux digestions; les accidents qu'elle éprouvoit pendant cette opération devinrent moins graves. Une lueur d'espérance commença à ranimer son ame découragée; on la vit pour la première fois sourire aux consolations de son amie, & dès ce moment j'acquis toute sa confiance.

Dans cet état, on espéroit que les accidents hystériques qui revenoient régulièrement tous les mois seroient plus légers; mais ce calme ne fut que l'avant-coureur d'un orage plus terrible que tous ceux qu'on avoit essuyés jusqu'alors. La colique qui avoit coutume de précéder les autres symptomes hystériques, devint si violente qu'on craignit plusieurs fois de voir succomber la malade aux excès de la douleur; les convulsions qui succéderent furent si fortes, que plusieurs personnes très-robustes pouvoient à peine la contenir dans le bain où je l'avois fait mettre,

Elle tomba ensuite dans une léthargie que tous les assistants prirent pour une mort véritable; mon incertitude à ce sujet dura même assez long-temps; le clignotement que j'avois toujours remar-

qué dans les paupieres, n'étoit plus sensible, & je crois être autorisé de penser que tout mouvement vital fut suspendu pendant quelque temps. Elle reprit sa connoissance au bout de vingt-quatre heures, mais elle resta dans un accablement si grand, qu'elle ne pouvoit porter la main à sa bouche. Sa voix étoit si foible, qu'à peine se faisoit-elle entendre de ceux qui lui prêtoient l'oreille de très-près.

Mes projets manquerent d'être renversés par cette nouvelle catastrophe. La malade, en perdant tout espoir de guérison, perdit en même temps sa confiance en moi, & ce ne fut que par les vives sollicitations de son amie, qu'elle se prêta encore au traitement commencé.

Ces derniers accidents qui m'avoient d'abord effrayé, devinrent cependant pour moi le présage d'une guérison prochaine; je pensai que les remèdes humectants & délayants avoient donné au sang un accès plus libre dans la matrice; qu'en conséquence il s'y en étoit porté une plus grande quantité; mais que n'y ayant pas encore trouvé d'issue pour se dégorger, il avoit distendu plus fortement les fibres nerveuses de ce viscere, ce qui avoit nécessairement augmenté les accidents hystériques.

Je songeai donc à ramollir les vaisseaux de la matrice, de maniere qu'ils

pussent enfin céder à l'éruption du sang menstruel. Je fis pour cela prendre à la malade des demi-bains tiedes, dans lesquels je la faisois tenir deux heures; elle continuoit ses lavemens, sa boisson & son régime. La saison qui commençoit à être belle, me détermina à lui faire prendre les bains froids, de façon que le matin elle prenoit un demi-bain tiede, & le soir un bain entier froid. Mon intention étoit de fortifier, autant qu'il seroit possible, toute l'habitude du corps, tandis que je ramollirois la matrice & les parties voisines de ce viscere. L'usage alternatif des demi-bains tiedes, & des bains entiers froids, parut devoir remplir mes vues. Je fis ajouter à l'eau de riz qui étoit sa boisson ordinaire, un morceau de cannelle.

Les symptomes de l'affection hypochondriaque furent plus légers; les aliments causoient dans l'estomac moins d'accidents, on commençoit à en supporter plusieurs sans les vomir, comme de la volaille rôtie, du poisson sur le gril, pourvu néanmoins qu'on les prît en petite quantité. Les selles étoient plus régulières, la mélancolie cédoit de temps en temps à de petits mouvements de joie. La tête plus libre lui permettoit de se livrer à des occupations, qui, en la distrayant, lui procuroient un exercice salutaire. Elle restoit auparavant

dans une stupide inaction qui ne contribuoit pas peu à aggraver son état.

On redoutoit néanmoins beaucoup l'approche du période hystérique ; je crus devoir prévenir la fougue des accidents par une petite saignée au bras ; je fis appliquer sur le ventre un emplâtre composé avec les gommés emménagogues, telles que le galbanum, le sagapenum, la gomme ammoniac, le camphre, & l'assa foetida. Je lui fis prendre pendant quatre jours une infusion de safran & de marrube blanc. Les coliques revinrent, elles furent violentes, je les calmai par une potion légèrement narcotique ; il survint un petit écoulement sanguinolent, mais qui ne dura pas long-temps. Les convulsions & la léthargie succéderent cependant avec un peu moins de force que la dernière fois : ce qui ranima beaucoup nos espérances.

Les remèdes & le régime furent continués toujours avec succès ; j'ajoutai sur la fin l'opiat indiqué, page 78, que je fis prendre à la dose d'un demi-gros. Les règles vinrent cette fois plus abondamment, avec beaucoup moins d'accidents ; les coliques furent cependant toujours très-violentes.

Ce traitement continué pendant toute la belle saison, triompha enfin de la maladie. En établissant une évacuation

menstruelle très-réglée, & en rendant aux organes de la digestion le ton & les forces qu'avoit détruit l'action trop vive des remedes dont on avoit abusé à l'égard de la malade, je lui rendis la santé dont elle avoit été depuis long-temps privée.

On voit dans cette observation les signes qui distinguent les accidents de l'affection vaporeuse hypocondriaque, des accidents de celle que je nomme hystérique; on voit que les symptomes de ces deux différentes maladies réunies dans le même sujet, conservent néanmoins aux yeux de l'observateur chacun leur caractère particulier; on voit enfin que cet état compliqué n'est pas incurable, lorsqu'on fait combiner les remedes analogues aux différentes causes qui y ont donné lieu; de maniere que, sans se nuire, ils agissent de concert, & concourent mutuellement à les détruire.



CHAPITRE VI.

De la Cure des Vapeurs hypocondriaques.

NOUS avons reconnu pour cause prochaine de l'affection hypocondriaque, l'altération des forces centrales; nous avons indiqué les différentes causes éloignées qui étoient capables de produire cette altération; il nous reste à traiter des moyens propres à y remédier; mais pour donner à cet objet intéressant toute l'étendue & la clarté dont il est susceptible, il est à propos d'entrer dans quelques détails sur certaines matières que j'ai déjà traitées. Il faut d'abord examiner les différents dérangements que produit, tant sur les solides que sur les fluides, cette altération dans les forces centrales; & pour cela, je dois rappeler certains principes de physiologie, qui nous apprennent les conditions requises pour maintenir dans ces deux substances les propriétés & les qualités qu'exige une parfaite santé.

Dès le moment que l'animal a commencé à prendre dans l'œuf une forme concrète, son corps devient un composé d'une infinité de tuyaux cylindriques, de différents calibres, qui jouis-

sent tous d'un mouvement de contraction & de dilatation, par lequel les fluides qu'ils contiennent sont continuellement agités & portés du centre à la circonférence, & de la circonférence au centre.

C'est de ce mécanisme que dépend le bon état des solides & des fluides de notre corps; il ne sauroit être dérangé sans que ces deux substances s'en trouvent altérées.

Nos humeurs sont composées de différentes parties fibreuses, plus ou moins disposées à la cohérence, selon la quantité plus ou moins grande du fluide aqueux dans lequel elles sont en dissolution, de manière qu'elles peuvent devenir solides par l'évaporation de leur dissolvant; elles ont encore cette propriété de s'épaissir, lorsqu'elles sont en repos, & dans la suite les parties fibreuses se rapprochent & se condensent, en abandonnant l'eau qui les tenoit séparées. Tous ces phénomènes se remarquent dans le sang tiré d'une veine, & reçu dans un vase; il sort d'abord fluide, bientôt après il commence à s'épaissir, & ensuite il se coagule; on apperçoit alors une serosité qui s'échappe à travers les pores du coagulum, qui diminue de volume, à mesure que les parties fibreuses se rapprochent, forme une masse qui devient de plus en

plus concrete, & nage dans la férosité qui s'en est séparée.

Nous voyons par-là que le bon état du sang & des différentes humeurs qui en émanent, dépend du mouvement régulier que leur imprime l'action des solides, puisqu'ils se décomposent dans le repos: il est donc aisé de prévoir les différents accidents qui peuvent naître d'une circulation ralentie. Le sang épais & poussé avec peu de force, passera difficilement dans les vaisseaux capillaires; la lymphe s'embarrassera dans les conduits entortillés des vaisseaux glanduleux qu'elle parcourt; ce qui donnera lieu aux stases, aux obstructions, & à mille autres accidents consécutifs. Comme le mouvement de la circulation n'est pas le même dans toutes les parties du corps, qu'il en est où ce mouvement est naturellement très-lent, ce seront ces dernières qui éprouveront plutôt les mauvais effets d'une circulation languissante: le sang, par exemple, qui revient des différents viscères du bas-ventre, comme de l'estomac, de la rate, du pancréas, du mésentère & des intestins, par des vaisseaux dont la réunion forme ce que les anatomistes appellent la veine porte, parvient au foie par un mouvement qui est naturellement lent & qui ne répond du tout point à celui de la cir-

culacion qui regne dans les autres parties, puisqu'il dépend de l'action particulière de cette veine. Si cette action vient à se ralentir, le sang s'y accumule nécessairement; sa stagnation donnera lieu à son épaisissement, & l'embarras qui en résultera causera le gonflement des hypocondres, l'anxiété & la pesanteur de ces parties, & enfin la corruption du sang arrêté.

Dans cet état, si le sang ne peut se procurer une issue, comme il le fait quelquefois par les vaisseaux hémorrhoidaux vers l'anus, par les vaisseaux courts dans l'estomac, par les vaisseaux mésentériques dans les intestins, les accidents augmenteront de plus en plus, & l'obstruction successive des différents viscères glanduleux du bas-ventre seront les suites nécessaires de la stagnation du sang dans la veine porte.

Un autre effet de cette stagnation, & qui est commun à celle de toutes nos humeurs, est la raréfaction, qui, en augmentant le volume des liqueurs, distend & force le ressort des vaisseaux.

C'est cette raréfaction des liqueurs qui cause ce sentiment d'inquiétude, ces distentions incommodes & quelquefois douloureuses, qu'éprouvent communément les vapoureux, tantôt à la tête, tantôt à la poitrine, au bas-ventre & même dans les membres: effet qu'on a

souvent mal - à - propos attribué à des vents ou à des fumées qui se portoient dans ces parties.

Les solides dont l'action doit être regardée comme le principe du bon ou mauvais état des fluides, dégénèrent aussi de plus en plus, parce que, comme je l'ai déjà expliqué dans mes recherches sur les vrais principes de l'animalité, l'entretien de l'élasticité vivante dont ils sont doués, dépend des réparations continuelles qu'ils reçoivent de la part des liqueurs. La substance propre à cette réparation ne sauroit acquérir les qualités requises pour cet effet, que par une parfaite élaboration des humeurs, qui ne peut avoir lieu dans une personne en qui l'action des solides est devenue trop languissante: en sorte que les solides & les fluides concourent alors à leur mutuelle destruction.

D'après ces notions, on ne sera plus étonné de voir ces personnes en qui l'affection hypocondriaque est parvenue à un certain degré, dépérir peu-à-peu & dessécher comme une plante qui ne reçoit plus de sa racine les suc nécessaires à sa végétation. La consommation, maladie si commune parmi les Anglois, la phthisie dorsale, qui en est le dernier période, prennent leur origine dans une semblable cause, c'est-

à-dire , dans l'altération des forces centrales , qui entraîne nécessairement la foiblesse de tous les solides , & donne lieu à tous les accidents que nous venons de décrire.

Pour rétablir les désordres qu'opere , tant sur les solides que sur les fluides , la cause prochaine des vapeurs , il se présente quatre indications générales à remplir. La premiere , de fortifier , autant qu'il est possible , le ressort des solides ; la seconde , de rétablir la fluidité des humeurs épaissies , & principalement du sang qui circule dans la veine porte , qui est celui qui a plus de disposition à l'épaississement , soit par rapport à la lenteur de son mouvement , soit par rapport aux suc graisseux dont il est chargé ; la troisieme , d'adoucir l'acrimonie qu'acquierent les humeurs , par le défaut d'une transpiration réguliere qui les laisse surchargées de parties salines & excrémentielles , dont elles doivent à chaque instant se dépouiller ; la quatrieme , de réprimer la raréfaction des liqueurs dont l'expansion force le ressort des vaisseaux , & concourt par-là à augmenter leur foiblesse.

Pour satisfaire à la premiere indication , nous avons deux objets à considérer ; le choix des moyens , & la maniere de les employer.

Nous ne trouvons dans tous les remèdes corroboratifs, que les Auteurs nous ont transmis, qu'une action toujours suspecte, le plus souvent dangereuse, dont les effets ne sont que momentanés, qui, en sollicitant l'action des solides, forcent leur ressort & les laissent ensuite dans un état quelquefois plus foible qu'auparavant. Cependant, je me garderai bien, à l'exemple de quelques Médecins de nos jours, d'en proscrire entièrement l'usage; il est des cas, sur-tout lorsqu'on saisit bien le moment de leur indication, où ils produisent de très-bons effets. On peut les comparer à certains sudorifiques puissants, ordinairement très-pernicieux dans les maladies inflammatoires, mais qui administrés à propos, favorisent & rendent complète une crise que l'état du malade & la nature de la maladie ne promettoient pas avantageuse.

Dans l'affection hypocondriaque, lorsque, par un régime & par des remèdes convenables, on a disposé les humeurs viciées à un changement avantageux, que les solides ont commencé à reprendre leur ressort, que la fibre nerveuse est devenue moins irritable, l'usage de ces corroboratifs, quand on en fait un bon choix, & qu'on les administre avec prudence, ne peut qu'accélérer la guérison de cette maladie.

Nous commencerons donc par les remèdes que l'expérience nous apprend être propres à fortifier la fibre animale, sans l'irriter, ni forcer son ressort. Nous placerons à leur tête, comme le plus efficace & celui en même temps sans lequel les autres ne sauroient réussir, l'exercice du corps. Ce remède, aussi agréable que salutaire à tout être vivant, est un préservatif assuré contre l'affection hypocondriaque; il est même lui seul capable de guérir cette maladie, si on l'emploie avant qu'elle ait fait certains progrès. Pour en concevoir plus sensiblement les bons effets, qu'on daigne remarquer la différence qui se trouve entre la constitution des animaux domestiques & celle de ceux qui vivent libres dans les champs; qu'on compare la force du bœuf qui a subi le joug & qu'on engraisse pour être servi sur nos tables, avec celle du bœuf sauvage; la différence donnera le produit de la somme des avantages qu'a l'exercice sur l'oïveté, l'air libre & ferein sur celui qui croupit dans les hautes enceintes de nos murs & sous nos toits, où la mollesse retient sans cesse la plupart des habitants de nos grandes villes.

Notre machine ne subsiste que par le mouvement; agir, manger & dormir, sont les trois fonctions les plus essentielles à

à la santé de l'animal. Celui qui ne prend du repos que dans le sommeil, & qui ne fait point d'exercice forcé, est assuré d'un tempérament robuste & d'une santé constante; l'expérience nous confirme tous les jours cette vérité. Je l'ai souvent reconnue dans ces habitants de la campagne, qui jouissant d'une médiocre aisance, veillent à la culture de leurs propres fonds, en s'occupant des travaux les moins pénibles qui leur donnent un exercice continuel, sans les fatiguer; on les voit rarement malades, & leur santé n'est jamais troublée par cette foule d'infirmités qui tourmentent sans cesse nos citoyens oisifs, & que l'habitude leur fait regarder, non comme de véritables maladies, mais comme l'effet de la délicatesse de leur tempérament, dont quelques-uns ont la sottise de se faire un mérite.

L'exercice semble être l'antidote naturel des accidents qu'occasionne l'affection vaporeuse; il redonne à la fibre le ton & la force qu'elle a perdue, ranime la circulation languissante, facilite la nutrition, favorise les sécrétions & les excrétions, empêche les stagnations d'humeurs dans les viscères, d'où toutes les obstructions prennent leur origine.

Parmi les différents exercices, auxquels on peut se livrer, quand il s'agit d'en faire un remède contre les vapeurs.

on doit consulter l'état du malade pour lui prescrire celui qui lui est plus convenable.

Si la foiblesse est si grande, qu'il ne soit pas capable d'en pouvoir faire de lui-même aucun, il faut lui procurer quelque mouvement dans une voiture ou quelques machines, dont on a inventé plusieurs especes, au moyen desquelles on lui fait éprouver des secousses à-peu-près semblables à celles de la voiture ou du cheval. J'observerai que la voiture, comme le carrosse & toutes celles qui sont suspendues, ont un mouvement contraire à l'action des forces centrales & du cerveau. Les maux de cœur & les étourdissements qu'elles occasionnent à plusieurs personnes, en sont une preuve bien sensible. Je connois une Dame qui est sûre de prendre le dévoiement quand elle fait une lieue en carrosse.

Je conseillerois donc aux malades qui ne pourroient prendre aucun exercice que celui de la voiture, de préférer celles qui ne sont point suspendues, & qui en même temps sont découvertes, afin de respirer un air libre, toujours renouvelé, qui favorise le jeu du poulmon par son élasticité & modere l'ardeur du sang par sa fraîcheur. Une femme percluse de tous ses membres depuis plusieurs années, menoit à Paris une vie languissante & misérable, il lui survint

un héritage qu'elle fut obligée d'aller recueillir à quarante lieues ; son peu de fortune ne lui permit pas de prendre une voiture plus commode que la charrette d'un voiturier du pays où elle devoit aller. Soit par le mouvement de la voiture, soit par la joie d'aller jouir d'un bien auquel elle ne s'étoit jamais attendue, elle éprouva une révolution si avantageuse, qu'elle arriva bien portante & assez libre de ses membres, pour vaquer à pied à toutes ses affaires, quoiqu'à cette époque il y eût dix années qu'elle ne marchoit point du tout.

Une Demoiselle que je traite actuellement d'une affection vaporeuse, étoit depuis deux mois fatiguée d'un dévoiement qui avoit déjà résisté à plusieurs remèdes ; elle fit dernièrement un voyage sur une espèce de charriot, & elle fut parfaitement guérie de cet accident.

Lorsque le malade peut monter à cheval, on doit lui conseiller cet exercice préférablement à tous les autres ; les mouvements & les secousses qu'il procure, causent dans les viscères du bas-ventre des frottements qui favorisent leurs fonctions, raniment la circulation du sang dans la veine porte, & excitent l'action des forces centrales : trois effets très-avantageux dans la cure de l'affection hypocondriaque.

Le trot & le petit galop sont les allu :

res du cheval les plus avantageuses; celui cependant qui ne peut d'abord soutenir le trot, doit commencer par se mettre au pas, & de temps en temps au petit galop, qui secoue moins que le trot; il peut aussi choisir un cheval dont les mouvements soient doux & proportionnés à ses forces.

Pour favoriser cet exercice de tout ce qui est capable d'en augmenter les bons effets, il faut y joindre de la dissipation & de la gaieté, en bannir toute contrainte, & se choisir pour compagnie ses amis les plus chers.

A mesure que les forces se raniment, on doit multiplier les exercices & les varier, tantôt par un travail qui exerce notre corps sans beaucoup le fatiguer, tantôt par des jeux, comme la paume, le volant, les armes & la danse. La chasse pour les personnes qui l'aiment, est aussi un exercice très-salutaire & très-propre à dissiper la mélancolie.

Après l'exercice, je place le bain, comme le remède, qui dans la cure de l'affection hypocondriaque, opere des effets qu'on tenteroit en vain d'obtenir par tout autre moyen; les différentes propriétés qu'il acquiert par les différents degrés de chaud ou de froid qu'on peut lui donner, demandent une explication qui puisse faire apprécier ses vertus, pour l'employer selon l'indica-

tion que présente le caractère de la maladie.

Les bains tièdes humectent & relâchent la peau, facilitent la transpiration, donnent au sang plus de fluidité; parce que les pores absorbent une certaine quantité d'eau qui se mêle avec lui & le détrempe. Ces effets rendent les bains tièdes très-avantageux dans toutes les maladies où il y a tension, sécheresse dans la fibre, & épaisissement dans les humeurs; ils conviennent par conséquent dans l'affection hypocondriaque, surtout lorsqu'elle est parvenue à ce degré où les solides sont desséchés par le défaut de nutrition. *Voyez, pag. 245.* Les bains tièdes en humectant & en relâchant les fibres de la surface du corps, diminuent leur résistance contre l'action des forces centrales affoiblies: ce qui commence à rétablir plus d'équilibre entre les forces de la circonférence & celles du centre; par ce moyen la circulation devenant plus libre & plus régulière, le sang pénètre avec moins de difficulté les petits vaisseaux capillaires dans lesquels s'opere tout le mécanisme de la nutrition, ainsi que celui des sécrétions & des excrétions, & favorise par-là ces fonctions si essentielles à la santé. Comme la principale propriété des bains tièdes est de ramollir & de relâcher la fibre animale, leur

usage trop long-temps continué ne manqueroit pas de devenir pernicieux ; il est donc à propos, lorsqu'on en a obtenu les effets qu'exigeoit d'abord la première indication, de les abandonner, pour avoir recours aux remèdes propres à rétablir le ton & la force des solides : il faut même pendant leur usage toujours travailler à fortifier le ressort des forces centrales, de la manière qui sera indiquée ci-après.

Les bains froids ont des propriétés contraires aux bains tièdes ; loin de relâcher la fibre, ils lui donnent du ton & de la force : il est peu de moyens capables de fortifier plus efficacement le genre nerveux, & d'en rétablir l'élasticité organique, que les bains froids ; ils ont encore un avantage très-salutaire dans l'affection hypocondriaque, qui est de condenser les humeurs raréfiées : accident qu'il est très-essentiel de combattre, puisque, comme nous l'avons déjà dit, il tend à détruire de plus en plus l'élasticité des vaisseaux, en forçant leur ressort.

Les bains froids, en rapprochant les globules du sang, séparés par la raréfaction, & en fortifiant la fibre, occasionnent des frottements plus considérables entre les solides & les fluides, qui rendent leur réaction plus forte, & accélèrent leur mouvement : ce qui ranime

la chaleur, non cette chaleur spontanée qui naît des humeurs croupissantes & corrompues, dont les vapeurs se trouvent ordinairement fatigués; mais une chaleur naturelle, qui dépend de cette action régulière des solides sur les fluides, si nécessaire à l'élaboration des humeurs, qui les convertit en des suc propres à réparer les pertes des substances qui se font à chaque instant, facilite les sécrétions & les excrétions, & maintient dans toute la machine cette heureuse harmonie qui constitue la parfaite santé. Ce moyen d'exciter le jeu des vaisseaux, d'augmenter la vitesse & la force de leur mouvement, est certainement préférable à ceux qu'on rechercheroit dans d'autres remèdes corroboratifs, dont nous avons déjà assez fait voir les inconvénients.

Pour retirer des bains froids les avantages que je viens d'annoncer, il faut en continuer long-temps l'usage, les prendre dans la belle saison, l'hiver étant peu favorable pour ce remède; il faut en proportionner le degré de froid à la constitution des malades; les personnes maigres & exténuées ne sauroient les supporter aussi froids que les personnes grasses. Ces dernières peuvent aussi y demeurer beaucoup plus long-temps que les premières; il est prudent de ne les prescrire à celles-ci que trois ou qua-

tre fois dans la semaine, & de ne les y laisser qu'une heure ou deux heures tout au plus; les autres peuvent les prendre tous les jours, & y demeurer trois ou quatre heures de suite.

L'expérience qui nous a montré l'avantage des bains dans l'affection hypocondriaque, semble indiquer les bons effets qu'on doit attendre de l'usage abondant des boissons aqueuses, délayantes & adoucissantes; elles servent de bain intérieur, & produisent sur les premières voies à-peu-près les mêmes effets que les bains sur la surface du corps; elles ont de plus l'avantage d'attaquer plus immédiatement la cause prochaine des vapeurs.

Lorsque le tempérament & l'état du malade annoncent de la tension, de la sécheresse dans l'estomac & les premières voies, on doit faire prendre les boissons tièdes, par les raisons indiquées à l'article des bains tièdes; leur usage ne sera pas aussi continué long-temps, crainte de trop relâcher & de trop affoiblir des organes en qui résident les principaux appuis des forces centrales.

La fibre ramollie & relâchée demande à recouvrer son ressort; l'usage des boissons froides satisfera cette indication. Pour en démontrer l'avantage, je me permettrai quelques répétitions qui, en retraçant des principes déjà établis,

réuniront sous un point de vue toutes les indications que l'état des forces centrales dans l'affection hypocondriaque présente à remplir.

Nous avons fait voir que l'affoiblissement des forces centrales dépendoit de la foiblesse des différents visceres renfermés dans la région épigastrique, dont l'estomac & le diaphragme sont les principaux organes ; que le sang & les humeurs contenues dans les vaisseaux de ces visceres, n'ayant plus qu'un mouvement circulaire très-lent, s'épaississent & se raréfient par la chaleur spontanée qui résulte de la corruption des liqueurs croupissantes, & qu'elles acquierent par le développement de leurs sels une âcreté qui irrite continuellement la fibre nerveuse de ces parties.

Tous ces différents accidents qui deviennent le principe de cette multiplicité de symptomes qui caractérisent l'affection hypocondriaque, & dont j'ai déjà donné l'histoire, sont combattus par les différents effets que produit dans l'économie animale l'usage abondant des boissons froides. Elles fortifient les premières voies, raniment la circulation du sang dans la veine porte, répriment la raréfaction des liqueurs, détremperent les humeurs, rétablissent leur fluidité, & adoucissent leur acrimonie. Tous ces avantages doivent nous donner

la plus grande confiance en ce remède, & le rendre préférable à ceux que nous avoient indiqué les anciens pour le même objet.

Il faut que l'estomac soit vuide pour que les boissons agissent sur lui avec plus d'efficacité, parce qu'elles y conservent alors plus long-temps leur fraîcheur, & qu'elles pénètrent plus promptement dans les vaisseaux. Il est donc à propos d'en faire prendre plus abondamment le matin à jeun que l'après-dîné : j'en ai déjà expliqué la raison à l'article du Priapisme.

Le degré de fraîcheur qu'il faut leur donner doit être proportionné, comme celui des bains, au tempérament du sujet, & au caractère de la maladie. Il en est qui doivent les prendre à la glace, & d'autres en qui ce degré de froid deviendroit pernicieux. J'ai traité une Dame sujette à des coliques nerveuses, qui ne trouvoit de soulagement que dans les boissons à la glace; l'usage pendant six mois du lait de vache, rafraîchi à la glace, lui a procuré une parfaite guérison.

L'eau pure, légère, & ayant toutes les qualités indiquées à la page 221, tient le premier rang, & fait la base des différentes boissons qu'on peut prescrire: on lui donne, quand il est nécessaire, des qualités adoucissantes & savonneuses.

ses , qui en facilitent sa mixtion avec nos humeurs , en faisant infuser avec elle certaines substances mucilagineuses ou gélatineuses , comme l'orge , le riz , la fleur de mauve , la racine de guimauve , & plusieurs autres végétaux semblables , le jeune poulet , le veau , & toutes les viandes de jeunes animaux , qui contiennent un suc gélatineux , doux & analogue à nos humeurs. On peut augmenter sa propriété tonique par l'addition de certaines substances légèrement astringentes ou austeres , comme les acides végétaux , les acides minéraux dulcifiés , les martiaux & les terres bolaires , le cachou & le quinquina ; on la rend stimulante par des aromatiques , tels que la cannelle , la menthe , le pouliot , &c. par les amers & les sels neutres , comme la rhubarbe , l'absinthe , la centaurée , le sel de duobus , de glaubert , de seignette , de nitre , &c. Les eaux minérales peuvent aussi être employées avec succès , & principalement celles qui sont ferrugineuses , comme celles de Forges , de Passy , de Vichi , de Saint-Alban , &c.

Lorsque par les remèdes que je viens d'indiquer , les solides ont commencé à reprendre leur ressort , que les humeurs viciées ont été corrigées , & que la fibre nerveuse est devenue moins irritable , il est à propos d'achever la cure par l'usage

de stomachiques plus puissants, comme l'opiat indiqué à l'article du Priapisme, p. 80, les vins d'Alicante, de Rota, de Malaga, pris à la dose d'un demi-verre, immédiatement avant ou après le repas (a); le vin stomachique composé de la maniere suivante :

℥ Agaric,	} ana ℥ij.
℥ Zédoaire,	
℥ Fleur de soufre,	
℥ Aloës sucottin,	} ana ℥vj.
℥ Rhubarbe,	
℥ Gentiane,	℥ss.
℥ Safran oriental,	℥ij.
℥ Vin de Malaga,	℥ij.
℥ Eau-de-vie,	℥ss.
℥ Sucre,	℥j.

Faites infuser pendant huit jours au soleil ou sur la cendre chaude; la dose est depuis deux cuillerées jusqu'à quatre, le matin à jeûn ou avant le repas. Ce vin ne conviendrait pas aux tempéraments secs & bilieux, mais c'est le meilleur stomachique qu'on puisse employer dans les tempéraments pituiteux & phlegmatiques, qui ont naturelle-

(a) Une Dame, après avoir fait long-temps usage de l'eau de poulet, de petit lait & des bains, pris un dévoiement qu'elle garda très-long temps; l'usage du vin d'Alicante, que je lui conseillai, de la maniere indiquée ci-dessus, la guérit parfaitement.

ment la fibre molle & relâchée ; il aiguise les humeurs qui servent à la digestion , & excite , sans trop irriter , l'action des organes digestifs ; passé dans le sang , il y ranime l'oscillation des vaisseaux , & contribue par-là à favoriser l'élaboration que doit subir le chyle , pour être converti en humeur propre à notre entretien.

Il faut aider tous ces remedes généraux d'un régime analogue à l'état des forces centrales ; c'est-à-dire , proportionner la qualité & la quantité des aliments aux forces des organes de la digestion. On commence par prescrire les plus légers , afin de ne pas irriter l'estomac , alors très-sensible , qui ne sauroit supporter des aliments pesants sans en être fatigué. Si les premières voies pèchent par trop de relâchement , on ordonne des aliments secs , comme les viandes rôties d'animaux qui ont déjà pris tout leur accroissement ; tels que le bœuf , le mouton , le poulet , le pigeon , le pain cuit deux fois , les potages avec le pain grillé & point mittonné ; les herbages atténuants , tels que l'artichaut , le céleri , le persil , la pastenade , l'asperge , &c. un bon vin vieux , bien trempé d'eau pour boisson ordinaire : on peut en prendre à chaque repas un demi-verre pur.

Quand les premières voies pèchent

par trop de tension & de sécheresse, les aliments doivent être humectants ; pour cela on prescrit les viandes des jeunes animaux, plutôt bouillies que rôties, comme le veau, le jeune poulet, le jeune pigeon ; les herbages émoulliens, comme la laitue, l'épinard, la chicorée, la poirée, &c. les fruits mûrs, qui contiennent beaucoup de fucs doux & savonneux, propres à détremper le sang & à le rendre plus coulant, comme la cerise, la poire, la pomme, l'orange, quand rien ne contr'indique les acides légers, &c. les potages mittonnés avec le pain, le riz, la semoule, le vermicelli, le salep & le sagou ; le lait de vache, de chevre, de brebis, d'ânesse ; l'eau pure est la boisson la plus convenable.

A mesure que l'estomac se fortifie, on prescrit au malade une nourriture plus abondante & moins délicate ; car il est à-propos de l'accoutumer peu à-peu au régime des personnes en santé, sans quoi on l'entretiendrait dans une délicatesse qui l'exposeroit à de continuelles rechûtes.

Ce traité seroit imparfait, s'il se borroit à des préceptes généraux sur la cure des vapeurs, qui est une maladie aussi variée dans la différence de ses indications, qu'elle l'est dans la multiplicité de ses symptomes & de ses accidents.

Pour en suivre plus exactement les variétés, je dois rappeler les différentes causes éloignées qui peuvent la faire naître, afin d'indiquer le traitement particulier qu'il convient d'employer pour rétablir le désordre qu'elles ont causé.

Quand l'affection hypocondriaque tire son origine d'une simple délicatesse du genre nerveux, voyez, page 211, il faut chercher à le raffermir par l'exercice, qui est dans cet état le remède le plus avantageux, & le seul capable de fortifier d'une manière constante toute l'habitude du corps.

Ce même remède sera prescrit contre les vapeurs qui naissent de l'habitude à une vie molle, oisive & sédentaire.

Lorsque c'est l'abus des aliments qui a donné lieu à l'affection hypocondriaque, il faut examiner si cet abus procede de la qualité ou la quantité. Il est des sujets qui mangent copieusement, sans faire beaucoup d'exercice, ce qui devient très-contraire à la digestion des aliments dans les premières voies, & à l'élaboration du chyle passé dans le sang: d'où il résulte l'affoiblissement de l'estomac, toujours surchargé, & celui des vaisseaux, qui, recevant une trop grande quantité de chyle, sans que leur action soit aidée par le mouvement que procure l'exercice, s'en trouvent distendus & leur ressort forcé. Ces per-

sonnes deviennent sujettes à des gonflements d'estomac, à des vents, des borborigmes, des pesanteurs à la tête, des mal-aïses, dans le temps que s'opere la seconde digestion, c'est-à-dire, dans le temps que le chyle, mêlé avec le sang, se convertit, par l'action des vaisseaux, en la substance propre de nos liqueurs. Il se forme chez elles beaucoup d'humeurs crues qui s'embarraffent dans les visceres où la circulation est naturellement lente, comme dans le foie, la rate, le pancréas, le mésentere & dans tous les endroits glanduleux, dont le tissu composé de petits vaisseaux entortillés, exige beaucoup de ténuité & de fluidité dans l'humeur qui les parcourt; sans quoi elle y séjourne facilement, & y forme des engorgements qui sont suivis de mille accidens.

C'est presque dans cette seule cause de l'affection hypocondriaque, où les purgatifs sont indiqués; ils doivent toujours précéder les autres remedes, pour débarrasser les premieres voies des fauburres dont elles sont farcies; il faut ensuite, par les remedes toniques indiqués à l'article des remedes généraux, p. 300 & suiv. fortifier l'estomac affoibli, & accoutumer peu-à-peu le malade à être plus sobre dans ses repas, en lui prescriviant d'en augmenter plutôt le

nombre, s'il ne peut résister à son appétit, afin qu'il ne surcharge jamais les organes de la digestion.

Certaines personnes, dans la crainte mal-entendue de fatiguer leur estomac par des aliments indigestes & trop pesants, ou de contracter trop d'âcreté dans le sang, s'habituent à une nourriture légère & déstituée de tout apprêt favorable, tels que ceux qu'on est obligé de prescrire aux convalescents, en qui les organes de la digestion ont été très-affoiblis par la maladie; l'estomac, faute de stimulant qui en sollicite l'action & qui lui procure un exercice convenable, demeure dans une inaction qui ne peut manquer de le débilitier, & de devenir en conséquence le principe de l'affection hypocondriaque, puisque l'expérience nous prouve que l'exercice est absolument nécessaire pour procurer & entretenir le ton & les forces de la fibre animale. *Voyez page 288. & suiv.*

C'est en habituant peu-à-peu ces malades à une nourriture plus grossière, & en corrigeant, par les toniques indiqués à l'article des remèdes généraux, *pag. 300 & suiv.* la foiblesse des premières voies, qu'on vient à bout de détruire les mauvais effets qui résultent d'un pareil abus.

Si l'on voit des personnes, qui, par une attention trop scrupuleuse à se con-

server la santé, évitent avec soin tout ce qu'elles imaginent pouvoir être nuisible, jusqu'à donner dans l'excès que nous venons d'annoncer; il s'en trouve aussi qui, sacrifiant tout au plaisir de contenter leur goût, s'accoutument à des aliments trop salés & trop épicés, qui irritent leur estomac, en dessèchent la fibre & portent dans le sang beaucoup d'âcreté.

Les vapeurs qui naissent de cette cause doivent être combattues par les boissons délayantes & adoucissantes, & par les remèdes généraux indiqués pour détendre & ramollir les solides desséchés & trop rigides. *Voyez pages 296 & 302.*

On a vu p. 220 & suiv. les mauvais effets que pouvoit causer l'abus des boissons. Le plus commun est celui des liqueurs fermentées ou spiritueuses; j'ai déjà fait voir le dérangement qu'elles étoient capables de produire dans l'économie animale, & principalement dans les premières voies.

Quand leur abus devient la cause des vapeurs, il faut combattre les différents vices qu'il a causés, tant sur les solides que sur les fluides, 1°. par la privation de ces pernicieuses boissons (a).

(a) Il seroit cependant dangereux d'en interdire tout-à-coup l'usage aux personnes qui

2°. Par l'usage des délayants, adoucissants & émollients, tant extérieurement au moyen des bains tièdes, qu'intérieurement par les boissons prescrites, p. 296 & 297. Ces remèdes sont les seuls qui conviennent à ce genre de vapeurs. Les purgatifs & tous les stimulants doivent être proscrits comme des poisons très-dangereux, qui ne manquent jamais de faire périr ceux à qui on a l'imprudence de les prescrire dans cet état. J'en ai eu un exemple bien frappant. Deux fideles amis de bouteille, qui, depuis plusieurs années, faisoient chaque jour ensemble des débauches excessives dans le vin, tomberent presque en même temps dans une langueur mélancolique très-grave. Celui qui implora le premier les secours de la Médecine, s'adressa à un Médecin, qui crut reconnoître dans les symptomes de sa maladie des indications qui exigeoient les évacuans : (a) il lui fit

y sont habituées depuis long-temps, parce qu'il pourroit s'ensuivre un affaïssement trop subit dans les solides accoutumés à l'aiguillon de ces liqueurs ; il est plus prudent de les conduire peu-à-peu à cette privation, en retranchant de temps en temps de la quantité qu'on leur a d'abord permise.

(a) Les buveurs sont assez sujets à éprouver, le matin, des maux de cœur, & des en-

prendre en conséquence beaucoup d'émetiques & de purgatifs. Les potions cordiales, les opiats stomachiques, les confectons & les liqueurs spiritueuses de toutes les especes, furent pareillement prodiguées. La maladie augmenta sensiblement; mais le Médecin, loin de reconnoître son erreur, suivit opiniâtrément le même systême, qui conduisit en trois mois son malade au tombeau. L'autre, qui n'avoit encore fait aucun remede, frappé de cette mort, vint me consulter, & sur l'explication

vies de vomir; ils ont souvent la bouche pâteuse & la langue chargée, ce qui sembleroit indiquer les remedes évacuans; mais quand on fait réflexion à l'état de leur estomac, dont les fibres ont été durcies & desséchées par le vin; qu'on considere celui des humeurs, qui ont été coagulées par cette même liqueur, on concevra aisément que les purgatifs qui ne peuvent manquer d'augmenter le mauvais état des solides, par leur qualité trop irritante, n'auront qu'une action très-imparfaite sur les humeurs & n'en pourront évacuer que la partie la plus fluide, ce qui les rendra encore plus épaisses, plus tenaces, & augmentera par conséquent les accidens. Les délayans, au contraire, en humectant la fibre durcie & desséchée, détremperont les humeurs épaissies, leur rendent la fluidité qui dispose celles qui doivent être évacuées à passer facilement par les organes excrétoires, & favorise la circulation des autres.

que je lui donnai des mauvais effets que devoient produire dans son état les remedes meurtriers dont son ami avoit été la victime, il se détermina à suivre docilement mes conseils. Je lui fis prendre pendant un mois des bains légèrement tièdes ; je le mis à l'eau de poulet & au petit lait, dont il prenoit deux fois par jour un demi-setier ; je lui permettois de temps en temps un demi-verre de vin pur, après son repas ; je lui fis ensuite prendre, pendant un mois, les bains froids. Ce traitement, sans le secours d'aucuns purgatifs, ni d'autres remedes, le retablit parfaitement : il jouit aujourd'hui d'une santé dont il connoît si bien le prix, qu'il s'est interdit l'usage de toutes liqueurs fermentées.

Les personnes qui se sont accoutumées à boire chaud, celles qui font souvent usage de ces différentes infusions, tantôt pour adoucir la poitrine, tantôt pour abattre de prétendues fumées de l'estomac, ou précipiter une digestion trop lente, tantôt pour se procurer une transpiration plus abondante, &c. tombent infailliblement dans l'affection hypocondriaque, par la foiblesse que contractent chez elles les organes de la digestion, que l'abus de ces boissons chaudes ne peut manquer de relâcher. Les remedes qui conviennent à cet état,

sont tous contraires à ceux que je viens d'indiquer dans l'article précédent. (a) C'est principalement dans ces sujets qu'on emploie avec succès les toniques les plus puissants, tels que l'opiat indiqué, page 74. le vin stomachique, pages 300. & tous ceux qu'on trouve à l'article des remèdes généraux propres à relever le ton & la force des solidités. Il faut aussi leur prescrire un régime sec, en viandes rôties ou cuites sur le gril, herbages atténuants, comme l'artichaut, le céleri, l'asperge, &c. une boisson froide d'eau pure, aiguisée avec un quart de bon vin vieux; leur faire prendre le matin à jeûn un demi-verre de vin d'Alicante, dans lequel ils tremperont une croûte de pain grillé; leur prescrire un exercice modéré, & leur interdire toutes boissons chaudes, de quelque nature qu'elles puissent être.

De toutes les causes de l'affection hypocondriaque, celles qui affectent immédiatement le sens intérieur sont les plus dangereuses, parce que leur impression sur cet organe délicat ne se détruit que difficilement: ce qui fait que lorsque les passions ont été la cause

(a) Ce qui démontre bien sensiblement l'ignorance de ceux qui prétendent guérir avec le même remède & la même méthode, toutes les maladies vaporeuses.

des vapeurs, on éprouve les plus grandes difficultés à guérir cette maladie, sur-tout quand ces passions ont long-temps affecté le sens intérieur; il se trouve alors réduit dans un état si languissant, qu'il demeure incapable d'aucune réaction sur les autres organes qui participent bientôt à sa foiblesse.

J'ai vu cet état dans son dernier période, chez un homme de quarante ans, qui avoit été successivement agité par différentes passions toutes poussées à l'excès. Après avoir mené pendant long-temps une vie très-turbulente, & avoir joué dans le monde un rôle distingué, un revers imprévu de fortune le tira tout-à-coup du tourbillon où il se trouvoit plongé. Privé de toutes les occupations & de tous les plaisirs qui servoient encore d'aiguillon à ses sens émouffés, & réduit à une vie particulière, tout devint pour lui d'une si grande indifférence, qu'aucun sujet de plaisir ni de chagrin n'étoit plus capable de réveiller dans son ame la moindre affection. Livré à une morne mélancolie, il paroissoit à peine sentir son existence; on lui voyoit oublier les choses les plus communes & les plus essentielles de la vie.

La machine ne put pas supporter long-temps cette inaction du sens intérieur; tous ses organes tomberent bien-

tôt dans une si grande foiblesse, que leurs fonctions furent totalement dérangées; les premières voies se refusèrent à la digestion, la respiration devint difficile, les viscères du bas-ventre s'obstruèrent; il périt enfin au bout de six mois, dans un ictere universel.

Il n'est pas rare de voir de pareils exemples dans les personnes qui habitent les grandes Villes. Exposées à des vicissitudes, qui changent quelquefois en un instant leur manière d'être, & leurs habitudes, elles passent successivement du sein des plaisirs dans l'abyme des chagrins les plus cuisants. Le sens intérieur fatigué par l'impression réitérée d'une foule de passions, dont elles ont été le jouet, tombe dans une foiblesse qui le rend incapable de cette réaction régulière que nous avons fait voir si nécessaire pour réveiller l'action, & entretenir le ton des autres organes: d'où il résulte un désordre général dans l'économie animale.

J'ai observé que beaucoup de maladies, tant aiguës que chroniques, tirent souvent leur origine d'une pareille cause, à laquelle on fait ordinairement trop peu d'attention.

Souvent on voit résister une maladie aux remèdes les mieux indiqués, sans pouvoir reconnoître aucune cause Physique

sique de son opiniâreté. Il faut alors faire attention à l'état moral du malade ; examiner si son ame n'est point affectée de quelques passions qui entretiennent le désordre de l'économie animale , & troublent l'effet des remedes. Erasistrate , célèbre Médecin de Seleucus Nicanor , fut bien deviner que la langueur d'Antiochus fils de ce Prince étoit entretenue par la violente passion qu'il avoit conçue pour sa belle-mere.

On entreprendroit donc en vain de guérir les maladies qui ont été causées par l'excès des passions , si aux remedes Physiques on ne joignoit pas ceux que la morale peut nous fournir , pour rendre à l'ame la tranquillité que les passions lui ont enlevée : ils consistent à distraire le malade de ses passions dominantes , 1°. en le retirant , s'il est possible , de la position qui les a fait naître ; 2°. en lui rappelant les vertus propres à les combattre ; 3°. en lui inspirant un sentiment philosophique , qui lui apprenne à supporter les calamités attachées à l'humanité , avec cette constance qui en adoucit l'amertume & en allége le fardeau. Lorsqu'il est possible de remplir l'objet de ses desirs , de lui rendre la perte qu'il a faite , de satisfaire sa haine par la vengeance , son amour par le retour ou la possession de celle qu'il aime ; tous ces moyens

portent encore un secours plus prompt & plus efficace que les précédents. On rapporte qu'une Demoiselle près de se marier avec un homme qu'elle aimoit éperduement, demeura sans mouvement, & dans un vrai état cataleptique, au moment qu'on lui apprit que son mariage n'auroit pas lieu; rien ne put la tirer de cet état, que la nouvelle qu'on lui donna qu'elle alloit épouser son amant. Quand on est venu à bout de tranquilliser l'esprit de son malade, on peut alors espérer que les remèdes physiques seront suivis d'un plus heureux succès.

Dans l'affection hypocondriaque dont il est ici question, on suivra la méthode indiquée à l'article des remèdes généraux, parmi lesquels ceux qui sont propres à rétablir le ton des solides seront choisis préférablement aux autres; c'est-à-dire, les bains & les boissons froides, les stomachiques, & spécialement l'exercice du cheval.

Quand l'affection hypocondriaque a été causée par une trop grande application à l'étude, comme c'est sur le sens intérieur que cette cause exerce toute son action; qu'elle produit dans cet organe les mêmes effets que les passions; que la foiblesse & le relâchement de son ressort en sont aussi le résultat; il faut employer les mêmes remèdes que ceux indiqués dans l'article précédent.

Les vapeurs qui naissent de l'usage immodéré du coït, se guérissent par les remèdes propres à rétablir le ton des forces centrales, que cet exercice a détruit; ils ont été indiqués à l'article du Priapisme, & à celui des remèdes généraux. Je dois observer que, comme l'évacuation trop abondante de la matière féminale, prive la machine de la plus pure & la plus précieuse de nos humeurs, de celle qui contribue le plus à l'entretien de nos solides, & à celui de l'élasticité organique de la fibre nerveuse; il faut chercher à la réparer par des nourritures analeptiques, qui fournissent beaucoup de sucs nutritifs déjà élaborés, tels que les sucs gélatineux tirés des vieux animaux, comme le bœuf, le mouton, & spécialement le vieux coq. Le lait fournit aussi un aliment très-salutaire; c'est un chyle déjà tout formé, très-propre à rétablir promptement nos pertes de substance. Je l'ai fait prendre dans cette occasion avec beaucoup de succès. Il est même quelquefois nécessaire de le prescrire pour toute nourriture, lorsque la faiblesse des premières voies ne permet pas de digérer les sucs qu'on retire de la viande, lesquels dégènerent alors en corruption.

J'ai compté au nombre des causes éloignées des vapeurs, le dérangement

des évacuations naturelles, dont les principales sont la transpiration, l'urine, le flux menstruel, les matieres stercorales, &c. On a vu les désordres que cause dans l'économie animale leur dérangement. Comme l'équilibre entre les solides & les fluides, qui constitue l'état parfait de santé, dépend principalement de la régularité de ces excrétiions, on ne doit rien négliger pour l'entretenir & la conserver.

En général, on remarque que les personnes robustes, accoutumées au travail & à l'exercice, ont la transpiration insensible plus abondante que les personnes délicates, & que celles qui mènent une vie sédentaire, parce que cette excrétiion qui ne s'opere que par l'extrémité des petits vaisseaux capillaires de la peau, qui sont de tous les vaisseaux du corps les plus éloignés du centre du mouvement, exige dans les solides beaucoup de force & de vigueur, pour porter régulièrement jusque dans ces petits vaisseaux capillaires l'humeur qui doit s'y échapper. Lorsque cette force & cette vigueur viennent à se rallentir, la transpiration diminue, & alors les autres voies excrétoires sont obligées de suppléer à son défaut : c'est pourquoi les personnes délicates qui font peu d'exercice, urinent ordinairement beaucoup ; que les femmes sédentaires ont :

le flux menstruel plus abondant ; qu'elles sont assez ordinairement sujettes à des évacuations contre nature, les naturelles étant souvent insuffisantes pour suppléer au défaut de la transpiration. Le flux hémorrhoidal, les fleurs blanches, les hémorrhagies qui surviennent à différentes parties, sont autant d'évacuations extraordinaires qui déchargent le sang des humeurs accumulées, par la diminution des excrétions naturelles. On auroit donc tort de regarder le flux hémorrhoidal comme un signe de santé, puisqu'au contraire il en est un de foiblesse qui annonce que les excrétions naturelles ne se font pas régulièrement : il peut, il est vrai, devenir nécessaire dans les tempéraments foibles, parce que suppléant au défaut de ces excrétions, il contribue à maintenir l'équilibre entre les solides & les fluides ; c'est ce qui le rend très-avantageux dans l'affection hypocondriaque, parce qu'il débarrasse la veine porte du sang qui s'y accumule, & qui cause des accidents très-graves.

Les remèdes capables de fortifier les solides, de ranimer leur action, & de rendre au sang sa fluidité naturelle, comme l'exercice, les bains froids, les boissons froides, délayantes & adoucissantes, les stomachiques, &c. sont tous propres à rétablir les excrétions déran-

gées, parce que, comme je viens de le prouver, leur désordre vient toujours d'une foiblesse générale ou particulière des organes excrétoires.

Il n'est pas rare de voir l'obstruction des différents viscères du bas-ventre devenir la cause de l'affection hypocondriaque. Je dis plus, elle en doit toujours être une suite nécessaire, parce que les viscères de cette région ne peuvent être obstrués sans gêner l'action des forces centrales, & donner lieu en conséquence à l'affection hypocondriaque.

La machine animale est un composé de vaisseaux, divisés & multipliés à l'infini, dans lesquels circulent des fluides, dont une partie doit s'échapper à travers l'extrémité de certains vaisseaux qu'on nomme excrétoires, qui la transmettent hors de la circulation générale, & l'autre doit revenir au centre commun, d'où elle est partie. Cette mécanique ne peut avoir lieu que dans des conduits libres, dont le diamètre soit proportionné à la grosseur des globules qui constituent le fluide qui doit les parcourir; il faut de plus une action qui pousse avec une certaine force ces fluides du centre à la circonférence, tandis que des voies libres & sans résistance leur sont ouvertes pour faciliter leur retour. Ces trois conditions indispensables à la circulation du sang ne se trouvant pas

toujours dans la disposition la plus favorable, il peut survenir des embarras, qui, selon la nature, la force & la durée de l'obstacle, deviennent plus ou moins grands, & plus ou moins difficiles à détruire.

Ces embarras dans la circulation ne peuvent se former que par degré. Dans le premier, le mouvement des liqueurs est simplement ralenti; dans le second, ces liqueurs s'accumulent & distendent les vaisseaux qui les contiennent; dans le troisieme, elles s'épaississent, & privées des parties les plus fluides qui se sont dissipées, elles n'ont presque plus de mouvement; dans le quatrieme, elles sont tout-à-fait coagulées, & ne forment plus avec les vaisseaux qu'un seul & même corps; c'est ce que les Auteurs expriment sous le nom de stagnation, d'engorgement, d'obstruction & d'induration.

Il est aisé de voir que la difficulté de détruire ces embarras dans la circulation, dépend, 1°. de ses degrés. (La stagnation & l'engorgement résistera moins que l'obstruction & l'induration.) 2°. De la cause qui la fait naître. (Celui qui aura été formé par un mouvement trop languissant de la circulation, sera plus aisé à dissiper que celui qui auroit été produit par l'oblitération des vaisseaux, ou par la coagulation des hu-

meurs.) 3°. De la nature de la partie dans laquelle l'embarras s'est formé. (On détruira plus difficilement celui qui a son siege dans un endroit composé de vaisseaux peu élastiques, qui n'ayant qu'un mouvement foible & lent, laissent aisément croupir les liqueurs qui s'y portent; tels sont ceux de différents visceres du bas-ventre, & de tout le systême glanduleux.) L'embarras au contraire qui survient dans une partie d'un tissu ferme, en qui les vaisseaux jouissent d'un ton & d'un mouvement plus actifs, cédera plus facilement, parce que ce mouvement, qu'il est aisé d'animer, peut venir à bout de forcer ou de détruire l'obstacle qui forme cet embarras.

On voit par-là combien il est intéressant de s'opposer de bonne heure aux progrès des embarras qui se forment dans la circulation; mais malheureusement les commencements en sont peu sensibles. Le mal empire sourdement, & touche quelquefois à son dernier période, avant de s'être déclaré par des signes capables de le faire reconnoître, sur-tout lorsqu'il a son siege dans des parties intérieures, qui se déroben facilement à l'examen du tact & de la vue: telles sont la plupart des obstructions des visceres du bas-ventre. On ne peut alors les reconnoître que par le trouble qu'elles occasionnent dans l'éco-

nomie animale, & plus particulièrement par les dérangemens qu'on remarque dans les fonctions de l'organe obstrué.

Si par exemple une personne se plaint depuis long-temps de douleur dans le ventre; qu'elle soit continuellement fatiguée par des dégoûts, des indigestions, des vomissemens, des vents, des borborysmes, &c. que les remedes, loin de procurer quelques soulagemens à ses maux, paroissent les augmenter; que de plus, son pouls soit vif & fréquent, sans qu'on remarque plus de chaleur qu'à l'ordinaire, on a dès-lors lieu de présumer quelques obstructions dans l'estomac, les intestins, ou quelques autres parties voisines.

L'affection hypocondriaque, qui tire son origine d'une pareille cause, est difficile à guérir, parce que sa cure dépend de celle des obstructions, qui le plus souvent sont incurables, sur-tout quand elles sont parvenues à leur dernier degré, parce que la plupart des remedes fondants, que l'Art indique pour guérir les obstructions, sont trop irritants, & par conséquent contraires à l'affection hypocondriaque, qui ne demande que des calmans & des adoucissans, parce que le vice qui les a causées est souvent de nature à résister à tous les remedes connus, tel que le vice scrophuleux & le cancreux. Quand les obstructions

ne sont point parvenues à leur dernier degré, & que leur cause dépend d'un simple épaisissement de la lymphe, que l'action trop languissante des vaisseaux a laissé croupir dans la partie, on a lieu d'espérer que par l'usage des délayants, de légers fondants, & de doux apéritifs, on viendra à bout de rendre à l'humeur la fluidité qu'elle a perdue, tandis que par les toniques indiqués à l'article des remèdes généraux, le ton & le mouvement des vaisseaux ranimés les obligera à suivre les voies de la circulation.

Les frictions douces, & souvent répétées sur le bas-ventre, contribuent beaucoup à faciliter la cure des obstructions, de même que les fomentations chaudes.

Les frictions raniment la circulation, atténuent les humeurs épaissies, & ouvrent à la matière embarrassée des pores par lesquels elle peut s'échapper; ce qui ne fauroit cependant avoir lieu que dans les obstructions qui sont peu éloignées de la peau.

Les fomentations ramollissent le tissu des vaisseaux, détremperent la matière qui forme l'obstruction, & lui donnent de la fluidité; il faut les appliquer deux fois par jour, & les continuer chaque fois pendant deux heures; on peut les faire avec de l'eau simple, au moyen d'une flanelle un peu épaisse, ou avec une décoction de quelques plantes réso-

lutives, comme la matricaire, l'armoïse, la camomille, la ciguë, ou avec une légère lessive de cendre de sarment. Quant aux remedes internes, j'ai dit qu'ils doivent être délayants, afin de détremper les humeurs, & de leur fournir un véhicule qui en facilite la circulation; ils doivent aussi être atténuants, afin de diviser leurs parties grossieres & trop rapprochées. L'eau pure, l'eau de poulet, le petit lait, feront pour cela employés avec succès; on pourra aiguïser ces boissons par quelques sels, tels que celui de duobus, la terre foliée de tartre, qui est un très-bon fondant de la lympe, le sel polychreste, & le tartre soluble; on aura aussi recours aux eaux minérales ferrugineuses. J'ai vu parfaitement réussir celles de la Motte. Nous avons encore les pillules de savon, celles de ciguë, la panacée, & plusieurs autres préparations mercurielles, dont l'usage toujours suspect doit être dirigé avec la plus grande prudence. Les émétiques & les purgatifs, après que les humeurs ont bien été détrempées, & les solides humectés par les remedes précédents, peuvent exciter dans les premieres voies des secousses & des mouvements qui rétablissent le cours des liqueurs dans les visceres obstrués; mais il faut aussi savoir que, si les obstructions sont de nature à résister à leur effort, ils ne serviront qu'à

augmenter les accidents , & à les rendre plus considérables. On oublieroit le remede le plus efficace, si on ne recommandoit pas aux malades un exercice modéré , & spécialement celui du cheval.

Une Dame portoit depuis trois ans une tumeur au côté gauche , vers la région de la rate. Cette tumeur avoit déjà acquis le volume d'un gros œuf, lorsqu'elle s'en apperçut pour la première fois ; mais comme elle n'en souffroit aucune incommodité , elle négligea d'abord de faire des remedes : cependant , le volume de cette tumeur augmentant toujours , elle commença à prendre quelques inquiétudes ; je fus prié de l'examiner. Elle étoit alors de la grosseur d'un poing , très-dure au tact , & je jugeai qu'elle avoit son siege dans la rate. Je n'hésitai pas de lui faire sentir les conséquences de sa maladie , par les dangereuses suites qu'elle pouvoit avoir , quoiqu'alors elle n'en fût nullement incommodée : ce qui la détermina à faire les remedes que je lui conseillai.

Je lui prescrivis le petit lait , à la dose d'une pinte par jour , dans lequel je faisois fondre deux gros de terre foliée de tartre : elle le prenoit en quatre verrées deux le matin à jeûn , & deux le soir , quatre heures après son dîné ; sa boisson

ordinaire étoit une tisane faite avec une demi-once de racine de patience, & autant de celle de panicaut sur deux pots d'eau. On lui faisoit deux fois par jour des fomentations avec une flanelle, trempée dans une lessive de cendre de sarment; ces fomentations étoient toujours précédées d'une légère friction avec un linge chaud.

Ces premiers remèdes, qui durèrent un mois, réduisirent d'abord la tumeur au tiers de sa grosseur; la belle saison qui survint me détermina à lui faire prendre les bains pendant un mois, après l'avoir fait vomir & purger deux fois; elle prit ensuite pendant quinze jours les eaux de la Motte: la tumeur diminua encore sensiblement; j'en achevai enfin la guérison parfaite par les pilules suivantes: Prenez *Æthiops martial* demi-once, savon blanc trois onces, rhubarbe en poudre deux onces, gomme ammoniac deux onces; faites avec suffisante quantité de sirop des cinq racines apéritives, une masse qui sera divisée en pilules de la grosseur d'un pois, dont la dose est depuis douze jusqu'à vingt-quatre & trente-six grains. Cette Dame, après avoir usé pendant un mois de ces pilules à la dose de vingt-quatre grains par jour, eut quelques démangeaisons par le corps, qui furent causées par de petits boutons qui paroissoient à

326 TRAITÉ DES MALADIES
peine; je lui conseillai quelques bains
qui la délivrèrent de cette légère incom-
modité: la tumeur fut entièrement dis-
sippée, & depuis cinq ans elle n'a plus
reparu.

CHAPITRE VII.

De l'Apoplexie.

JE finirai ce traité par l'histoire de
deux maladies analogues aux affections
du genre nerveux, qui sont l'apoplexie
& le cauchemar.

L'apoplexie est une maladie dans la-
quelle le sujet perd la faculté des sens
& des mouvements volontaires, ne con-
servant que ceux qui sont absolument
nécessaires à la vie, tels que le mouve-
ment du cœur & des artères, d'où dé-
pend la circulation du sang, & celui
de la poitrine, qui opere la respira-
tion; mais comme ce dernier est un
mouvement mixte, c'est-à-dire, qui
tient du mouvement volontaire & du
mouvement vital, la respiration se trou-
ve dans l'apoplexie difficile & très gê-
née; elle est toujours accompagnée d'un
râlement considérable, qu'on nomme
sterteur, ce qui distingue l'apoplexie
des autres maladies soporeuses, avec

lesquelles elle a d'ailleurs beaucoup de rapport, mais qui ne rendent point la respiration si laborieuse. Elle diffère aussi de la catalepsie par le relâchement de tous les membres qui, dans la catalepsie sont ordinairement roides, & en état de conserver l'attitude qu'on leur fait prendre.

Nous n'avons encore qu'une théorie fort imparfaite sur la cause prochaine de l'apoplexie; cependant cette maladie; qui semble être aujourd'hui plus fréquente qu'autrefois, devient à l'espèce humaine un fléau des plus redoutables; ses accidents presque toujours imprévus, portent en un instant dans l'économie animale de si fortes atteintes, qu'il reste à l'Art peu de ressource pour rétablir le désordre qu'elles y ont causé; la mort le plus souvent, sinon une paralysie de tout le corps, ou du moins de quelques-unes de ses parties, sont inmanquablement la suite de cette dangereuse maladie.

Quel regret pour le Médecin, de n'avoir en son pouvoir que de foibles armes à opposer contre un ennemi aussi cruel de l'humanité! Avec quelle ardeur ne doit-il pas se livrer à la recherche de nouvelles découvertes, capables de le guider plus sûrement, soit dans la cure de l'apoplexie, soit dans les moyens de la prévenir!

Animé par un motif aussi puissant, je n'ai rien négligé pour acquérir de nouvelles connoissances sur cette maladie.

D'abord nous ne saurions douter que la cause prochaine de l'apoplexie n'ait son siége dans le cerveau, puisque l'anéantissement de toutes les fonctions qui dépendent de cet organe en sont les principaux symptômes.

Si nous considérons la substance du cerveau, nous la reconnoissons la plus molle des solides de l'animal, la plus disposée par sa texture à l'affaïssement & à l'engorgement. Ce viscere ne sauroit donc soutenir l'impulsion du sang, telle qu'elle s'exerce dans les autres parties: aussi la nature a sagement opposé des obstacles au mouvement du sang qui se porte à la tête, en présentant à ce fluide, avant qu'il parvienne dans cet organe, plusieurs détours à parcourir qui en ralentissent la force & la vitesse.

Nous observerons encore que la masse du cerveau est plus considérable dans l'homme, que dans aucune espece d'animaux; ce qui le rend plus sujet qu'eux à l'apoplexie: aussi cette maladie se remarque-t-elle rarement dans la brute.

En consultant les observations cadavériques, nous apprenons qu'il est des sujets morts apoplectiques, en qui on a trouvé les vaisseaux du cerveau très-engorgés, & d'autres, en qui ce viscere n'a

du tout point paru engorgé, ni avoir souffert aucune altération sensible. Villis nous en cite quelques exemples, & j'ai moi-même vérifié ce fait sur un sujet qui mourut, le septieme jour, d'une apoplexie qu'on avoit regardée comme séreufe.

L'apoplexie, dans laquelle le cerveau ne souffre aucun engorgement, ne peut être produite que par l'affaiffement de cet organe; & je me crois autorisé à penser que l'apoplexie, que les auteurs ont jusqu'à présent nommée séreufe, pour la distinguer de celle qui offre un engorgement sensible dans le cerveau, & qu'ils ont nommée sanguine, n'est causée que par l'affaiffement du cerveau.

Il seroit donc plus naturel de diviser cette maladie en apoplexie par engorgement, & apoplexie par affaiffement. Cette dernière est sans doute moins commune que la première; mais elle doit être bien plus dangereuse, parce que, comme je l'ai fait voir dans l'article de l'épilepsie, il est très-difficile de rendre à la fibre délicate du cerveau le ressort qu'elle a une fois perdu.

On peut regarder l'agonie comme une apoplexie par affaiffement. Dans les derniers moments de la vie, tous les organes perdent peu-à-peu leur ressort; mais l'action du cerveau, dont la substance est plus molle, se détruit entière-

ment, quelque temps avant que les organes qui entretiennent le mouvement vital soient réduits dans le même état. Le sujet présente alors tous les symptômes de l'apoplexie, tels que la respiration laborieuse, avec râlement, la privation des sens, & l'abolition des mouvements volontaires.

Les causes prédisposantes de l'apoplexie, qu'il seroit très-intéressant de reconnoître, sont peu sensibles. On voit souvent survenir tout-à-coup cette maladie, sans qu'aucun signe avant-coureur ait indiqué son approche; quelquefois cependant elle est annoncée par des étourdissements & des vertiges.

On prétend que les personnes qui ont le cou court, qui sont d'un tempérament replet & qui mangent beaucoup, sont plus sujettes que les autres à l'apoplexie; cependant, il n'est pas rare de voir des hommes d'une constitution toute contraire périr de cette maladie.

En général, elle est plus commune parmi les personnes sédentaires, qui vivent d'aliments trop nourrissans, qui font abus des boissons spiritueuses, qui se livrent à l'excès de certaines passions, comme celui de la colere, du chagrin ou de la joie, qui s'énervent par les veilles & les plaisirs de l'amour, que parmi celles en qui un exercice habituel, une vie sôbre, & des passions

modérées concourent à fortifier tous les organes.

Nous recevons aussi de nos parents le malheureux germe de cette maladie; on lui a vu moissonner des familles entières en passant du pere au fils, jusqu'aux arriere petits-fils.

Elle survient quelquefois dans d'autres maladies, comme les fievres malignes, la goutte, le scorbut, plusieurs maladies soporeuses, l'épilepsie, la catalepsie, & l'ivresse; je l'ai vu survenir dans une hydropisie du bas-ventre (a):

(a) Je fus appelé auprès d'une Dame qui venoit de faire plusieurs remedes pour une maladie dont on avoit jusqu'alors peu connu le caractere. Le dernier Médecin à qui elle s'étoit confiée, ayant cru trouver dans les bains le véritable remede à sa maladie, qui présentoit cependant une indication toute contraire, les lui fit prendre plusieurs mois, pendant lesquels la maladie alla toujours en empirant, & dégénéra enfin en hydropisie: ce que le Médecin ne reconnut point, ou feignit du moins de ne pas reconnoître, crainte de s'exposer au reproche si mérité d'avoir fait baigner une hydropique, & auquel il eut soin de se soustraire par son départ.

Lorsque je palpai le ventre de cette Dame, qui étoit extraordinairement tendu, j'y reconnus une fluctuation très-sensible qui annonçoit une très-grande quantité d'eau, dans la capacité du bas-ventre; je lui annonçai, à son grand

les femmes en couche y sont aussi sujettes ; dans les unes l'apoplexie survient pendant le travail de l'enfantement, & alors elle est l'effet des efforts trop violents qu'excite un accouchement laborieux. Le sang fortement exprimé par l'action de tous les muscles du corps,

étonnement & à celui de toutes les personnes qui étoient auprès d'elle, qu'elle étoit hydropique, & que la ponction étoit le remède le plus prompt & le plus efficace qu'on pût employer. Pour la déterminer, je cherchai à lui faire envisager les dangers qu'elle couroit en retardant cette opération, & je lui représentai que la grande tension de son ventre gênoit beaucoup la circulation, & qu'il en pourroit résulter plusieurs accidents fâcheux ; mais j'eus le malheur de ne pouvoir la persuader. Quinze jours après, elle eut une attaque d'apoplexie, qui ne fut causée que par les obstacles que la tension démesurée de son ventre opposoit à la circulation : il fallut alors en venir promptement à la ponction, qu'elle a depuis soufferte, en moins de quatre ans, trente-cinq à trente-six fois : elle est restée paralytique d'un bras & d'une jambe. N'est-il pas clair que, si on lui eût fait la ponction dans le temps que je la proposai, elle n'eût pas essuyé cette attaque d'apoplexie, puisque depuis elle n'a eu aucune rechûte ? Cette Dame auroit aujourd'hui l'avantage de pouvoir se servir aisément de tous ses membres, au lieu qu'elle a un bras & une jambe paralytiques. D'ailleurs, sa santé, que l'attaque d'apoplexie n'a pas peu contribué à affoiblir, seroit bien moins languissante qu'elle ne l'est à présent.

qui sont dans ces moments en contraction, se porte en plus grande quantité au cerveau, où il trouve moins de résistance, & y occasionne un engorgement apoplectique. Dans d'autres, l'apoplexie ne survient que quelques jours après l'accouchement, & alors elle est causée par un dépôt laiteux qui se forme dans le cerveau.

Le pronostic de l'apoplexie se tire de la violence de ses accidents & de la nature de sa cause prochaine. Ceux qui respirent moins difficilement, & qui conservent quelque sensibilité dans les organes de la digestion, en qui, par conséquent l'action de l'estomac peut encore être sollicitée par des remèdes stimulants, présentent beaucoup d'espérance pour leur rétablissement. Rarement cependant on les rappelle de cet état à celui d'une parfaite santé; ils restent presque toujours paralytiques de la moitié du corps, ou du moins de quelques parties.

Ceux en qui la respiration est très-laborieuse, qui ne conservent aucune sensibilité dans les organes de la digestion, ne présentent à l'art aucune ressource pour les rappeler à la vie.

L'apoplexie par affaiblissement est plus dangereuse que celle par engorgement.

On voit des sujets qui ont survécu à plusieurs attaques d'apoplexie; cepen-

dant on ne doit regarder comme véritable apoplexie, que celle qui est suivie de paralysie; & alors il est rare qu'elle saisisse souvent le même sujet, sans le faire périr. L'apoplexie que Villis nomme habituelle, dont les accès fréquents ne causent, après le paroxysme, aucune paralysie, doit être rangée dans la classe de l'épilepsie.

On seroit embarrassé de rendre raison pourquoi les enfants sont moins sujets à l'apoplexie que les personnes âgées. La délicatesse de leur cerveau sembleroit au contraire devoir rendre parmi eux cette maladie plus fréquente qu'à tout autre âge; ne seroit-ce point la grande mobilité de leur genre nerveux qui les met à l'abri de cette maladie, en tenant tous les organes dans une disposition contraire à l'affaïssement qu'on remarque dans l'apoplexie? Cette constitution les rend plus sujets aux affections qui développent la mobilité du genre nerveux, & en augmentent l'action, telles que l'épilepsie & les convulsions.

Nous venons de reconnoître deux causes prochaines de l'apoplexie; savoir, l'affaïssement & l'engorgement du cerveau: mais les causes prédisposantes n'agissent pas toujours immédiatement sur ce viscere.

J'ai remarqué que l'affaïssement du

cerveau est souvent occasionné par la foiblesse des forces centrales, desquelles forces j'ai fait voir que dépendoient celles de tous les autres organes, & principalement celles du cerveau. Cette foiblesse dans les forces centrales, est annoncée, dans le plus grand nombre des apoplectiques, par un gonflement de l'estomac & de tout le canal intestinal, dont le ressort anéanti n'est plus en état de résister à la distention de l'air, qui se raréfie dans les premières voies, & les gonfle au point de faire paroître la peau du ventre aussi tendue que celle d'un tambour.

Dans les personnes qui ont des dispositions à l'apoplexie, l'attaque se déclare assez ordinairement après un repas copieux, lorsque le ressort de l'estomac, forcé par le poids des aliments, vient à se détruire tout-à-coup; le cerveau qui tombe bientôt dans le même état, donne lieu à l'apoplexie par affaissement, qui se reconnoît à la pâleur du malade, à la foiblesse, à la mollesse & à l'irrégularité de son pouls.

Si au contraire l'estomac surchargé d'aliments, au lieu de perdre son ressort, en souffre une irritation qui en augmente considérablement la tension, le ressort central alors trop bandé, ne pouvant plus céder à l'action du cerveau, & gênant en même temps le retour du

sang de la circonférence au centre , causera dans le cerveau un engorgement qui déterminera l'apoplexie qu'on nomme sanguine , c'est-à-dire , l'apoplexie par engorgement , qui s'annonce par la rougeur du visage , de la conjonctive , & par la force & la dureté du pouls.

D'après ces réflexions sur l'apoplexie , la méthode curative qui va être indiquée doit être fondée sur des principes moins vagues & plus certains. Il faut d'abord avoir égard à la nature de la cause prochaine , en s'assurant par les signes qui viennent d'être décrits si l'apoplexie est causée par la foiblesse des fibres du cerveau , ou par l'engorgement de ce viscere.

Dans le premier cas , l'indication qui se présente à remplir est de ranimer le ressort affoibli du cerveau. Il faut pour cela employer les remèdes capables d'exciter & de réveiller l'action de cet organe ; & comme les sens extérieurs ont avec le cerveau une communication immédiate , ce sera par leur canal que nous chercherons à lui faire éprouver l'action de ces remèdes.

On excitera d'abord le sens du toucher , en pinçant , en piquant , & même en brûlant légèrement la peau , en appliquant les vésicatoires , les ventouses sacrifiées , &c.

On excitera le sens de l'odorat par les
eaux

eaux de senteur les plus fortes , comme l'eau de Luce , l'esprit de sel ammoniac , l'esprit aromatique huileux de Sylvius par de puissants sternutatoires , tels que la poudre de bétoine , de muguet , d'euphorbe , de marjolaine , &c. On mettra sur la langue des fels & des substances âcres & cuisantes , telles que le sel ammoniac , la poudre de pyrèthre , de poivre , de moutarde , &c. On cherchera à réveiller le malade en lui parlant haut , en faisant du bruit auprès de lui , & en l'agitant de différentes manieres , observant de le tenir toujours devant le jour ou la lumiere , afin que tous les sens soient en même temps mis en action.

Dans mes Recherches sur les vrais principes de l'animalité , j'ai fait voir que le ton de toutes les parties dépend de celui qui réside dans le centre de la machine , & que l'estomac qui est un des principaux agents de ces forces épigastriques , que j'ai nommées forces centrales , conserve avec le sens intérieur un commerce de réaction qui fait presque toujours participer l'un aux affections de l'autre. On cherchera donc à ranimer & à exciter vivement l'action de ce viscere , par des remedes toniques & stimulants : cette voie étant une des plus sûres pour porter au cerveau les secousses qu'il est à propos de lui communiquer dans l'état d'affaiblissement où il se trouve alors.

L'émétique, à une dose un peu forte, dans un véhicule assez actif, pour réveiller la sensibilité de la fibre nerveuse de l'estomac, comme le liliun, l'élixir de Garrus, celui de propriété, quelques gouttes d'esprit volatil de sel ammoniac, rempliront parfaitement cette indication. On prendra, par exemple, le double de la dose ordinaire de tartre émétique, c'est-à-dire, six à huit grains, s'il a été fait avec le verre d'antimoine; & seize à vingt grains, s'il a été fait avec le foie d'antimoine, une once & demie d'eau thériacale, dix à douze gouttes de liliun, vingt ou trente gouttes d'élixir de propriété, ou de Garrus, cinq ou six gouttes d'esprit de sel ammoniac, dont on composera une potion émétique, qu'on fera prendre au malade en une seule dose. (a) On aidera le vomissement, qui souvent est très-difficile à exciter, par rapport au peu de sensibilité que conservent dans l'apo-

(a) Quoique le liliun, qui contient beaucoup de sel alkali, ainsi que l'esprit de sel ammoniac, paroisse devoir décomposer le tartre émétique, qui est un sel formé par l'union de la crème de tartre avec l'antimoine, l'expérience cependant nous apprend que ce remède ne perd point sa qualité émétique par leur combinaison.

plexie les membranes de l'estomac, en chatouillant le fond de la gorge avec le bout d'une plume, ou la tête d'un poireau.

La saignée dans cette espece d'apoplexie, ne peut être que mortelle; on s'abstiendra donc de la pratiquer.

Il est encore un remede très-propre à folliciter le ton & l'action des premieres voies, qui est d'introduire dans les intestins de la fumée de tabac, par le moyen d'un chalumeau. Les lavements âcres, avec le vin émétique, ou avec une décoction de tabac, peuvent aussi produire de bons effets.

Quand par ces moyens on a eu le bonheur de détruire les accidents les plus dangereux de l'apoplexie; que le malade commence à reprendre un peu sa connoissance, & que la respiration est devenue plus aisée, on commence à diminuer l'activité des remedes ci-dessus. On supprime l'émétique de la potion prescrite; on retranche aussi de la dose des élixirs, & on y ajoute des eaux céphaliques, comme celles de bétouine, de tilleul, de muguet; on fait prendre cette potion par cuillerées, de demi-heure en demi-heure, en plaçant dans les intervalles, des bouillons peu copieux, mais forts, que l'on fait avec le bœuf, le mouton, & un vieux coq, un peu de girofle & de canelle, tou-

340 TRAITÉ DES MALADIES
jours dans l'intention de fortifier l'esto-
mac qui est très-languissant.

Quand enfin le malade est entière-
ment hors de danger, si, comme c'est
l'ordinaire, il reste paralytique, on lui
fait les remedes que j'ai indiqués à l'ar-
ticle de la paralysie. On tâche ensuite
de fortifier le cerveau du malade, en
lui prescrivant de se frotter tous les jours
la tête avec de l'eau-de-vie camphrée,
ou même avec de la simple eau fraî-
che, rien ne convenant mieux pour for-
tifier le cerveau, que de rafraîchir sou-
vent la tête. C'est un précepte d'Hippo-
crate peu suivi au grand préjudice de
bien des gens qui, croyant se souf-
traire aux fluxions & aux rhumes, se
tiennent la tête bien couverte & bien
chaude, tandis que cette imprudente
précaution les rend au contraire très-
sujets à ces maladies. Tels sont les re-
medes qui conviennent dans l'apoplexie
par affaïssement. Il nous reste à prescrire
ceux qu'exige l'apoplexie par engorge-
ment.

Comme dans celle-ci l'action du cer-
veau se trouve anéantie, moins par la
perte de son ressort, que par la pres-
sion que cause dans cet organe l'en-
gorgement de ses vaisseaux, il faut em-
ployer tous les moyens capables de dé-
truire cet engorgement.

Ils consistent, 1^o. à détruire les obf-

tacles qui se sont opposés au retour du sang de la tête. 2°. A diminuer l'impétuosité de celui qui se porte dans cet organe, & enfin à rétablir le ressort que la distension des vaisseaux a fait perdre à la fibre de leurs parois.

Pour remplir la premiere indication, on examinera quelle espece de cause a donné lieu à l'engorgement. Si on a lieu de soupçonner que ce soit une simple pléthore, d'abondantes saignées feront le remede le plus efficace.

Si cet engorgement a été l'effet de la turgescence des premieres voies, causée, comme je l'ai dit plus haut, par le poids des aliments pris en trop grande quantité, il faut par les évacuans décharger l'estomac de ce fardeau pernicious; l'émétique sera pour cet effet le remede le plus tûr & le plus prompt. Cette indication remplie, il restera celle de procurer le dégorgement des vaisseaux du cerveau, à laquelle on satisfera par les saignées locales, telles que celles de l'artere temporale, de la veine jugulaire, les ventouses scarifiées, appliquées en plusieurs endroits des épaules, les bains & les saignées de pied, &c.

L'expérience m'a encore indiqué un moyen que je crois devoir proposer. Si on saisit un chien par les deux pieds de derriere, & qu'on le fasse vivement

tourner comme une fronde, il tombe bientôt sans mouvement, dans un état qui peut être comparé à celui de l'apoplexie. Le mouvement centrifuge, que l'on communique par ce moyen aux fluides de l'animal, porte le sang en abondance & avec force dans les vaisseaux du cerveau, où il se forme un engorgement apoplectique. On le fait bientôt revenir de cet état, si on le reprend par les oreilles, & que dans cette attitude on le fasse tourner comme on l'a fait précédemment en le tenant par les pieds de derrière; le mouvement centrifuge qui s'exerce alors de la tête vers les extrémités, dégage promptement le cerveau, & détruit son engorgement.

Cette expérience ne nous indique-t-elle pas qu'on pourroit tirer dans l'apoplexie par engorgement, le même avantage que celui qu'un pareil moyen procure à l'animal dont nous venons de parler. Il ne s'agiroit pour cela que d'appliquer le malade à une machine qui seroit faite en forme de roue tournante sur son pivot, de maniere que la tête du malade fût placée vers le centre de la roue, & ses pieds vers la circonférence. En faisant tourner vivement cette roue, on communiqueroit au sang un mouvement centrifuge qui le porteroit vers les extrémités, & qui

dégageroit par ce moyen les vaisseaux du cerveau.

Cette machine dont la fabrique ne seroit ni difficile ni dispendieuse, fourniroit peut-être un moyen de rappeler à la vie bien des personnes que tous les secours de la Médecine n'ont jusqu'à présent pu sauver. Il suffiroit d'en construire un certain nombre dans chaque Ville, pour être ensuite transportées chez les malades, lorsqu'ils auroient besoin de ce secours.

J'ai indiqué dans la cure de l'apoplexie par affaissement, les remèdes qu'il convient d'employer, pour rétablir ensuite le ressort affoibli du cerveau.

L'apoplexie qui survient dans quelques autres maladies, comme les fièvres malignes, la goutte, le scorbut, les dartres rentrées, les maladies soporeuses, l'épilepsie, la catalepsie & l'ivresse, n'exige pas dans ce moment un autre traitement que celui que je viens d'indiquer ; il faut seulement avoir égard à la cause prochaine, c'est-à-dire, examiner si c'est une apoplexie par affaissement ou par engorgement, afin d'appliquer les remèdes qui conviennent à chacune.

Les accidents de l'apoplexie sont toujours trop urgents, pour laisser le temps d'employer alors les remèdes propres

à la maladie avec laquelle elle se trouve compliquée ; mais lorsqu'ils sont détruits , on doit la traiter selon la méthode qu'elle exige.

L'apoplexie qui attaque les femmes en couche , demande aussi les mêmes secours. Celle qui est causée par le travail de l'enfantement , est presque toujours mortelle , si on ne la prévient par de promptes saignées. Celle qui est l'effet d'un dépôt laiteux dans le cerveau , ne laisse jamais aucun espoir de guérison , à moins qu'avant que le dépôt soit entièrement formé , une métastase heureuse ne transporte l'humeur sur quelqu'autre partie moins essentielle à la vie.

En général , l'apoplexie est une maladie dont les accidents sont si dangereux , qu'on ne sauroit trop prendre de précautions pour en éviter les attaques. Ceux donc qui , par les signes que j'ai déjà indiqués , ont lieu de la redouter ou d'en craindre le retour , doivent scrupuleusement observer un régime qui tende à corriger le vice qui les expose à cette maladie.

Si c'est une foiblesse de la fibre du cerveau , qui menace de laisser tomber dans l'affaïssement , il faut d'abord éviter tout ce qui est capable d'augmenter ou d'entretenir cette foiblesse , comme les passions qui agitent trop le sens in-

térieur ; il faut sur-tout éviter celles qui suspendent l'action de cet organe, par l'impression désagréable qu'elles lui causent, telles sont le chagrin, l'envie & la jalousie. On ne sauroit trop se persuader combien les passions influent sur le mécanisme animal, par leurs bons ou mauvais effets.

Il faut renoncer à l'étude des sciences qui exigent trop d'application. En un mot, il est à propos de beaucoup ménager l'exercice de l'ame, pour se livrer tout entier à celui du corps, qui, comme je l'ai fait voir, fortifie la fibre animale, & favorise les fonctions de tous les organes : aussi l'apoplexie est-elle une maladie rare parmi les habitants de la campagne ; & ceux dont l'état les oblige à un exercice habituel, en sont à coup sûr exempts.

Je ne m'étendrai pas davantage sur le régime ; on peut consulter ce que j'ai dit à ce sujet dans la cure des vapeurs. J'ai aussi indiqué dans le même endroit tout ce qu'on devoit faire pour fortifier l'estomac, dont la foiblesse devient souvent la cause de l'apoplexie.

Il me reste à prévenir les personnes qui ont lieu de redouter cette maladie, de ne manger jamais beaucoup à la fois, & sur-tout le soir, de choisir ses aliments les plus légers, de se tenir, comme je l'ai déjà dit, la tête peu cou-

verte, de la rafraîchir de temps en temps, en la frottant avec de l'eau fraîche toute pure, ou mêlée avec un tiers d'eau-de-vie camphrée.

Les sujets replets, en qui toutes les humeurs semblent se convertir en suc nourricier, qui ordinairement ont un sang fort épais, doivent prendre, tous les printemps, une ptisane sudorifique, pour atténuer les humeurs, fouetter le sang, & en faciliter la circulation. La ptisane suivante leur conviendra parfaitement. Prenez falsepareille, esquine, de chacune une once & demie; gayac rapé, une once; racines de bardane, d'enula campana, & de raifort sauvage, de chacune une once & demie; faites bouillir le tout dans trois pots d'eau, observant de bien couvrir le vase; mettez alors un morceau de réglisse; & au bout d'un quart-d'heure, retirez le vase du feu, coulez la liqueur, & y ajoutez trois onces d'eau de bétouine, & autant de celle de muguet. La dose est de deux verres le matin à jeun, à un quart-d'heure d'intervalle l'un de l'autre, & deux verres le soir, trois heures après le dîné.

Ces personnes doivent aussi se purger de temps en temps; mais il seroit mieux que l'exercice suppléât aux évacuations artificielles, qu'on ne procure jamais sans affoiblir les premières voies.

CHAPITRE VIII.

Du Cochemar.

LE Cochemar est une maladie, dont les accès ne surviennent que dans le temps où l'on est livré au sommeil, & le plus souvent, dans le moment où l'on commence à s'endormir. Ses symptômes sont un sentiment incommode de pesanteur sur la poitrine qui gêne la respiration, de manière qu'on croit être pressé par un fardeau que l'imagination représente ordinairement sous la forme d'un homme, d'un chat, d'un chien, ou de quelques autres objets, mais qui sont toujours de ceux que le malade hait, craint ou répugne. Il voudroit se débarrasser de ce fardeau & ne peut en venir à bout; quelquefois il imagine être attaqué par des voleurs qu'il ne peut fuir, ou être aux prises avec un ennemi, contre lequel il ne peut se défendre; il voudroit crier, mais la voix lui manque; il voudroit courir, mais il lui semble qu'au lieu d'avancer, il recule; enfin sa frayeur augmentant de plus en plus, il se réveille tout tremblant & dans une agitation dont

il est surpris, ne trouvant rien de réel auprès de lui, qui ait pu lui causer cet état, & dès qu'il est parfaitement éveillé, tous les accidents du cochemar se trouvent entièrement dissipés.

Si on examine une personne attaquée du cochemar, on la voit oppressée: le visage animé, les membres quelquefois agités par de légers mouvements convulsifs, quelquefois au contraire, roides, sans mouvement & dans une espèce de spasme; cet état approche un peu de celui de l'épilepsie. Aussi Galien l'a-t-il regardé comme un léger accès de cette maladie. Nous en rechercherons donc la cause prochaine dans le cerveau, que nous avons dit être le siège de celle de l'épilepsie.

Le sens intérieur, dans le sommeil, n'étant plus exercé par l'action des sens extérieurs, perd le ton que cette action lui communiquoit, devient plus foible & en conséquence susceptible d'être agité par une cause plus légère. Il suffit alors pour déterminer cette agitation, qu'une idée désagréable se retrace à l'imagination, ou que quelques dérangements dans l'économie animale causent dans le sens intérieur une sensation fâcheuse. L'état de foiblesse où se trouve cet organe, ne permettant pas à l'ame de faire les comparaisons d'où

raît le jugement vrai & sain des choses sensibles, elle rapporte à des objets fantastiques ce que dans le réveil, elle rapporteroit à sa véritable cause.

On ne fera pas surpris, qu'une idée désagréable qui agite le sens intérieur, puisse causer dans notre machine les accidents que nous venons de remarquer dans le cochemar, quand on fera réflexion à ceux qui naissent d'une grande frayeur ou d'un vif chagrin, qui, comme on le fait, causent des oppressions, des tremblements, des pamoisons, & des syncopes.

Les causes prédisposantes du cochemar sont une trop grande délicatesse dans la fibre du cerveau, ou dans les forces centrales. Nous remarquons que les personnes vaporeuses, & celles qui ont été affoiblies par quelques maladies, y sont plus sujettes que les personnes robustes & d'une fanté solide.

Le poids des aliments dans l'estomac, détermine ordinairement l'accès du cochemar, comme nous avons fait voir qu'il pouvoit occasionner celui de l'épilepsie & de l'apoplexie, & cela par le même mécanisme que je viens d'expliquer à l'article de cette dernière maladie.

C'est par cette raison que ceux qui se couchent peu de temps après leurs

souper, & qui dorment couchés sur le dos, lorsque d'ailleurs ils sont dans les dispositions que je viens d'annoncer, ne manquent guere d'éprouver le cochemar, parce que dans cette attitude, le poids des aliments se porte contre le diaphragme & gêne la respiration; ils passent aussi plus difficilement de l'estomac dans les intestins, & séjournent par conséquent plus long-temps dans ce viscere; l'air qui se dégage de ces aliments distend les parois de l'estomac, ce qui augmente sa pression contre le diaphragme.

J'ai vu des personnes sujettes au cochemar & qui s'en exemptoient, en prenant après leur souper, un verre de liqueur, ce qui en prévenoit l'attaque, par le ton que cette liqueur communiquoit à l'estomac. Je ne conseillerois cependant pas un pareil moyen qui peut devenir nuisible, par les raisons que j'ai détaillées à l'article des vapeurs, *pag. 218 & suivantes.*

Le cochemar est une maladie peu dangereuse par elle-même, puisque nous avons vu qu'elle n'a lieu que dans le sommeil, & que le réveil en dissipe entièrement les accidents. Quelques précautions dans le régime suffisent pour la guérir, telles que celles de manger peu le soir, & des aliments légers, d'é-

viter de se coucher sur le dos. L'attitude la plus favorable pour faciliter la digestion pendant le sommeil, est d'être couché sur le côté droit; les aliments dans cette attitude, passent facilement par le pylore, à mesure que l'élaboration qu'ils subissent dans ce premier organe de la digestion les a convertis en une pâte propre à passer par cette ouverture.

Cependant, lorsque le cochemar devient habituel, que ses accès sont longs, & ne se dissipent que difficilement, qu'ils subsistent même encore après le réveil, il ne faut pas alors négliger cette maladie, qu'on a vu quelquefois dégénérer en vraie épilepsie (a).

(a) J'ai actuellement un exemple sous les yeux, d'un enfant de douze à treize ans, en qui les accès de cochemar, auxquels il est sujet, depuis une couple d'années, commencent à dégénérer en épilepsie; il n'éprouvoit d'abord les accidents de cette maladie que dans le sommeil; depuis quelque temps il en a pendant la veille; ils ne vont pas encore jusqu'à lui faire entièrement perdre connoissance. Il raconte, qu'au moment que l'accès le saisit, il se présente devant lui un objet hideux, qu'il dit être le démon, qui lui cause une si grande frayeur, qu'à l'instant il se trouve si agité & si étourdi, qu'il se reconnoît à peine.

Les remèdes qu'il convient de prescrire dans ce dernier cas, sont les mêmes que ceux que j'ai indiqués pour prévenir les attaques de l'apoplexie, dont la cause prédisposante gît dans l'estomac. On trouve aussi dans le traitement des vapeurs, des préceptes salutaires à cette maladie que nous savons être commune aux vaporeux.

F I N.



APPROBATIONS.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit ayant pour titre : *Traité des Maladies des Nerfs*, & je n'y ai rien vu qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Lyon, le 5 Août 1769.

DE PULLIGNIEU.

J'Ai lu un Ouvrage intitulé ; *Traité des Maladies des Nerfs* ; je pense que son impression sera utile au Public : plusieurs matieres y sont traitées avec des vues saines & nouvelles. La cause prochaine des vapeurs que l'Auteur indique , me paroît plus naturelle que celle que différents Auteurs ont assignée jusqu'à présent à cette maladie. A Lyon, ce 5 Août 1769.

BRAC, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Professeur agrégé au College des Médecins de Lyon, Médecin du Roi.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, le nouveau *Traité des Vapeurs*, & l'ajouté, & je n'y ai rien vu qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Lyon, le 13 Mars 1771.

DE PULLIGNIEU.

PRIVILEGE GÉNÉRAL.

L OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur PRESSAVIN, Chirurgien Gradué de Lyon, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé: *Traité des Maladies des Nerfs*, s'il Nous plairoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes: Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires

contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege, qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sr. DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour

l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission; & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le Mercredi treizieme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent soixante-neuf, & de notre regne le cinquante-quatrieme.

Par le Roi en son Conseil,

LE BEGUE.

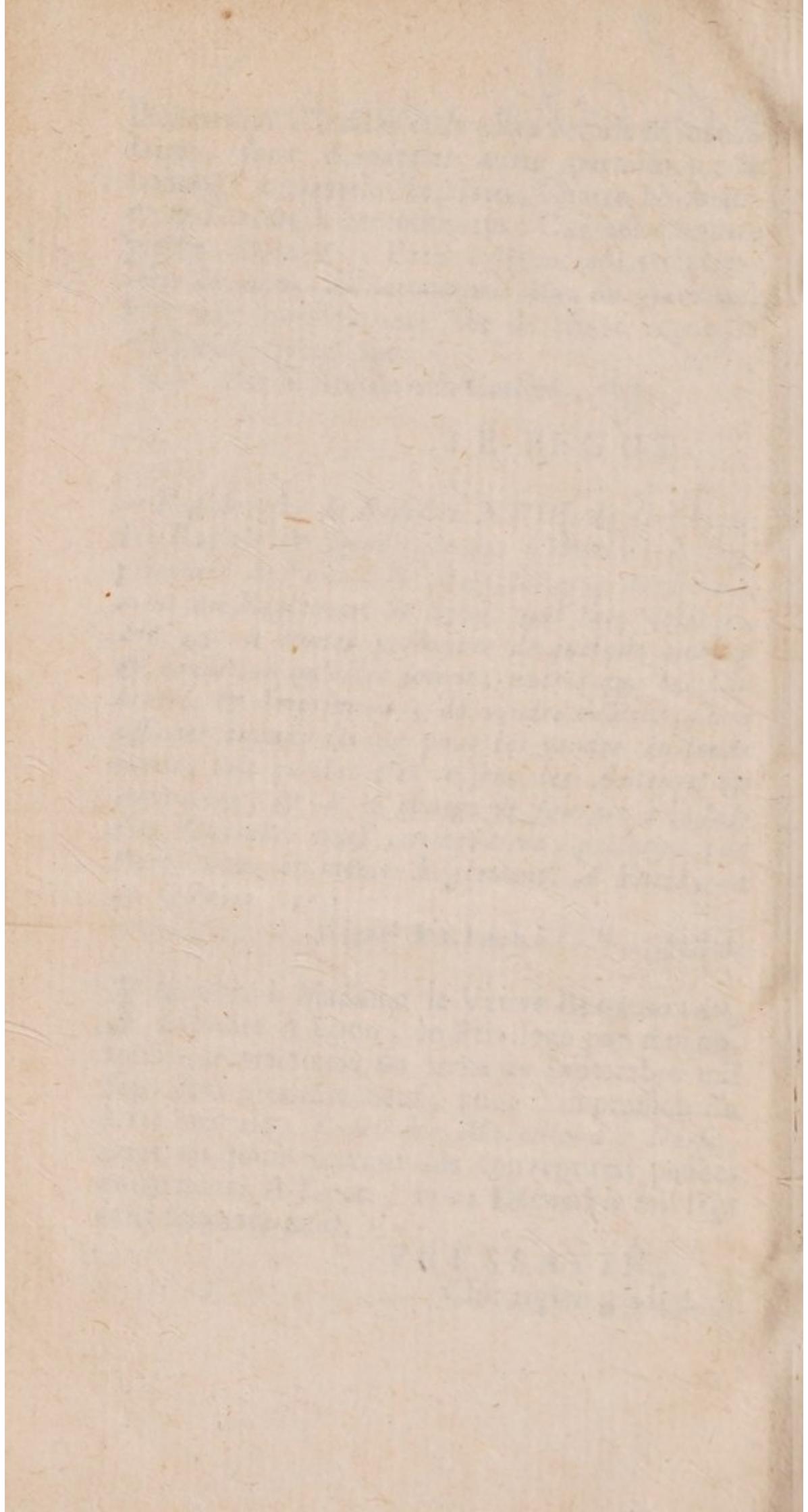
Registré sur le Registre XVIII, de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 747. fol. 28. conformément au Règlement de 1723. qui fait défense, art. 41. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires, prescrits par l'art. 108. du même Règlement. A Paris, ce 30 Octobre 1769.

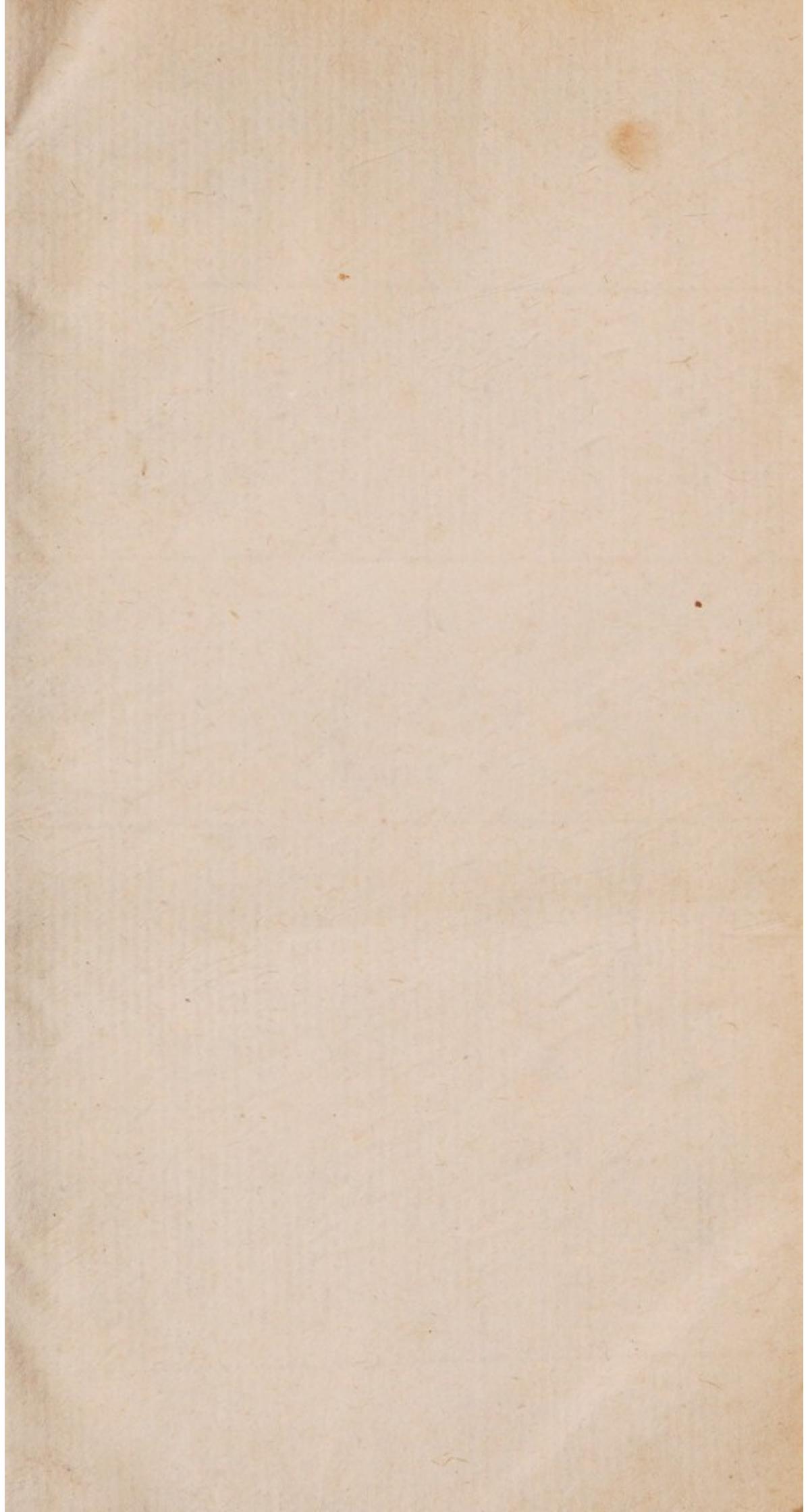
Signé BRIASSON, Syndic.

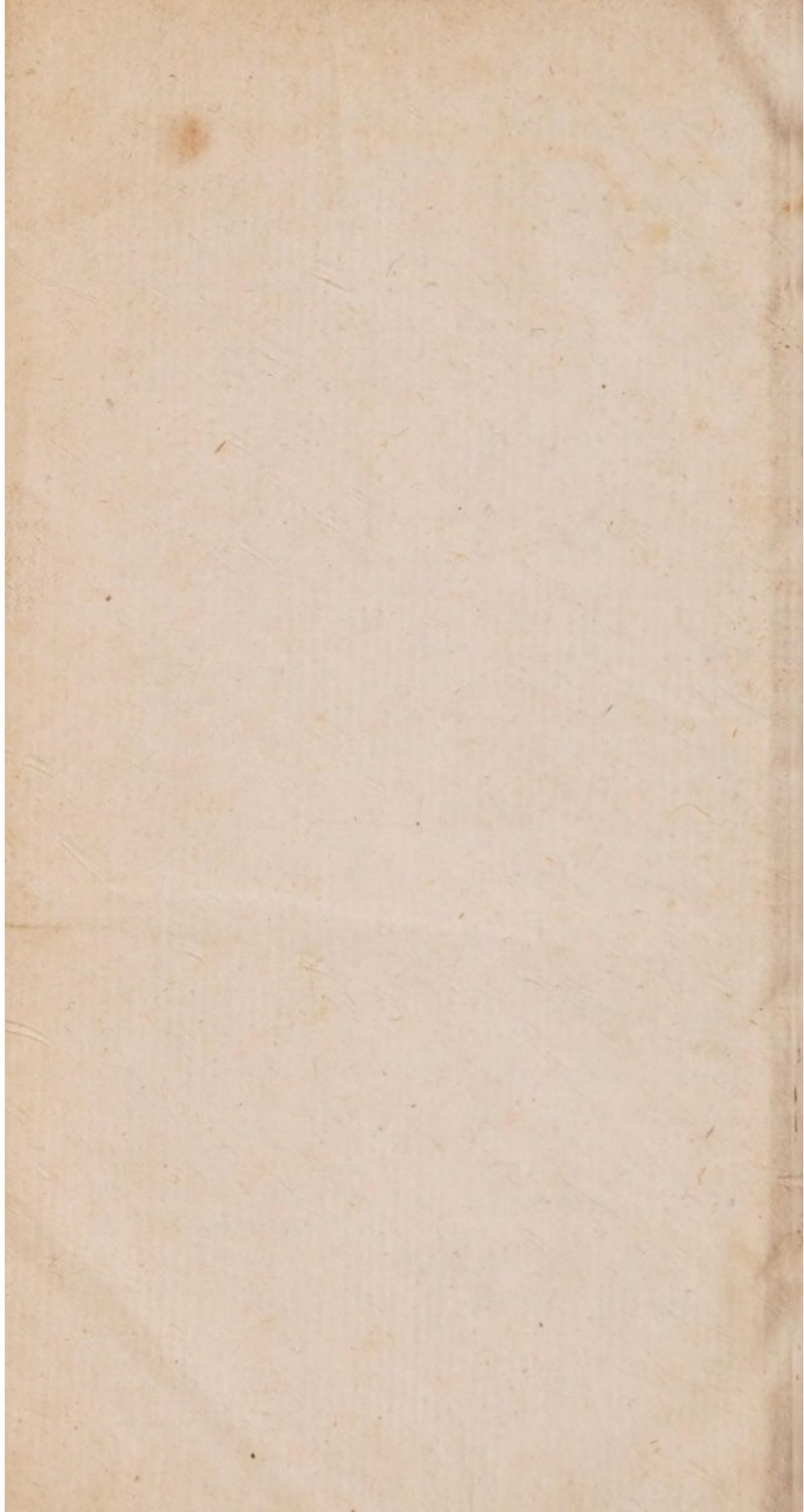
J'AI cédé à Madame la Veuve REGUILLIAT, Libraire à Lyon, le Privilege par moi obtenu, le treizieme du mois de Septembre mil sept cent soixante-neuf, pour l'impression du livre intitulé: *Traité des Maladies des Nerfs*, pour en jouir suivant les conventions passées entre nous. A Lyon, le 12 Décembre mil sept cent soixante-neuf.

PRESSAVIN,
Chirurgien gradué.

A city covered in
my eyes and my
Pursuit of the
Very good. 95-96







Requiescat in pace. Amen. 1799
deus pater deus pater. Amen. 1799

UN





